

JACQUIE PATENAUDE

# LA DOUCEUR DU LIN

ROMAN



*L'ABC*  
*de l'édition*



LA DOUCEUR  
DU LIN



JACQUIE PATENAUDE

LA DOUCEUR  
DU LIN

ROMAN

*l'ABC*  
*de l'édition*

Jacque Patenaude, auteure  
jacque.pat@videotron.ca

L'ABC de l'édition  
Rouyn-Noranda (Québec)  
www.abcedeledition.com  
info@abcedeledition.com

Conception graphique de la couverture: Design graphique: equipebleu.com  
Mise en page: Ovalta Multimédia  
Révision: Nathalie Thériault

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

L'ABC de l'édition  
Jacque Patenaude  
Copyright © 2016. Tous droits de reproduction réservés.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada

Patenaude, Jacque, 1946-  
La douceur du lin  
Comprend un index.

ISBN 978-2-922952-73-5

ISBN PDF 978-2-922952-74-2

ISBN Epub et Mobi 978-2-922952-75-9

I. Titre.

PS8631.A829D68 2016  
PS9631.A829D68 2016

C843'.6

C2016-940430-7

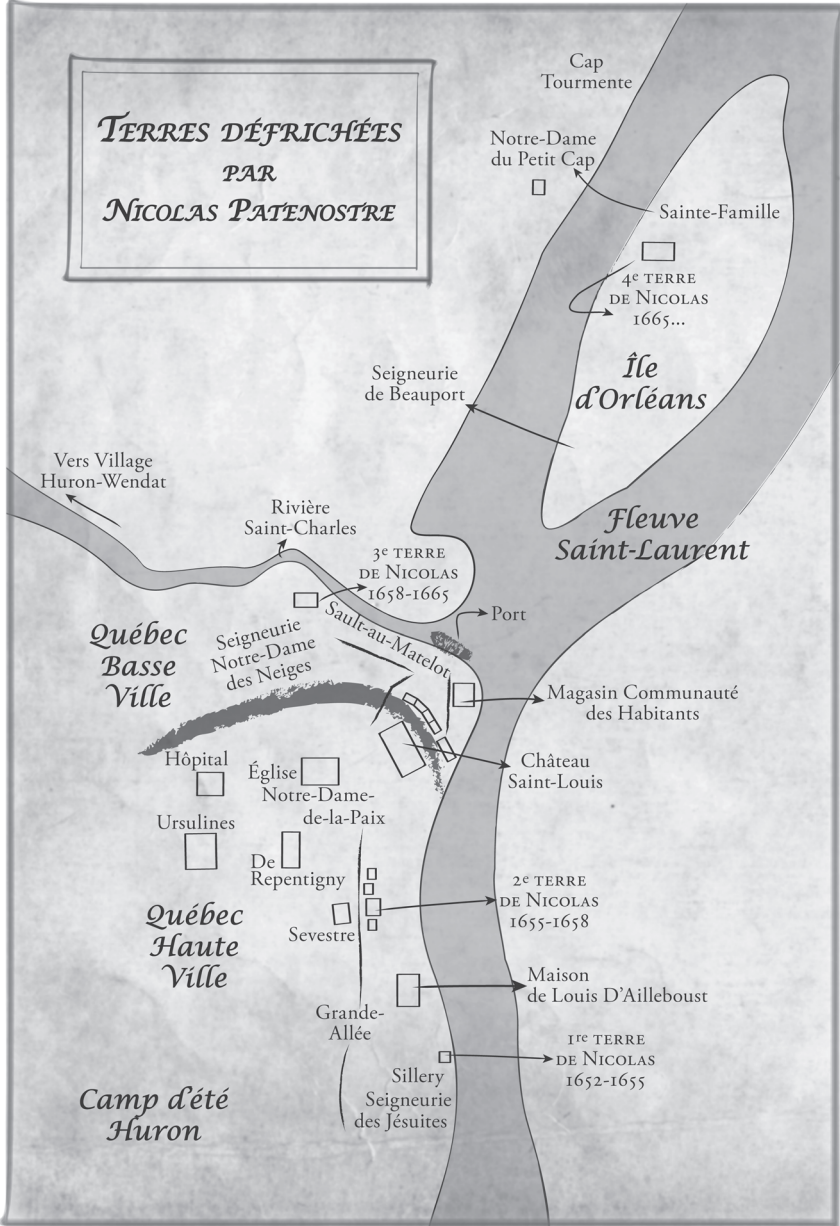
*À la mémoire de mon père Alphonse*



## Note de l'auteure

La trame de ce roman a été inspirée par des événements historiques documentés et des données généalogiques existantes. Toutefois, les actes et les propos demeurent le fruit de mon imagination, et ce, même si la plupart des personnages ont réellement existé.

**TERRES DÉFRICHÉES  
PAR  
NICOLAS PATENOSTRE**



## Préface

Au cours de l'hiver 2003, j'ai un jour découvert des fiches sur les pionniers bâtisseurs au Musée de l'Amérique francophone de Québec. Je savais vaguement que mon ancêtre était un pionnier de l'île d'Orléans. Je retirai la fiche de Nicolas Patenostre et mon cœur fit un bond. Nicolas est décédé au même âge que mon père, le même jour du même mois.

Ce fut le début d'une longue recherche.

Après une formation en généalogie, j'ai remonté la lignée des Patenaude jusqu'à Nicolas. Sur le Web, j'ai trouvé des informations sur les personnes qu'il a inévitablement côtoyées, ainsi qu'un site sur les bateaux qui faisaient la traversée, sur leurs commandants et passagers. Grâce aux textes *Relations des Jésuites*, j'ai découvert les événements survenus en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle et pu en apprendre davantage sur le mode de vie qui prévalait à cette époque.

Avec l'aide de Gilles, un cousin aujourd'hui décédé, j'ai pris contact avec Gérard Patenaude, d'Augusta au Maine, disparu lui aussi durant la rédaction de ce livre. Ce prêtre m'a généreusement offert le fruit de ses recherches, lesquelles ont alimenté mon histoire.

Je me suis rendue à Berville-en Caux, puis à Doudeville en Normandie où j'y ai rencontré des gens dont le visage, je l'aurais juré, était connu.

J'ai visité Wendake et je me suis imprégnée de la culture huronne. Michel Gros-Louis, linguiste Huron-Wendat, m'a suggéré des noms pour les personnages amérindiens fictifs et quelques notions de vie dans la tribu.

Tandis que les morceaux du casse-tête s'imbriquaient les uns dans les autres, j'étais transportée en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle. Les personnages m'habitaient et au fur et à mesure que Nicolas me racontait sa vie, ses aspirations et ses désirs tout comme ses joies et ses peines, les mots s'alignaient dans mon cœur alors que l'histoire prenait forme.

En choisissant de rester en Nouvelle-France et de fonder une famille, Nicolas n'avait qu'un objectif: bâtir et défricher la terre pour laisser un riche patrimoine à ses enfants.

Pour savoir ce qu'il m'a raconté, je vous invite à me suivre...

*Jacquie Patenaude*

## Le grand départ

*Mai 1649*

Depuis quatre jours, un épais brouillard paralyse le port de La Rochelle. Retenus prisonniers, les bateaux en partance pour l'Angleterre, les Antilles ou la Nouvelle-France font grincer leur coque en se balançant contre les quais. Les équipages complètent le chargement des navires pour être prêts à lever l'ancre dès que les vents seront favorables, tandis que les marins du Grand Cardinal s'affairent à arrimer la cargaison du bateau qui prendra la route de la Nouvelle-France.

Histoire de s'occuper en attendant le départ, les engagés<sup>1</sup> sous contrat avec la *Communauté des Habitants* prêtent main forte à l'équipage. Nicolas, le drapier, s'assure que les ballots de tissu qu'il a choisis avec soin soient solidement attachés et protégés de l'humidité. Le matelot qui le supervise s'impatiente :

— Hé le drapier ! T'as bientôt fini qu'on s'en aille ?

— T'es ben pressé, torrieu ! répond Nicolas agacé.

---

1. Une personne ayant signé un contrat de trois ans avec la Nouvelle-France.

Il comprend que les marins ont hâte de rejoindre la taverne et quelques belles filles à la poitrine généreuse, mais il tient de son côté à s'acquitter adéquatement de sa tâche. Il en va de sa réputation.

Nicolas Patenostre vient de s'engager pour trois ans. Il travaillera pour Charles Sevestre, au magasin de Québec. Comme tous les autres engagés, il aura le choix de s'établir en Nouvelle-France ou de rentrer au pays, une fois son contrat terminé. Mais quelque chose lui dit qu'il ne reviendra pas car il n'a définitivement plus rien à faire en France.

Lorsque les marins barrent enfin les portes de la soute, Nicolas prend la direction de l'Auberge du Soleil Levant. C'est là qu'il est hébergé avec d'autres engagés. Il y a Guillaume Benassis, le maçon qui retourne en Nouvelle-France, Nicolas Petit dit Lapré qui vient de signer un contrat comme laboureur chez Guillaume Couillard et le jeune Toussaint Giroux qui se dit tisserand, tout comme son père.

Avec eux loge un curieux personnage à la chevelure noire portant une longue barbe non taillée et affublé d'un chapeau de cerf. Trappeur et vivant de la vente de ses fourrures, Médard Chouart dit Des Groseillers est venu en France chercher du financement pour ses explorations.

Nicolas rêve en écoutant les récits de l'homme des bois. Il n'arrive pas à croire qu'il s'embarquera bientôt pour le Nouveau Monde.

Il revoit l'homme au chapeau garni d'une longue plume s'approcher de son étalage l'hiver dernier, à la foire aux toiles de Rouen. En tâtant chaque pièce de drap, il lui avait dit avec une pointe d'ironie dans la voix :

— De toute évidence, Maître Dubord peut fabriquer des tissus de qualité quand il s'en donne la peine!

Relevant la tête, il avait ajouté :

— Mes salutations monsieur. Je suis Jean-Paul Godefroy, représentant de la *Communauté des Habitants*.

Nicolas avait reconnu l'homme qui était passé la veille à l'atelier rendre visite au propriétaire. La maison Dubord avait une entente avec Charles Sevestre et devait fournir au magasin de Québec des tissus servant à la fabrication des capes et des paletots de laine pour les habitants du Nouveau Monde.

Après avoir fait le tour des étals, Godefroy était revenu vers Nicolas et lui avait proposé une rencontre.

Plus tard, attablés devant des bières brunes et des assiettes fumantes à la taverne Chez Mathilde, Jean-Paul Godefroy lui avait expliqué :

— Maître Dubord est depuis trois ans sous contrat avec le Magasin Royal de Nouvelle-France pour la production d'un tissu robuste et chaud pouvant résister aux durs hivers canadiens. Toutefois, les clients de Québec se plaignent de plus en plus de la mauvaise qualité du tissu.

Nicolas se rappelait avoir demandé à son patron pourquoi il devait accélérer le travail et sauter des étapes lorsqu'il produisait les pièces de tissu pour la Nouvelle-France. Dubord avait alors répondu cyniquement : « C'est sans importance. Ces colons seront revenus ou morts de froid avant que la fibre ne soit usée. »

— J'ai choisi de ne pas renouveler le contrat de cet irresponsable, avait repris Godefroy, et je cherche quelqu'un pour travailler au Magasin de Québec. Je veux une personne connaissant les tissus et qui peut me conseiller pour mes négociations. Seriez-vous intéressé à venir en Nouvelle-France ?

À Rouen, la vie était difficile comme partout ailleurs en France. Le lourd fardeau des taxes royales pesait de plus en plus sur la population. Les jeunes compagnons<sup>2</sup> ignoraient quand ils pourraient avoir pignon sur rue et Nicolas conservait quant à lui peu d'espoir de s'afficher un jour comme maître drapier. Sans femme ni enfant et n'ayant pour toute famille qu'un oncle et une tante qui l'avaient accueilli après le décès de ses parents, plus rien ne le rattachait à la France. Le jeune drapier hésita à peine avant d'accepter la proposition de Godefroy.

\* \* \*

À l'auberge, la discussion va bon train. Les marins ont aperçu d'étranges personnages rôder autour du navire de trois cent tonneaux. L'équipage et les passagers du Grand Cardinal sont inquiets et ils veulent en avoir le cœur net. Des Groseillers prend les choses en main et recrute quatre engagés pour faire le guet. Nicolas se porte volontaire.

À la nuit tombante, vêtus de capes de toile pour se préserver du crachin, les guetteurs se hissent sur le pont. Chacun connaît le plan d'attaque. Ils se cachent sous les chaloupes face à la porte menant aux cales et attendent. Des Groseillers est le seul armé d'une épée, les autres n'ayant que des bâtons et des couteaux.

Soudain, du bruit à tribord. La tête couverte d'un foulard, un homme grimpe sur le pont suivi par deux complices aux allures de gamins. Les malfaiteurs allument une lampe et se dirigent à pas de loup vers les cales. Au moment où ils tentent de soulever la trappe, Des Groseillers lance

---

2. Le compagnon n'est plus apprenti, mais pas encore maître dans son métier.

un cri de guerre, à la manière des Sauvages du Canada, et s'avance avec deux de ses compagnons en brandissant son épée dans les airs.

Surpris, les voleurs tentent de s'échapper. Des Groseillers en saisit un par le collet et le menace de son épée. D'un coup de pied, le malfrat se dégage et rejoint ses comparses. Nicolas et Guillaume se faufilent par derrière et assènent des coups de bâton sur le crâne des bandits et réussissent à en maîtriser deux. Plus chanceux, le dernier déguerpit à toute vitesse en sautant du bateau.

Les voleurs sont ensuite ligotés et livrés à la milice du port qui les jette en prison sans ménagement. Le chef de la milice, un homme au dos voûté et aux cheveux grisonnants, gribouille quelques notes dans un grand livre tout jauni en maugréant :

— C'est pareil à chaque départ des grands navires. Il y a toujours des malfaisants qui cherchent à voler les biens mis en cale par les armateurs. Faut pas chercher très loin, les jeunes n'ont pas de travail !

Après avoir enregistré les informations, il referme le grand livre poussiéreux d'un coup sec.

— Ils pourraient s'engager dans la milice comme nous. Au moins, ils recevraient une solde et pourraient manger à leur faim ! s'exclame-t-il avec lassitude.

Nicolas réalise à quel point la misère de La Rochelle ressemble à celle de Rouen.

*C'est clair. Le manque de travail engendre pauvreté et désespoir, constate-t-il. Je ne sais pas ce qui m'attend de l'autre côté de l'océan, mais je préfère tenter ma chance là-bas plutôt que de vivoter ici.*

Le jeune homme est persuadé qu'avec du cœur au ventre, il parviendra à se tailler une place dans ce nouveau pays.

\* \* \*

Depuis son arrivée à La Rochelle, Marguerite Le Breton passe tout son temps avec le petit Ignace. Elle a accepté de suivre Marie Favery, veuve Le Gardeur De Repentigny, jusqu'en Nouvelle-France pour prendre soin de son enfant.

En prévision du départ, Marie lui enseigne comment survivre à une traversée. Ce matin, la leçon porte sur la prévention des épidémies. Avec la promiscuité inévitable des longs mois de confinement, la veuve recommande d'éviter le plus possible de côtoyer les autres passagers pour prévenir la contamination. Depuis la mort de son époux, victime de la typhoïde, elle craint davantage le risque d'épidémies en mer.

\* \* \*

À l'automne 1647, pour la première fois depuis leur arrivée en Nouvelle-France, Marie Favery revenait en terre natale avec son mari, Pierre Le Gardeur De Repentigny, amiral de la flotte de la *Communauté des Habitants*. Chaque année, le navigateur effectuait le voyage entre Québec et la France apportant à l'aller le bois et les fourrures tant prisées par la bourgeoisie et ramenant au retour les nouveaux engagés et les biens nécessaires à la colonie. Au printemps 1648, alors enceinte, Marie fut dans l'incapacité de revenir avec lui à bord du Grand Cardinal. La traversée aurait été trop périlleuse pour une femme à quelques mois de l'accouchement. Hébergée à La Rochelle chez des amis, elle avait attendu le retour de son époux, en vain.

La jeune Marguerite apprécie chaque jour davantage la veuve De Repentigny. Elle aime cette femme organisée et qui fait face à toutes situations avec calme et confiance. Un voile de culpabilité assombrit son cœur chaque fois qu'elle la compare à sa propre mère.

La jeune fille avait quitté sa famille en songeant qu'elle ne reviendrait plus en France. Elle avait rêvé si longtemps du Nouveau Monde! À force de lire et relire *Les Voyages en Nouvelle-France Occidentale dite Canada*, le récit des aventures du grand explorateur Samuel de Champlain, elle a même l'impression d'y avoir déjà vécu.

\* \* \*

Le soleil se lève dans toute sa splendeur sur ce matin de mai, enflammant d'ocre les pierres des deux tours gardiennes du port de La Rochelle. C'est enfin le jour de l'embarquement.

Les passagers remettent les hardes prêtées par les aubergistes et revêtent leurs costumes de voyage. Ils sont fin prêts! Le notaire Teuleron est assis dignement derrière une table bancale devant l'imposant navire. Penché sur son grand livre, une plume à la main, il attend les voyageurs pour l'enregistrement officiel avant qu'ils empruntent la passerelle menant au Grand Cardinal.

Marguerite Le Breton est impressionnée en apercevant le navire à la coque arrondie, flanqué de ses deux rangées de hublots et des canons intercalés entre les sabords. Des papillons lui chatouillent le ventre. Elle respire profondément, place bébé Ignace sur sa hanche droite, relève sa jupe et gravit fièrement la passerelle, suivie de près par la nourrice et la veuve De Repentigny.

Les passagers ayant pris place à bord, le commandant Jean-Paul Godefroy donne le coup d'envoi pour le protocole de départ. Après la messe et la bénédiction, c'est au son d'un rituel *Ave Maria Stella* que les gabiers hissent une à une les voiles du trois-mâts. Le Grand Cardinal sort du port de La Rochelle au moment où l'on finit de hisser le foc d'artimon et le mat de misaine. Aussitôt, le vent s'engouffre dans les voiles déployées et le bateau ne tarde pas à prendre de la vitesse.

Les manœuvres terminées, Godefroy vient s'assurer que Marie Favery et sa suite sont bien installées. Il leur a laissé sa cabine pour la durée du voyage et partagera celle du capitaine. Jean-Paul confie à sa belle-mère :

— J'ai hâte de retrouver ma petite Barbe. Elle aura beaucoup changé, murmure Godefroy avec tendresse en caressant la tête d'Ignace.

Associé de Pierre Le Gardeur De Repentigny, Jean-Paul est marié à Marie-Madeleine, l'aînée de la famille De Repentigny. L'automne dernier, pendant que sa mère accouchait en France, Marie-Madeleine donnait naissance à une petite fille.

Malgré son étonnement, Marie Favery se réjouit de découvrir la fibre paternelle chez son gendre. Il faut dire qu'elle a appris à mieux le connaître depuis les six derniers mois.

C'est avec douleur qu'elle repense à ce jour de décembre 1648 où elle se rendait au port de La Rochelle pour accueillir le Grand Cardinal. Elle était si heureuse de revoir son mari et de lui présenter leur fils. En apercevant Jean-Paul aux commandes du navire, elle comprit qu'il était arrivé malheur.

Marie ne reviendra jamais plus en France, sa décision est ferme. Ce dernier voyage sera un pèlerinage à la mémoire de son mari.

\* \* \*

Le Grand Cardinal avance à grande vitesse. L'équipage suit la route habituelle qui passe un peu plus au sud en direction des Açores avant de remonter vers le nord du Canada.

Au matin du sixième jour, le bosco alerte le capitaine. Un galion battant pavillon espagnol se profile à l'horizon. S'agit-il d'un navire corsaire? L'amiral donne l'ordre de hisser le drapeau portugais et de changer de direction en simulant un retour vers le continent. Godefroy est passé maître dans le jeu du camouflage. Ayant vécu avec les Montagnais, il a appris qu'il vaut mieux faire diversion que de devoir faire face à un ennemi qu'on ne peut attaquer. Le Cardinal est un bateau de guerre armé de canons, mais l'amiral ne veut pas risquer de perdre des hommes, du matériel et du temps.

La tactique réussit.

Le navire de guerre de course poursuit sa route en direction de l'Angleterre. L'amiral ordonne de remettre le drapeau français et de reprendre le plan initial de navigation. Ces deux jours perdus valent mieux qu'une confrontation, laquelle se serait avérée plus risquée.

Le lendemain, au lever du jour, Jean-Paul frappe à la cabine de sa belle-mère.

— Nous approchons des Açores, mère, je vous attends sur le pont.

Marie lui avait fait la demande expresse de l'avertir lorsqu'ils seraient dans les eaux des îles portugaises.

— Nous arrivons, répond-elle.

*Mais qui est ce « nous » ?* se demande Jean-Paul.

Habitué de voir sa belle-mère se promener avec « sa suite », il croyait malgré tout qu'elle souhaitait vivre ce passage en solitaire.

Enfin, la porte s'ouvre et Marie sort avec Ignace vêtu de lainages et recouvert d'un drap.

— Pardonnez-moi cette attente mais ce petit monsieur n'avait pas fini de boire.

Godefroy prend l'enfant et passe une lunette d'approche à Marie.

— Regardez bien un peu vers le haut, vous verrez des espaces de terres séparés les uns des autres. Nous ne pouvons nous en approcher davantage, mais il s'agit bien des Açores.

Marie regarde dans la lunette et ne voit qu'un monticule désert. Elle est émue. C'est dans ces eaux qu'on a glissé le linceul contenant le corps de son mari décédé. Il y reposera à jamais. Elle remet la lunette à Jean-Paul et reprend son fils qu'elle serre tout contre elle. En regardant au loin, elle se recueille un moment. Sans la lunette, elle ne voit pas les îles mais sent que Pierre est là. Quelque part. Elle ajuste d'une main le capuchon de sa cape et place son fils face à la mer. En silence, l'enfant regarde dans la même direction que sa mère.

— Ignace, mon tout-petit, c'est ici que repose la dépouille de ton père, mort avant même ta naissance. Elle serre l'enfant encore plus fort et prononce solennellement :

— Pierre, je te présente ton fils, Sieur Ignace Le Gardeur De Repentigny Du Pontseau. Regarde comme il est beau, ton benjamin. Je lui parlerai de toi régulièrement pour qu'il apprenne à te connaître et surtout, à ne jamais t'oublier.

Les yeux clos, elle revit les moments délicieux de ce dernier voyage avec son mari et porte la main à son cou. Depuis ce jour de décembre 1647, elle n'a jamais enlevé ce bijou représentant un visage de femme sculpté dans une pierre écrue. Pierre lui avait offert ce camée en souvenir de leur voyage en mère patrie. Ils avaient connu de doux moments d'intimité et Ignace en était le fruit. Dans un sanglot, elle termine en disant :

— Adieu Pierre, un jour nous nous retrouverons.

Jean-Paul la rejoint en entendant le bambin pleurer.

\* \* \*

Le vent prend de plus en plus d'ampleur en faisant tanguer le navire, plus qu'à l'accoutumée. Une tempête s'annonce. Benassis et Giroux accompagnent Nicolas Patenostre dans les cales pour s'assurer que les marchandises sont bien attachées. Nicolas passe le premier. Il ouvre la trappe et dirige sa lanterne vers le bas. Il découvre des traces de pas mouillés sur les marches menant à la première cale.

— Torrieu ! À qui appartiennent ces marques de pieds ? se demande-t-il, conscient qu'ils devraient être les premiers à descendre.

— Curieux bateau Patenostre, réplique Benassis. Le cuisinier se plaint qu'on lui vole de la nourriture et les

marches de la cale montrent des traces de pas. Y aurait-il des fantômes sur ce navire? Le Gardeur serait-il revenu?

— Cesse de nous faire peur Guillaume et grouillons-nous.

En bas, les mouvements du bateau sont amplifiés. Nicolas sent son estomac chavirer. Il doit remonter au plus vite. La main sur la bouche et retenant son souffle, il s'empresse de vérifier l'arrimage des ballots de tissus et court ensuite vomir sur le pont.

Nicolas souffre du mal de mer. Dès le départ, il a découvert qu'il n'avait pas le pied marin. Chaque craquement, chaque clapotement lui semblait anormal. Il n'avait jamais envisagé les aléas d'une traversée. À la longue, il a fini par s'habituer aux bruits et au roulis du navire mais depuis le début de cette tempête, il lutte contre la nausée et l'infusion de clou de girofle du cuisinier ne parvient pas à le soulager.

La tempête fait de plus en plus rage. Les gabiers abaissent les voiles et le capitaine positionne le bateau face aux vents. Le navire est ballotté dans tous les sens, le roulis s'accroît et des lames d'eau déferlent sur le pont. Les matelots doivent balayer au fur et à mesure l'accumulation d'eau vers les trous d'évacuation. Les passagers sont confinés à leur cabine alors que les craquements funestes des mats dénudés se répercutent jusque dans les couchettes. Les passagers pleurent et prient en tentant de demeurer confiants.

Pendant deux jours, les éléments déchaînés ne leur offrent aucun répit. Les marins se relayent sur le pont pendant que l'amiral et le capitaine dorment à tour de rôle.

La tempête s'essouffle enfin. Au lever du troisième jour, les vents cessent complètement et une bande orangée au loin annonce le retour du soleil. Les marins en profitent

pour nettoyer les cabines, vider les pots de chambre, laver et faire sécher les vêtements. Les passagers retournent enfin prendre leur repas à la salle à dîner.

Victor Paré, le cuisinier, est d'avis qu'après s'être contentés de galettes de marin, les voyageurs apprécieraient sûrement de se partager une omelette avec des légumes racines pour le dîner. Il descend dans le poulailler et revient peu de temps après, intrigué. Certaines poules n'ont pas pondu.

— Je ne sais pas ce qui arrive à ces poules. Elles auraient dû avoir des œufs tout comme celles de l'autre cage car je n'y suis pas allé depuis le début de la tempête.

— Elles ont eu peur, dit un marin en riant.

— On a peut-être un renard dans le poulailler, ajoute un autre.

— À moins que ce ne soit un fantôme, dit Benassis, qui vient d'entrer dans la cuisine. L'autre jour, Patenostre a remarqué des traces de pas mouillés en allant vérifier le matériel.

Paré se pose de sérieuses questions. On a volé à deux reprises de la nourriture à la cuisine, on a trouvé des traces de pas mouillés dans l'escalier menant à la cale et ce matin, des œufs manquent dans les couveuses. Il faut aviser le commandant.

Godefroy ordonne une fouille en règle des cales. Quelques minutes plus tard, les matelots remontent sur le pont, tenant par le collet un jeune homme dépenaillé, amaigri et le visage vert de peur. Ils le conduisent à l'office. Le fugitif dit se nommer Perrot mais il refuse de donner son patronyme. Godefroy s'approche plus près de lui et l'assaille de questions.

Apeuré, le jeune homme avoue enfin. C'est lui qui a chapardé la nourriture et volé les œufs. Il finit par expliquer qu'il a attendu la nuit précédant le départ pour se hisser à bord du bateau.

Alors que les matelots sortent du bureau de l'amiral en compagnie du fugitif, Médard Des Groseillers observe la scène.

*C'est curieux comme ce fugitif a un visage qui ne m'est pas inconnu, pense-t-il.*

Il s'approche encore plus près de l'individu et, dans un éclair, lui revient l'escarmouche sur le pont du navire quelques jours avant leur départ.

— Ça parle au diable! Il s'agit du jeune homme qui s'est enfui à La Rochelle, en sautant à la mer, s'exclame-t-il.

Il cogne à la porte de l'amiral.

— Godefroy, vous souvenez-vous des bandits qui ont essayé de voler le bateau avant notre départ? Eh bien! Le bougre qui vient de sortir de votre office est celui qui s'est enfui en sautant du pont, pendant que nous arrêtions ses complices.

La situation embête l'amiral. Il n'est pas rare qu'un fugueur s'infilte ainsi sur les bateaux, tentant de traverser frauduleusement en Nouvelle-France. Non seulement le prisonnier sera une bouche de plus à nourrir et à loger, mais il devra faire un rapport au gouverneur et le livrer aux autorités à leur arrivée à Québec.

Il se lève de la table de travail en affirmant :

— Toute une affaire Des Groseillers, je vous le dis, toute une affaire.

\* \* \*

Chaque jour, on en apprend un peu plus sur le fugitif. Âgé de seize ans, celui-ci a quitté Vannes en Bretagne avec l'espoir de pouvoir s'embarquer pour la Nouvelle-France. Une fois parvenu à La Rochelle, personne n'a cependant voulu l'embaucher. Il n'avait aucun métier et les armateurs le trouvaient trop jeune pour être marin. En traînant sur les quais, il a fini par se joindre à un groupe de voleurs, espérant se faire un peu de sous. Le jour où le vol planifié a échoué, il a décidé de tenter sa chance à bord du Grand Cardinal. Ayant eu la frousse de sa vie, il fera tout ce qu'on lui demandera de faire.

\* \* \*

Marguerite aime aller sur le pont pour respirer l'air du large. La jeune fille est maintenant plus à l'aise sur un sol en mouvement. Chaussée de sabots de bois, pour éviter de glisser sur la surface mouillée par les embruns, elle marche en écartant les jambes et en basculant le bassin. Cet après-midi, elle a amené bébé Ignace avec elle. L'enfant est en effet beaucoup plus calme lorsqu'il peut prendre l'air. Assise sur le rebord du gaillard d'avant, elle lui montre la mer en chantonnant. La tête appuyée sur sa poitrine, l'enfant se laisse bercer. À ses pieds, une chatte de couleur rousse ronronne.

Nostalgique, Marguerite se transporte à Notre-Dame-des-Champs à Paris. Sa mère et ses demi-sœurs, Marie-Marthe et Marie-Xainte, lui manquent. À la suite du décès de son père, libraire à Paris, sa mère se trouva sans revenu. Tombée sous le charme de Sieur Robert Vié de La Mothe, lieutenant du régiment de la garde royale, elle s'était alors remariée et deux filles étaient nées de cette union.

La jeune femme garde un souvenir amer de son beau-père, un joueur invétéré qui n'avait eu de cesse de mettre la sécurité financière de sa famille en danger. Assurément pour régler une dette de jeu, il avait alors tenté de la marier contre son gré à un soldat de son régiment. Choqué par son refus, son beau-père avait expliqué à sa mère que ni la beauté ni les manières de sa fille ne lui permettaient de faire la difficile devant un prétendant. Aujourd'hui, elle sait maintenant qu'il cherchait seulement à nourrir une bouche de moins.

La peur au ventre, elle se souvient du soir où, passablement éméché, il lui avait tâté les fesses un peu trop familièrement en tenant des propos déplacés. Heureusement, elle avait pu prendre la fuite. Que serait-il arrivé si elle avait continué à vivre dans la même maison que lui ? Elle préfère ne plus y penser.

Son salut, elle le doit à Jean-Paul Godefroy, un ami d'enfance de Robert Vié de La Mothe. À cette époque, le navigateur cherchait une jeune fille au pair pour aider sa belle-mère.

Les gémissements d'Ignace la sortent de sa rêverie et celui-ci commence à donner des signes d'impatience. Elle a beau chanter doucement en le berçant, l'enfant pleure de plus belle et se jette vers l'arrière.

— J'ai compris, tu es fatigué ? dit-elle tendrement, en prenant la direction de sa cabine.

Non loin de là, Des Groseillers, Benassis, Patenostre et Lapré discutent du jeune fugitif.

— Il semble être vaillant et débrouillard, dit Des Groseillers.

— Pour être débrouillard, il l'est, mais il n'a pas très bien compris comment cela se passe sur un navire, répond Benassis.

— Comment ça? intervient Patenostre.

— Le Breton a vraiment une tête de Breton, rétorque Bénassis.

Au même moment, Marguerite passe près d'eux. En entendant parler du Breton, elle se retourne et dit :

— Pardon messieurs, vous m'avez appelée?

Interloqués, les cinq hommes se regardent et pouffent de rire.

Offusquée, Marguerite Le Breton redresse la tête, ajuste sa coiffe d'une main en replaçant le petit Ignace plus haut sur sa hanche droite et s'éloigne.

— Pardon, mademoiselle... Breton je suppose? demande Des Groseillers.

— Marguerite Le Breton.

— Vous n'étiez pas interpellée, nous parlions du jeune Breton trouvé dans les cales après la tempête. En avez-vous entendu parler?

Marguerite rougit. Ses yeux croisent ceux rieurs de Nicolas et elle se dirige vers sa cabine en le gratifiant d'un sourire penaud.

— Pas mal la petite, et du caractère à part ça, ajoute Des Groseillers.

— Elle est bien jeune pour s'occuper d'un enfant. Quel âge peut-elle avoir? demande Nicolas.

— Pas plus de douze ou treize ans, évalue Des Groseillers.

— Elle doit être parente avec la veuve Le Gardeur. Elle s'occupe de son fils, ajoute Benassis.

— Ce n'est pas une de ses filles. Je les connais bien, ajoute Des Groseillers. Mais je n'en sais pas plus. Godefroy n'a pas été bavard sur le sujet.

Nicolas suit des yeux la jeune fille et l'enfant qui se dirigent de l'autre côté du navire. Il l'a déjà remarquée une ou deux fois auparavant. Généralement, elle ne se promène pas si allègrement sans Madame De Repentigny. Elle est certainement issue de la bourgeoisie. Il l'a vue écrire son nom au moment du départ. Et elle lit parfois, assise seule, près de la cabine qu'elle occupe.

— Benassis, continue ce que tu avais commencé à nous expliquer à propos du jeune Breton, dit Nicolas.

— Hier, j'étais dans la cale lorsque le cuistot et Perrot sont descendus pour chercher des œufs. J'ai entendu le cuistot le sermonner à propos du chapardage de nourriture qui semble continuer à la cuisine. Il lui a expliqué que les réserves de nourriture devaient être gérées par le cuisinier. Le voyage pourrait être long et la nourriture doit être partagée entre tous les passagers, disait-il.

— Ou bien il est très affamé ou il s'agit bien d'une tête de Breton, dit Nicolas. Les hommes s'esclaffent et changent de sujet.

\* \* \*

Depuis deux jours, les vents ont diminué et le soleil est omniprésent. L'air s'est alourdi et la chaleur augmente. Même les passagers les plus discrets s'aventurent sur le pont et profitent de la fraîcheur du soir. Dans le dortoir des engagés, l'air est devenu insupportable et Lapré ronfle

encore plus fort que d'habitude. Nicolas arrive généralement à s'endormir avant lui, mais ce soir, il se tourne et se retourne sur sa couchette sans parvenir à trouver le sommeil. Il prend sa couverture et sort sur le pont.

Une brise légère caresse son visage. Il s'installe près des chaloupes, étend sa couverture de laine et s'allonge sur le pont. Les yeux rivés sur le firmament, il soupire d'aise en savourant ce moment de solitude. Fasciné, il observe la lune orangée, complètement ronde et surdimensionnée, voilée d'un nuage vaporeux. Il a toujours été intrigué par cette boule aux couleurs moirées.

— Bel astre céleste, brilles-tu sur la Normandie avec autant d'éclat ?

Il pense aux gens de Berville-en-Caux, à tante Alice et sa famille, de même qu'à Étienne, son ami drapier qui se mariera bientôt. L'image d'Étienne s'efface peu à peu, remplacée par celle de Marie-Louise.

Elle doit maintenant travailler chez ce riche marchand qui souhaitait l'embaucher comme chambrière.

*Pourvu qu'il ne la place pas dans une position plus précaire encore, songe Nicolas. Marie-Louise a un grand cœur et elle mérite plus que le métier de marieuse d'occasion.*

Le souvenir de leur rencontre le fait frémir. À l'automne 1648, tout juste arrivé à Rouen, il s'était rendu dans cette auberge appelée la Maison des Mariages pour aider Étienne à retrouver une cousine. Sans savoir qui elle était, Nicolas avait suivi Marie-Louise qui lui avait fait découvrir les plaisirs de l'amour physique. Charmé par sa sensibilité et son grand cœur, il l'avait revue à quelques reprises.

Bercé par le roulis doux et régulier du bateau, il s'endort enfin. Il rêve de Marie-Louise. Elle lui sourit et le caresse

lentement de ses mains expertes. Ses longs cheveux roux frôlent sa joue et lui chatouillent le bout du nez. Il se réveille brusquement, couvert de sueur.

À la lueur de la lune, il découvre la chatte rousse frottant sa tête contre lui en miaulant. Sa queue touffue lui chatouille le visage. La fracture entre le rêve et la réalité le laisse pantois et frustré.

Il finit par se rendormir et entend le rire sardonique de l'homme au grand manteau noir. Cet homme fou revient souvent dans ses cauchemars. Cette nuit, la tête de l'individu saigne abondamment et les flammes montent de plus en plus haut à l'intérieur de l'écurie, au point où on peut en ressentir la chaleur. Nicolas doit sortir de cet enfer au plus vite afin de sauver sa peau. Pourtant, il ne peut se résoudre à le laisser seul. Il entend le râle sourd de l'homme qui vient de trépasser. Pourquoi ce rire ne cesse-t-il alors de résonner ?

— Assez, assez, supplie Nicolas, les mains appuyées contre ses oreilles.

Il se réveille agité et ouvre les yeux, pour ensuite apercevoir deux marins qui l'observent en riant. Il s'assoit carré sur son séant et lève la tête. Des oiseaux de mer argentés tournoient au-dessus du bateau dans l'aube naissante. Leurs cris sont les mêmes que les rires de son rêve. Un des marins lui dit :

— Passé une bonne nuit, Patenostre ? Tu n'apprécies pas le chant de nos amis ? Ils indiquent que nous approchons de la terre, probablement la Terre-Neuve.

Embarrassé, Nicolas replace ses cheveux, rajuste sa chemise et repart vers sa cabine, la couverture de laine drapée autour de sa taille.

## Les Ramées<sup>3</sup>

*Juillet 1649*

L'amiral Godefroy scrute la mer. Les reflets du soleil dansants sur l'eau l'aveuglent. Il se tourne vers le capitaine.

— Nous approchons du golfe Saint-Laurent. Si les vents nous sont favorables, nous arriverons à Québec avant le mois d'août, dit-il satisfait.

Une heure plus tard, un banc de brouillard se lève subitement. La brume entoure le bateau et dès lors, on n'y voit plus rien.

Le capitaine fait descendre les voiles de moitié pour ralentir le rythme et pilote le vaisseau les yeux braqués sur sa boussole. Après deux heures de navigation dans une épaisse purée de pois froide et glaçante, la brume disparaît comme par magie, et on entend le guetteur hurler :

— Glacier à tribord ! Glacier à tribord !

Sur le pont, les passagers aperçoivent l'immense mur de glace, aussi haut qu'une cathédrale, qui se dresse devant eux. La collision est imminente. Le capitaine donne un brusque coup de barre. Le bateau pivote, craque et siffle

---

3. Ancien nom des Îles-de-la-Madeleine.

dans un sinistre craquement de bois. Les uns tentent de s'accrocher au bastingage tandis que d'autres s'étendent de tout leur long sur le tillac.

Marguerite tombe assise sur les fesses et se cogne contre la poutre du mât principal, entraînant dans sa chute Ignace. Abasourdie, elle tente tout de même de réconforter le bébé qui hurle d'effroi. S'étant affalée juste derrière elle, Marie Favery se relève et s'empare de son fils pendant que Jean Liégeois, le Jésuite, apporte les premiers soins à la jeune fille. Celle-ci présente une éraflure sur le côté de la tête et son bras droit est écorché, mais les blessures semblent cependant mineures. Il lui applique une serviette d'eau fraîche ainsi qu'un pansement.

Le navire s'éloigne enfin du funeste monstre de glace.

— Il est rare de voir d'aussi gros icebergs à ce temps-ci de l'année, s'étonne Godefroy.

Il s'empresse de constater les dommages faits au navire. À première vue, rien de majeur, quelques planches de bois écorchées sur la coque.

— Nous avons été chanceux d'avoir pu éviter la montagne de glace bleue. Nous l'avons échappé belle, confie-t-il au capitaine.

\* \* \*

Le surlendemain, en début d'après-midi, les nuages s'épaississent et la pluie tombe brusquement accompagnée d'éclairs qui zèbrent le ciel. Les rafales de vent sifflent en s'engouffrant dans les voiles.

*Un orage d'été causé par les changements de température des courants marins ne dure jamais bien longtemps*, se dit Thomas Deschamps, perché dans son nid de pie<sup>4</sup>.

Soudain, un éclair frappe le grand mât, la voile se déchire et des haubans se rompent. Le bruit surprend le vigile qui ne voit pas venir le contrecoup de la vergue centrale. Ce dernier est frappé de plein fouet et projeté au sol.

Victor Paré sort de la cuisine au moment où son ami s'effondre sur le pont. Il se précipite auprès de Thomas qui se plaint de difficultés à respirer. Il a une épaule disloquée et des côtes enfoncées. Le cuisinier le met à l'abri pendant que le bateau tangue fortement vers la droite et que l'eau balaye le pont avec force. Depuis trois ans qu'ils naviguent ensemble, à l'aller comme au retour, il n'a jamais été témoin d'un orage aussi puissant.

— Descendez les voiles ! hurle le capitaine.

Une heure plus tard, les éclairs et les coups de tonnerre s'espacent. L'orage s'éloigne peu à peu et les vents se calment alors qu'une brise légère remplace les rafales orageuses. Les passagers sortent timidement sur le pont. Plusieurs sont mal en point et souffrent de nausées. La peur les a paralysés, durant ce qui leur a paru une éternité. Certains pleurent silencieusement, se demandant quand prendra fin cet interminable voyage.

Victor appelle à l'aide. Il ne veut pas quitter le blessé qui a de plus en plus de mal à respirer. Le père Maheux, Toussaint Giroux et Nicolas viennent lui prêter main forte. Se tordant de souffrance, le jeune marin se tient les côtes en cherchant son souffle. Lorsque le chirurgien de bord les

---

4. Poste d'observation placé en hauteur sur le mât avant d'un navire.

rejoint, le pauvre bougre a les lèvres bleues et sa respiration est de plus en plus superficielle. Une côte a perforé le poumon et il n'y a rien que le médecin puisse faire. Devant la fatalité de la mort, Nicolas s'éloigne, triste et en colère.

Godefroy et son équipe évaluent les dégâts. Il leur faut réparer ce qui est urgent, et ce, dans les plus brefs délais. L'amiral refuse de faire une escale sur la côte acadienne. Une bande de brigands y fait la loi et piratent les bateaux. Le Grand Cardinal se dirigera plus au nord, vers l'archipel Les Ramées, où les plages du côté sud sont plus faciles à aborder.

\* \* \*

Le repas du soir est frugal. Les passagers n'ont que du thé chaud et des galettes de marin. En vérité, personne n'a vraiment d'appétit et tout un chacun préfère retourner en sécurité dans sa cabine.

Les funérailles du jeune marin se déroulent discrètement et celui-ci est jeté à la mer, comme le veut la coutume. Le lendemain matin, Godefroy s'adresse à tous les passagers :

— Après demain, au plus tard dans trois jours, nous accosterons aux Ramées, afin de vérifier l'état du navire et faire les réparations nécessaires. Si le temps le permet, vous pourrez débarquer sur les îles. Apportez avec vous une couverture et des vêtements chauds, et n'oubliez pas votre gamelle et votre cuillère.

Au moment où le soleil descend derrière les falaises rouges sculptées par la mer, le Grand Cardinal jette l'encre près de la grande île située au milieu de l'archipel.

Le lendemain, les passagers s'entassent dans les chaloupes pour rejoindre la plage de sable blond. Sur la terre

ferme, ils sentent encore le roulis du bateau et ont de la difficulté à marcher avec assurance. Ils n'ont pas mis le pied au sol depuis plus de deux mois.

Pendant que les gabiers réparent la toile, l'amiral, le capitaine et Baptiste, le calfat<sup>5</sup>, font le tour du vaisseau en chaloupe pour vérifier la coque. Le passage à proximité du glacier et l'orage violent pourraient avoir laissé des marques étant impossibles à distinguer en naviguant. Le jeune ouvrier découvre qu'au tiers avant du navire, à tribord, des lattes de bois ont été écorchées par une pointe du glacier. Il se dit toutefois confiant de pouvoir les réparer.

Jean-Paul Godefroy embauche un calfat à chaque voyage. Il est d'avis que seul un menuisier spécialisé dans la construction navale peut réparer un bateau en cas d'avarie. Les événements récents lui donnent aujourd'hui raison.

\* \* \*

Sur la plage, Marguerite découvre les cavernes de grès rouge où elle peut entrer et ressortir un peu plus loin. Elle enlève ses sabots, retrousse ses jupes et trempe ses pieds dans l'eau froide. Elle se dandine d'un pied à l'autre pour s'habituer à la température de l'eau. Les pieds libres comme l'air, elle danse en tournant sur elle-même, sans remarquer que Marie Favery l'observe. La veuve De Repentigny se réjouit de la joie qui habite sa pupille et se plaît à la voir s'amuser ainsi. Ignace bat des jambes et semble vouloir amorcer quelques pas. Marie place l'enfant debout devant elle en l'appuyant sur ses genoux. Le bambin lève les jambes et tente d'avancer.

---

5. Un ouvrier chargé du calfatage : c'est-à-dire l'étanchéité des bateaux.

— Pas tout de suite mon petit bonhomme, dit-elle, heureuse des progrès de son fils. Tu vas trouver le reste du voyage très long.

Du haut de la falaise, cinq hommes les épient. Tapis derrière un rocher, ils suivent les allées et venues des passagers.

Godefroy débarque avec le cuisinier et quelques marins. Ils apportent deux grands chaudrons, un baril de bière et une cruche de vin. L'amiral s'approche de sa belle-mère :

— J'ai envoyé des marins à la recherche de coquillages et de poissons. Il fait assez beau pour un repas sur la plage. Cela nous ferait un véritable banquet.

— Des réparations importantes? demande Marie.

— J'ai fait le tour du bateau avec le capitaine et le calfat. Il y a des planches ébréchées par la glace. Baptiste va les imperméabiliser avec un mélange de suif et de goudron. Ensuite, il consolidera la vergue et les haubans du grand mât pendant que les gabiers s'affairent à recoudre la grande voile. Nous en avons pour deux jours. Dieu que nous avons été chanceux de voir ce glacier à temps! Je n'en ai jamais vu de si gros à cette période de l'année.

Désireux d'oublier ses soucis, Jean-Paul s'amuse à voir Ignace jouer sur la plage. Confortablement assis sur le sable, l'enfant frappe le sol avec ses deux mains. Le sable lui colle à la peau et il en a jusque dans le nez. Il tente d'avancer en rampant sur la surface mouvante. Las de ses insuccès, il tend les mains vers Marguerite.

*Le sable se serait infiltré partout, jusque dans ses langes, se dit Marie en le regardant tendrement.*

Personne ne remarque les hommes qui avancent vers eux. Lorsque Godefroy les aperçoit enfin, il ordonne aux passagers de se regrouper derrière lui et porte la main à son épée.

Devant lui, deux hommes blancs accompagnés de trois indigènes. Un des blancs s'avance, un grand panier sous son bras et s'approche de l'amiral.

— Louis Arsenault. Je vous salue! Voici mon frère Paul et trois de nos amis Micmacs: le Grand chef Loutre des Sables et ses deux fils. Vot' bateau a un bris?

—Jean-Paul Godefroy, commandant de ce vaisseau. Nous avons eu une avarie au grand mât au cours d'une tempête.

— Nous vous observons depuis ce matin. Nous avons vu les chaloupes s'avancer vers la plage. Parfois, des navires anglais ou hollandais s'arrêtent ici. Ils y accostent pour quelques jours, ils pêchent puis ils repartent. Nous ne tenons pas à les voir. À la vue du drapeau français, des femmes et de l'enfant, nous avons décidé de venir à vot' rencontre.

Louis Arsenault tend un panier aux visiteurs.

— Voici des poissons que nous venons de pêcher et des coques fraîchement ramassées. Mon ami, Loutre des Sables, a également cueilli ces verdure. Il y a des foins de dunes, des feuilles d'ortie et de la livèche. Ça doit faire longtemps que vous n'avez pas mangé de verdure?

— Nous sommes touchés par votre générosité, dit Jean-Paul. Le cuisinier appréciera certainement vos cadeaux, ajoute-t-il, en s'emparant du panier et des herbes.

— Vos réparations s'ront longues? demande Paul Arsenault.

— Si tout va bien, nous croyons avoir terminé en deux jours.

Les matelots arrivent avec d'autres poissons et des coquillages.

— Il semble qu'il y aura festin pour le dîner, dit Godefroy aux cinq hommes. Voulez-vous vous joindre à nous pour le repas ?

Les insulaires se consultent et Louis Arsenault reprend la parole :

— Nos amis Micmacs doivent absolument nous quitter. Loutre des Sables vous r'mercie pour votre invitation. Quant à mon frère et moi, nous acceptons avec joie.

Après les avoir salués, le chef Micmac et ses fils repartent vers le haut du promontoire en grimpant allègrement les marches improvisées dans le roc.

Le cuisinier prépare une grande soupe de poissons avec des coques et quelques légumes racines. Il ajoute la livèche et les foins de dunes. L'odeur attise les appétits. La fête commence. Les femmes boivent un peu de vin et les hommes ouvrent la barrique de bière. La bonne humeur est contagieuse et fait oublier les émotions fortes des derniers jours.

Les frères Arsenault parlent des Ramées, cet archipel d'îles plantées au beau milieu du grand fleuve. Ils vivent sur la plus grande et la plus belle des îles. Ils invitent quelques hommes à venir passer la nuit chez eux.

— Demain, nous irons pêcher et cueillir des berries<sup>6</sup> et des chicoutaies<sup>7</sup>.

Des Groseillers, Lapré et Patenostre acceptent avec grand intérêt. Toussaint Giroux s'avance et les supplie.

— Je veux y aller moi aussi.

---

6. Nom acadien pour les petites baies.

7. Baies orangées surettes poussant dans un climat maritime.

— Tu peux venir le petit, je veux dire le grand, lui répond Des Groseillers.

Malgré ses dix-sept ans, le jeune Giroux dépasse la plupart des hommes d'une tête.

— Je me porte volontaire pour te surveiller, continue Médard Des Groseillers d'un rire sonore.

Chacun ramasse ses affaires alors que les marins éteignent le feu avant de se diriger vers les chaloupes avec les autres passagers.

— Voyez ce soleil rouge orangé descendre de l'autre côté de la falaise s'exclame Louis Arsenault, en se retournant vers ses invités. Demain, il fera beau et chaud.

Les Français ont de la difficulté à marcher dans le sable. Ils enlèvent leurs sabots et s'avancent pieds nus jusqu'aux marches creusées à même le roc, rose et friable. Ils rencontrent d'abord le campement des Micmacs avant d'arriver à un rassemblement de petites cabanes en bois faisant face à la mer et entourées d'arbres, tous penchés du même côté.

Les deux frères amènent leurs invités dans la grange commune de la famille Arsenault. Au deuxième étage, sur le tas de foin, ils seront au sec et confortables pour la nuit. Nicolas refuse la lanterne qu'on lui tend, sous prétexte que la lune est pleine.

À nouveau envahi par le souvenir de l'incendie à Doudeville, alors qu'il était apprenti-drapier chez maître Lebrun, il avoue aux autres sa crainte du feu. Installés dans le foin, à la lueur de la lune, Nicolas raconte l'histoire de l'homme en noir qui nourrissait des plans diaboliques.

Étienne et moi avions ramené de Rouen un sinistre passager au long manteau noir. Sous de faux prétextes, il avait demandé à passer la nuit chez Maître Lebrun. En

entendant hennir les chevaux, j'ai couru vers l'écurie. Les pauvres bêtes étaient effrayées et ruaien fortement dans leur enclos. Quelque chose d'anormal se passait. J'ai découvert l'étranger tentant de mettre le feu à la paille du grenier de l'écurie. J'ai aussitôt ouvert les portes des stalles pour libérer les bêtes et j'ai crié « Au feu ! ». En m'entendant, le fou s'est mis à reculer. Il s'est enfargé et a perdu pied. Dans sa chute, le malheureux s'est fracassé le crâne sur l'enclume servant à ferrer les chevaux. L'homme était un incendiaire recherché dans toute la Normandie. Il s'en était pris à Maître Lebrun parce qu'il hébergeait son neveu qu'il jalousait.

Chacun y va de son récit comportant une mauvaise expérience avec le feu. Baillant à fendre l'air, Des Groseillers encourage alors ses compagnons à dormir au plus tôt.

Couché dans le foin, les bras repliés sous sa tête, Nicolas est étonné de ne pas sentir le roulis habituel. Il s'endort dans l'espoir que bientôt, il dormira chaque nuit sur la terre ferme.

\* \* \*

Le lendemain, les passagers cueilleurs retournent sur l'île. On a confié Marguerite à Mère Saint-Joseph et Mère Sainte-Croix qui veulent se dégourdir les jambes. Le Frère Liégeois, le chef Paré et plusieurs matelots sont de l'expédition. En avant de la chaloupe, Marguerite profite du soleil qui se reflète sur les rochers qui avancent dans une mer bleutée, telle une dentelle rouge brun sur fond de sable beige. Elle se sent bien.

Les cueilleurs rejoignent les frères Arsenault dans les champs de l'autre côté de l'île, là où on retrouve en abondance les petites baies rouges et bleues.

— Ces fruits délicieux agrémenteront la saveur des galettes de sarrasin, décrète Paré.

Mère Saint-Joseph, un sourire aux lèvres, surprend Marguerite Le Breton observant Nicolas. Il chantonne en ramassant les baies sauvages. Elle lui chuchote :

— Ce jeune homme a le cœur joyeux, il doit avoir une âme pure.

\* \* \*

Sur le chemin du retour, Paul Arsenault leur fait remarquer un nuage bleu foncé cachant en partie le soleil ainsi qu'une large bande de rayons allant du blanc jusqu'au gris, partant de l'astre du jour pour se répandre dans la mer.

— C'est un pied de vent, dit-il, cela annonce la levée des vents. Vous pourrez repartir.



## L'arrivée à Québec

*Août 1649*

Appuyé contre la rambarde menant au gaillard d'avant, Des Groseillers observe le fleuve en racontant comment se passe la vie à Tadoussac.

— C'est le plus grand poste de traite de Nouvelle-France. Des indigènes campent à l'année sur les hauteurs. On peut y voir des baleines venir tout près des rivages, comme si elles voulaient nous parler.

Soudain, il est interrompu par le cri de Nicolas Patenostre, lequel vient d'apercevoir une masse noire s'élever dans les airs avant de retomber avec fracas parmi les flots, en poussant avec force l'eau de ses événements. Le cétacé est énorme.

— C'est de ça dont je parle, reprend Médard Des Groseillers en riant. C'est une baleine. Elles se tiennent généralement en groupe. Regardez les autres là-bas.

— On dirait qu'elles nous accueillent, dit Nicolas fasciné.

Les baleines et les baleineaux nagent ensemble en s'approchant du bateau.

— Ici, le fleuve est profond et elles peuvent y nager avec aise, reprend Des Groseillers. Plus bas, à Québec, on ne peut les voir.

Cet après-midi-là, lorsque le Grand Cardinal accoste à Tadoussac, L'Anglois, un autre bateau de la *Communauté des Habitants*, s'éloigne en direction de Québec tandis qu'un autre s'apprête à lever les voiles sous un vent favorable.

Godefroy et ses hommes descendent les barils et le matériel prévus pour Tadoussac. En échange, ils chargent les ballots de fourrures qu'ils ramènent à Québec. Des Groseillers, Patenostre, Lapré et Perrot le fugitif vont prêter main forte pour le déchargement.

Le poste de traite français est installé près du fleuve alors que le campement des indigènes se trouve plus haut, sur le promontoire. Des tentes en forme de triangle sont disposées en cercle autour d'un grand feu. En arrière-plan, un village composé de maisons aux toits arrondis, bâties sur le long et cordées les unes contre les autres.

À l'ouest, le soleil se couche derrière le cap. Nicolas aperçoit une silhouette familière se détacher du groupe et grimper la falaise en direction du campement. L'homme s'arrête de temps à autre pour observer les passagers du Grand Cardinal. Nicolas croise le regard de Des Groseillers, qui l'a également vu. Faisant signe de ne pas bouger, le trappeur s'éloigne discrètement. Courbé, tête baissée, il avance en se faufilant derrière les buissons et bientôt il rejoint le fugitif. Lorsque le jeune homme se retourne pour vérifier si on le suit, Des Groseillers l'attrape par le collet, le force à revenir avec lui et le remet au commandant.

— Ah! Mon gaillard, dit Godefroy, tu n'échapperas pas à la justice. Nous te conduirons au gouverneur et tu seras

jugé. Ta tentative de fuite n'aidera pas ta cause. Tu resteras en captivité jusqu'à Québec.

\* \* \*

Le grand bateau doit attendre deux jours avant que les vents leur permettent de reprendre la navigation. Ce n'est que le vingt-quatre août en après-midi que le Grand Cardinal accoste devant le quai du Sault-au-Matlot, où les attendent tous les habitants de la ville de Québec. Le père Jean Liégeois entonne un *Te Deum* pour remercier le ciel d'avoir survécu à la traversée.

Aux côtés de Marie Favery, Marguerite attend son tour pour descendre dans la chaloupe. Elle voit des gens la saluer de la main en souriant. Elle se sent accueillie, même si personne ne l'attend personnellement.

Appuyé à la rambarde, Nicolas découvre avec émotion le paysage de sa terre d'accueil. Au pied de la falaise, de petites maisons serrées les unes contre les autres. En haut, accroché à la corniche du cap Diamant, le Fort Saint-Louis et ses tours défie la loi de la gravité. Ce poste de garde fait le guet sur le promontoire qui se jette à pic dans le fleuve à l'embouchure rétrécie. Tout autour, un vaste espace parsemé de grands bâtiments.

Québec n'a rien à voir avec Rouen, son palais des ducs, sa haute cathédrale et ses églises. Ici, aucune rue pavée ou bordée d'échoppes et de tavernes. Seulement quelques maisons soudées les unes aux autres accolées à la falaise pour se protéger des éléments ou des attaques des Sauvages. Au loin, des arbres à perte de vue. Plus loin encore, des montagnes presque noires se découpent sur l'horizon. Le firmament est d'un bleu si vif que le drapier confirme n'avoir jamais vu un ciel aussi pur.

— Voilà le Nouveau Monde, s'extasie Nicolas. C'est le bout du monde, c'est le bout de mon chemin. Tout, plutôt que vivre à nouveau sur un bateau.

Disséminés par petits groupes, les gens de Québec sautillent de joie en applaudissant. Sur l'estrade d'honneur, les dignitaires, en pourpoint et perruque poudrée, saluent les voyageurs pendant que les coups de canon retentissent pour leur souhaiter la bienvenue. L'accueil bruyant et l'atmosphère de foire donnent à Nicolas le sentiment d'être important.

Il cherche Médard Des Groseillers qui s'est fondu dans la foule. Il l'aperçoit soulevant de terre une jeune femme aux cheveux blonds. Ce dernier l'embrasse et la serre contre lui.

*Curieux bonhomme, pense Nicolas, je suis surpris qu'il ait une femme.*

Un peu plus loin, Jean-Paul Godefroy entraîne Perrot, le jeune Breton. Nicolas ne l'a pas revu depuis son arrestation à Tadoussac, après que celui-ci ait tenté de fuir pour se joindre aux Sauvages qui campent sur le site du poste de traite.

Marie Favery retrouve ses enfants : Marie-Madeleine, l'aînée, qui tient dans ses bras sa petite fille Barbe ; Catherine, la cadette, devenue une femme ; Jean-Baptiste, l'écuyer du roi qui se retrouve l'homme de la famille, et enfin le jeune Charles-Pierre.

— Comme vous avez grandi mes enfants ! s'exclame-t-elle, des sanglots dans la voix.

Sa famille l'entoure fébrilement et Marie les embrasse. Il y a si longtemps qu'elle ne les a pas vus ! Elle leur présente Ignace, leur nouveau petit frère. Dans les bras

de Marguerite, l'enfant leur jette des regards inquiets. Catherine tente de prendre son petit frère, mais l'enfant se met à pleurer et se love contre Marguerite, enfouissant son visage dans son cou. Frustrée, Catherine rejoint sa sœur Marie-Madeleine.

— C'est injuste, Ignace est notre frère et cette fille n'est qu'une étrangère après tout, maugrée-t-elle.

Un homme de petite taille et à l'allure décidée se fraye un chemin dans la foule pour rejoindre la famille De Repentigny. Il salue la veuve qui, en retour, le regarde froidement. Elle hésite avant de lui tendre la main, qu'il baise du bout des lèvres en faisant une courbette.

— C'est votre nouveau-né? dit le médecin du roi. Mes compliments madame! Mais avant tout, laissez-moi vous offrir mes condoléances.

— Merci, monsieur Giffard, dit-elle d'un ton sec.

L'homme approche sa main pour toucher la joue du bébé. Ignace Le Gardeur De Repentigny dévisage l'étranger et se met à hurler.

— À cet âge, les bébés craignent les étrangers, laisse tomber Marie.

— Son père était un homme d'aventure et d'action. Bien que nous ayons eu des différends sur la manière de gérer cette colonie, je sais reconnaître un chef quand j'en vois un. Il avait une façon bien à lui de faire des affaires, vous savez.

Marie Favery interrompt brusquement le médecin :

— J'ai fait un long voyage, monsieur, et je suis fatiguée.

— Mes excuses, madame. Je vous laisse, conclut Giffard en s'éloignant penaud.

Le cortège s'engage sur la Côte de la Montagne. Marguerite, le pas encore incertain à cause du tangage du navire, trouve ardue la montée à pic.

\* \* \*

Sur le quai, Jean-Paul Godefroy discute avec un homme costaud, au ventre proéminent et au visage accueillant. Il lui présente Nicolas.

— Patenostre, voici Charles Sevestre ! Ton patron.

— Ravi de faire votre connaissance, Patenostre, clame l'homme d'une voix forte. Godefroy me dit le plus grand bien de vous et je suis heureux que vous ayez accepté de venir en Nouvelle-France. Je vous présente mon fils par alliance, Guillaume Gauthier de La Chesnaye. Il est mon assistant au magasin. Il vous mènera à l'auberge où je vous y retrouverai demain matin.

Charles Sevestre, issu d'une famille d'imprimeurs, a découvert le Nouveau Monde en lisant le récit des voyages de Samuel de Champlain imprimé par son oncle. Fasciné par l'aventure, il s'est embarqué pour Québec en 1636 avec sa mère, veuve, ses deux frères, son épouse Marie Pichon et leurs deux enfants ainsi que les trois de sa femme, nés d'un premier mariage. Le roi Louis XIII ayant interdit l'imprimerie dans les colonies, il ne peut malheureusement exercer son métier et travaille donc comme administrateur.

Jean-Paul Godefroy entraîne Sevestre un peu en retrait. Sous la surveillance de deux soldats, un jeune homme attend, les mains attachées derrière le dos.

— Voici monsieur Sevestre, premier lieutenant civil et criminel de la sénéchaussée, déclame Godefroy. Il est responsable de faire appliquer la loi et assiste le gouverneur dans le jugement des criminels.

— Perrot Plouenc, monsieur.

— Je suis heureux de connaître enfin votre patronyme, dit Godefroy sur un ton sec. Nous devons vous conduire au Fort Saint-Louis. Vous y passerez la nuit et demain vous rencontrerez le gouverneur D'Ailleboust, qui décidera de votre sort.

La tête courbée et les cheveux recouvrant son visage, Perrot est vert de peur. Lorsqu'il relève la tête, des larmes coulent sur ses joues. Les soldats l'entraînent dans la montée menant au Fort. Effrayé, celui-ci recule de deux pas.

Charles Sevestre constate alors son désarroi.

— Le jugement devra tenir compte de la jeunesse et des remords du prisonnier.

Il replace son chapeau et lance un dernier regard au détenu.

— Toutefois, une nuit dans un cachot sera de bon conseil pour apprendre la discipline à ce jeunot.

\* \* \*

Marie Favery retrouve une maison bien tenue et conforme à ses souvenirs. Trois mois en mer avec un bébé aux couches, la traversée lui a paru une éternité. Enfin de retour à la maison, elle est confiante que tout ira mieux.

Elle installe Marguerite à l'étage, dans la chambre qui donne sur le couvent des Ursulines. En regardant par la fenêtre, la jeune fille s'exclame :

— Les Sauvages vivent aussi près de nous ?

— Oui ! Ils campent près du couvent durant l'année scolaire pour surveiller leurs filles pensionnaires, explique madame De Repentigny en souriant.

À l'extérieur des murs du cloître, devant la barricade, une série de maisons de bois sont construites les unes à côté des autres. Tout autour, les autochtones vaquent à leurs besognes. Marguerite est fascinée. Elle a si longtemps imaginé ces scènes qu'elles lui sont presque familières.

Marie lui détaille les règles de la maison et les commodités de sa chambre. Elle est moins grande que celle de sa maison de Paris mais elle a tout de même ce dont elle a besoin : un lit et une grande armoire, un fauteuil et une table de travail.

Elle écoute distraitement Marie lui expliquer les coutumes de la Nouvelle-France. Quelque chose la tracasse et elle aimerait savoir à quoi s'en tenir pour éviter de faire une bévue.

— Mère, puis-je vous poser une question ? demande-t-elle en hésitant. Cet homme sur le quai, Monsieur Giffard, doit-on le considérer comme faisant partie de vos amis ou de vos ennemis ? Il m'a semblé hostile sous ses propos chaleureux.

Pas le moins choquée de la curiosité de sa pupille, Marie lui fournit quelques explications :

— Suite à l'échec de la *Compagnie des Cent-Associés*, mon mari, son frère ainsi que certains autres proposèrent de fonder la *Communauté des Habitants* pour poursuivre la colonisation de la Nouvelle-France. Le succès remporté par notre famille a suscité la jalousie de Giffard. Avec l'appui de gens influents de Ville-Marie, il a exigé du Roi de changer les règles de gestion de l'entreprise. La mort de Pierre, survenue peu de temps après l'affaire, lui a peut-être créé des remords. Malgré ses propos douxceux, Robert Giffard demeurera toujours pour moi un hypocrite et un envieux assoiffé de pouvoir. Comme tu vois, le Nouveau Monde n'est pas à l'abri des querelles et des controverses.

\* \* \*

Le lendemain, assis sur le sol en terre battue de sa geôle, Perrot Plouenc entoure ses genoux de ses bras en se balançant d'avant en arrière. Il n'a pas dormi de la nuit. L'humidité des pierres, la poussière du sol, la vermine et les insectes bourdonnant dans ses oreilles ne lui ont donné aucun répit. Ce matin, il mange son gruau froid et boit un peu d'eau de la cruche. Ce n'est pas comme cela qu'il imaginait le Nouveau Monde, lorsqu'après avoir été roué de coups par son père, il allait se cacher dans le bateau sur la grève avec le vieux Paul qui racontait qu'au-delà des mers, il existait un pays où tous les espoirs étaient permis. Que lui arrivera-t-il ?

Dans un grincement métallique, la porte de fer s'ouvre. Deux soldats lui ordonnent de les suivre. Ces derniers l'amènent au gouverneur Louis D'Ailleboust, un homme de haute taille qui reflète toute la prestance liée à son titre et à son rang. Jean-Paul Godefroy arrive à son tour, accompagné de l'homme au ventre rebondi et au crâne dégarni qui l'a examiné hier, à la descente du navire.

— Gouverneur D'Ailleboust, commence Godefroy, je vous demande un jugement pour ce jeune homme qui s'est embarqué illégalement à bord du Grand Cardinal.

— Quel est votre nom et d'où venez-vous, jeune homme ? demande le gouverneur.

— Perrot Plouenc, monsieur le gouverneur. Je suis Breton, natif de Vannes.

— Pourquoi vous être embarqué clandestinement sur un bateau pour la Nouvelle-France ?

— Je voulais venir en engagé, mais je n'ai pas de métier. J'ai été refusé comme marin car je suis trop jeune. J'ai alors eu l'idée de me cacher dans la cale pour y faire la traversée.

Jean-Paul raconte la découverte de Perrot et son dévouement. Il omet volontairement de parler des menus larcins concernant la nourriture mais ne peut à l'inverse cacher sa tentative de fuite à Tadoussac.

— Vous vouliez rester à Tadoussac, même si vous n'y connaissiez personne? questionne le gouverneur.

— Je voulais aller vivre chez les Sauvages.

Les trois hommes rient de bon cœur.

— Je vois que vous êtes prêt à tout pour changer de vie, reprend le gouverneur.

Charles Sevestre observe Perrot avec intérêt. Malgré sa jeunesse, ce garçon témoigne d'une détermination à toute épreuve.

— Monsieur le gouverneur, intervient Sevestre, je propose de le prendre au magasin. Il travaillera avec Guillaume et Nicolas Patenostre, le nouvel engagé arrivé hier sur le même bateau. Nous lui ferons un contrat d'un an et nous nous en porterons garants. Si sa conduite s'avère problématique, nous le retournerons en France.

— Qu'en pensez-vous jeune homme? rétorque le gouverneur.

Bouche bée, Perrot acquiesce en silence. Se pourrait-il que son rêve se réalise enfin?

— Pour ta probation, tu habiteras dans la réserve du magasin jusqu'à l'automne, reprend Sevestre. Comme cela, nous aurons un surveillant sur place pour contrer les brigands.

## Apprentissage

*Janvier 1650*

La neige s'agglutine au bas des portes et masque les fenêtres. Les habitants de Québec, restés cloîtrés chez eux durant les trois longs jours qu'aura duré la tempête, s'affairent maintenant à ouvrir les routes, à déblayer les allées et à soulager les toitures de leur épais chapeau blanc, dont le rebord menace de tomber sur la tête des passants à tout moment. Sous un froid glacial, une vapeur s'élève du fleuve et la brume de mer voile le soleil matinal. Les congères sont si hautes que malgré ses raquettes, Nicolas s'enfonce dans la neige. Il n'en a jamais vu autant. Muni d'une pelle, il tente de se frayer un chemin jusqu'à la porte d'entrée du magasin. Ses mitaines de laine ne suffisent pas à le garder au chaud. Ses doigts s'engourdissent et il doit souffler dessus pour les réchauffer.

Le jeune drapier vit chez les Sevestre depuis son arrivée. Il partage maintenant sa chambre avec Perrot, dont la probation est terminée. Nicolas n'a eu que quelques semaines pour apprendre son nouveau métier avant que Charles Sevestre ne s'embarque pour la France, une fois l'automne arrivé. Celui-ci est parti vendre sa librairie-imprimerie située en l'Isle du Palais-aux-Trois-Perruques, à Paris. Les affaires étant difficiles à gérer de si loin, il a compris

que ses enfants ne prendront pas la relève. Ils vivront en Nouvelle-France, tout comme lui. Durant ce voyage, il en profitera pour se rendre à Rouen afin de consolider les ententes faites par Godefroy l'an dernier et de trouver de nouveaux fournisseurs recommandés par le jeune drapier.

Un dernier coup d'épaule contre la porte et Nicolas réussit à entrer dans le magasin. Il accroche sa cape raidie par le froid, replace une mèche rebelle qui lui tombe sur les yeux et se frotte les mains pour les réchauffer avant de faire une attisée dans l'âtre.

Il est neuf heures lorsque le premier client se présente.

— Bonjour Patenostre, aimes-tu Québec sous la neige? lui demande Jean Cloutier, venu chercher des clous et de l'huile de baleine pour les lampes. Je fais les commissions pour mon père. Il travaille avec Antoine Rouillard à l'agrandissement de l'église Notre-Dame-de-la-Paix. Comme il fait trop froid pour travailler dehors, ils besognent à l'intérieur en attendant le printemps.

— Les affaires tournent rondement pour votre père?

— Il ne s'en plaint pas. Dis donc Nicolas, as-tu vu Des Groseillers dernièrement? Nous n'avons aucune nouvelle de lui ou de sa famille et ils ne sont même pas venus à la maison pour le Nouvel An.

L'épouse de Jean Cloutier est la sœur de l'épouse de Médard Des Groseillers, mais ils ne se voisent pas.

Avant même que Nicolas puisse répondre, la porte s'ouvre sur un autre client, lequel du même coup laisse s'engouffrer une bourrasque de vent froid.

— Ma femme a besoin de sucre et je n'ai plus ni huile à lampe, ni rhum. Les festivités ont eu raison de nos réserves, s'exclame Maheu. Les veillées étaient plus longues pis on a brûlé l'huile et bu tout le rhum, ricane-t-il.

À l'heure du midi, Nicolas ferme boutique et monte chez Boisdon. Il a besoin d'une bonne soupe chaude.

Assis au fond de l'auberge, Des Groseillers l'interpelle :

— Colas! Belle bordée, hein?

— C'est blanc! C'est beau! Mais torrieu, ça paralyse tout, répond Nicolas.

— Tiens-toi le pour dit, c'est ça les joies de l'hiver à Québec! Il est temps maintenant que je te montre comment font les trappeurs.

Médard a pris Nicolas sous son aile et se fait un devoir de lui apprendre les rudiments de la vie en Nouvelle-France. Il lui a choisi des mocassins doublés de fourrure, appris à marcher avec des raquettes et lui donne des conseils pour retrouver son chemin et survivre dans les bois. Il ambitionne aussi de l'initier à la pêche sur la glace, comme le font les Sauvages. Lui qui avait l'habitude de trapper tout l'hiver à Tadoussac ou aux Trois-Rivières, il n'a fait que deux courtes expéditions depuis le début de la saison. Hélène Martin, la femme de Médard, a remarqué un changement de comportement chez son mari et elle est convaincue que Nicolas Patenostre y est pour quelque chose. Sur le point de partir, Des Groseillers lui propose :

— Viens-tu avec moi demain? Je vais lever mes pièges. Les animaux qui se sont terrés pendant la tempête sortiront aujourd'hui pour trouver de la nourriture et c'est là qu'ils se prendront aux pièges que j'ai installés voilà quelque temps. Je t'attendrai à l'arrière du Château Saint-Louis, dit-il en quittant les lieux.

Plutôt considéré comme un fort, le Château Saint-Louis est composé d'une citadelle et d'une prison. Le gouverneur n'y réside même pas, lui préférant la grande habitation construite par Champlain dans la basse ville,

plus confortable pour le moment. Les travaux de réaménagement du Fort ne sont prévus que pour l'an prochain.

Le lendemain, le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque le costaud trappeur accompagné du frêle drapier s'engage chemin Saint-Louis en direction de la Grande-Allée. Médard explique à Nicolas comment retrouver son chemin à partir de l'angle du soleil.

— Où diable as-tu appris tout cela, Médard ?

— Avec les Sauvages. J'ai passé plusieurs hivers avec eux.

— À quoi ressemblent leurs maisons ?

— Ils vivent à plusieurs dans des maisons longues, regroupées en villages, un peu comme nous.

— Est-ce que les familles sont comme celles des Français ?

— Tu veux dire un homme, une femme et des enfants ? Dans les maisons longues, il y a plusieurs familles qui sont toutes parentes entre elles. Cela s'apparente plus à un clan qu'à une famille.

— Dis Médard, c'est vrai que leurs mœurs sont très dévergondées ? demande Nicolas sur le ton de la confidence.

À ses mots, Des Groseillers s'esclaffe :

— Je pourrais résumer en disant qu'ils n'ont pas de règles très strictes à ce sujet.

— Et toi, tu en as profité ?

— Cré Patenostre ! Regarde, on approche, dit Médard, désireux de changer de sujet.

Chaussés de leurs raquettes et portant un arc et une besace sur l'épaule, les deux comparses glissent en traîneau à la manière des Sauvages et bifurquent vers le nord.

— On a le droit de chasser ici ?

— Ces terres appartiennent à mon beau-père, Abraham Martin. Il les a obtenues pour son rôle dans la colonie. Tu sais, il porte le titre de pilote du Roi et il est le plus grand navigateur sur le fleuve. Il en connaît tous les écueils, dit Médard.

— C'est lui qu'on a mis en prison pour viol l'année dernière ? demande Nicolas, mal à l'aise.

— Je vois que les ragots vont vite... En fait, il s'agissait d'une jeune Sauvagesse de seize ans. Le père Martin raconte l'avoir trouvée couchée dans la neige, sans son bonnet d'hiver, les jupes relevées et les cheveux défaits. Il l'aurait soulevée dans ses bras pour l'aider à sortir de sa mauvaise posture et elle l'a accusé de lui avoir fait des attouchements. Il clame qu'elle a tout inventé.

— Elle ne comprenait peut-être pas bien notre langue ? À moins que quelqu'un d'autre l'ait agressée et qu'elle ait confondu son agresseur ?

— C'était à la fin novembre 1648 et je n'étais pas là. Je me trouvais en France. La jeune fille a été exécutée au mois de janvier suivant pour motif de vol ou de prostitution. On a mis mon beau-père en prison en février pour agression sexuelle, puis on l'a relâché. À ce moment-là, sa femme Marguerite venait d'accoucher d'un garçon.

— Crois-tu à cette histoire-là ?

— Mon beau-père est réputé pour aimer les femmes, mais plus j'y pense et plus la version de l'histoire inventée me paraît plausible. Il a soixante ans passés, après tout !

Médard ne se sent pas concerné par les affaires de la famille Martin. Plus Nicolas apprend à connaître le trappeur, plus il réalise qu'il n'est pas un homme de famille.

Médard lui a notamment avoué que c'est dans le bois qu'il se sent le plus chez lui.

— Comment Hélène a-t-elle pris ça ? demande Nicolas.

— Je ne sais pas trop. Elle n'en parle jamais. Quant à ma belle-mère, elle croit dur comme fer son mari et garde la tête haute.

Soudain, Médard s'arrête net, un doigt sur la bouche en pointant au loin un renard pris au piège. Ils s'approchent avec précaution. Le renard est si mal en point, que Médard l'achève d'un coup de couteau en lui tranchant la gorge. Nicolas se retourne, troublé par le rouge qui tache la neige immaculée.

— J'ai de la misère avec ça Médard, souffle Nicolas, le cœur au bord des lèvres.

— C'est la seule façon pour éviter qu'il ne souffre davantage.

Le trappeur décroche le renard de son carcan de métal, l'attrape par les pattes arrière et le glisse sur la neige. La tête de l'animal laisse sur son passage une trace écarlate. Médard soulève la bête et l'accroche au traîneau.

Nicolas tourne à nouveau la tête, sentant la nausée lui remonter dans la gorge.

— Il faut t'y faire. Si tu veux survivre ici, tu dois apprendre les rudiments de la chasse. Les animaux nous nourrissent, nous habillent et nous réchauffent. Nous aidons la nature à se régulariser.

Plus loin, le trappeur s'arrête :

— Il me semble que j'avais posé un collet dans ces buissons.

En creusant la neige, Médard découvre un lièvre pris au piège.

— Ça parle au diable. Il est gelé ben raide. Il doit s'être pris là avant la tempête. Je vais devoir vérifier les autres collets.

Se tournant vers Nicolas, il ajoute :

— Je t'enseignerai comment enlever la peau sans la briser, explique-t-il. La fourrure de lièvre est douce et peut servir de couverture pour un nouveau-né. Il fait une pause avant d'enchaîner :

— Cette peau de lièvre nous portera peut-être chance, ajoute-t-il songeur. Hélène désire avoir un autre enfant.

Depuis la perte de son bébé, en 1648, Hélène Martin est demeurée inconsolable.

— C'est sûr qu'il est préférable d'être à la maison pour faire des bébés, rétorque Nicolas ironique.

— Tu peux ben parler, Patenostre. Quand vas-tu te trouver une femme ?

— Un jour, Médard, un jour ! Il y en a bien une qui m'attend quelque part.

Nicolas souhaite un jour fonder une famille et cultiver des terres qu'il laissera plus tard à ses enfants. Mais il doit terminer son contrat avant de pouvoir s'installer. Même si la vie est rude au Nouveau Monde, il ne veut pas retourner en France au terme de ses trois années d'engagement. Médard continue à le taquiner :

— J'avais l'impression que la petite Parisienne t'intéressait ?

— Quelle Parisienne ? J'vois pas ce que tu insinues.

— La petite Le Breton. Celle qui est venue avec la veuve De Repentigny. Elle est originaire de Notre-Dame-des-Champs à Paris. Comme Godefroy. Sa mère, la veuve d'Antoine Le Breton, s'est remariée avec La Mothe. Robert

de La Mothe, l'ami d'enfance de Jean-Paul Godefroy. Ça te dit quelque chose ?

— Oui. Mais comme elle fait partie de la bourgeoisie, je ne serai jamais à la hauteur.

— Patenostre, je peux pas croire que les bourgeois t'impressionnent ! le coupe Des Groseillers. T'as jamais remarqué qu'ils mangent par en dessous du nez, comme tout le monde ?

Nicolas se refuse à parler des déboires amoureux qu'il a vécus avec cette jeune fille de la noblesse à Berville-en-Caux. Médard se moquerait de lui. Il préfère donc garder le silence sur sa vie privée.

Les deux chasseurs avancent à pas de loup dans la neige profonde quand soudain, un cerf passe devant eux. Des Groseillers s'immobilise. Il décroche son arc, pousse vigoureusement des branches de sapinage prisonnières de la neige et court en direction de l'animal. Nicolas s'élanche derrière lui mais il est stoppé par les branches de sapin qui le frappent de plein fouet et le projettent au sol. Sa raquette droite se plante à la verticale dans la neige et son pied se tord.

— Torrieu ! laisse échapper Nicolas en tombant dans la neige, incapable de se relever.

Croyant avoir entendu quelque chose, Médard se retourne mais il ne voit plus son compagnon. Il laisse le cerf s'évader et revient prestement sur ses pas.

— Colas, c'est pas comme ça qu'on chasse ! dit le trappeur en s'esclaffant.

— Torrieu Médard, c'est pas le temps de rire. Je pense que je me suis brisé la cheville.

— Bouge pas, ordonne le trappeur.

Des Groseillers détache la raquette, soulève son ami et l'appuie contre le tronc de l'arbre. Il retire la botte délicatement, enlève le bas de laine et tâte la cheville du jeune drapier.

— Chanceux Patenostre, chanceux.

— La belle affaire. Je ne serai peut-être pas capable de marcher pendant longtemps!

— Selon moi, c'est une simple foulure. La neige molle a absorbé le coup.

Médard bouge le pied d'un côté et de l'autre. Il ordonne ensuite à Nicolas de plonger son pied nu dans la neige pour prévenir l'enflure. Le visage tordu par la douleur, ce dernier gémit.

— Quand le pied bouge dans tous les sens, même si la douleur est vive, c'est signe que ce n'est pas trop grave.

Le trappeur sort ensuite une gourde de daim de dessous son capot.

— Prends une lampée! Ça va engourdir le mal.

Nicolas s'étouffe avec la gorgée de liquide blanc nacré, qui aussitôt avalée lui procure une intense chaleur.

### *Mars 1650*

Les jours s'allongent et les clients affluent au magasin afin de se préparer pour le printemps. En plus des commissions habituelles, c'est-à-dire l'huile, le sucre ou le sel, ils ont besoin de graines pour les semis, de tissus plus légers pour préparer les vêtements de la saison douce ou encore de munitions pour les fusils. À onze heures, Nicolas s'assoit enfin pour manger une tranche de pain, lorsque la clochette de la porte d'entrée retentit. Délaisant son frugal

repas, Nicolas se lève. Il ouvre la porte à une jeune fille portant un enfant dans ses bras.

— Bonjour monsieur Patenostre.

— Bonjour mademoiselle Le Breton, dit-il en frottant affectueusement la tête de l'enfant. Que puis-je faire pour vous ?

Elle sort une liste et la tend à Nicolas.

— Vous me seriez utile en m'aidant à identifier ce dont vous avez besoin, suggère-t-il.

Stupéfaite, Marguerite découvre que Nicolas ne sait pas lire. Elle n'a jamais pensé que cela fut possible. Dans son entourage, tout le monde sait lire et écrire. Elle se sent mal à l'aise. L'aurait-elle mis dans l'embarras ?

Elle a gardé le souvenir d'un jeune homme enjoué et rieur qui ramassait des baies sur cette île au milieu du grand fleuve. Aujourd'hui, il lui semble pourtant distant.

— J'ai besoin de toile de meslie, de peleston, de coutil des aulnes, de passementerie et d'un peu de fil rouge, vert, orange, jaune et bleu. En plus de l'huile à lampe et du sel.

— Puis-je vous demander si vous brodez chez les Ursulines ?

Devant l'étonnement de Marguerite, Nicolas précise :

— Mère Marie de l'Incarnation nous fait souvent ce genre de commande.

— J'apprends à broder avec Catherine De Repentigny, répond la jeune fille.

L'enfant s'agite dans ses bras. Elle le dépose par terre et celui-ci part aussitôt en trotinant vers un petit baril de clous placé à proximité sur une bûche. Il se hisse sur la pointe des pieds, tend la main et prend quelques clous. Le

geste le déstabilise et il tombe sur les fesses en pleurant. Marguerite se précipite aussitôt vers lui.

— Ignace, non, bébé. Tu es trop petit pour jouer au charpentier.

Le petit répète dans un jargon incompréhensible :

— Non, Ti'gnace tit.

Elle ramasse les clous répandus sur le sol, les remet dans le baril et prend l'enfant dans ses bras.

— Excusez-le, monsieur Patenostre. Il est à l'âge de la découverte.

— Pas de quoi, mademoiselle. Est-il votre parent ?

— Non, mais je le connais depuis qu'il a six mois. J'ai suivi sa mère en Nouvelle-France, Dame Favery, veuve De Repentigny.

— Je me souviens vous avoir vue sur le Grand Cardinal.

Marguerite rougit au souvenir de sa réaction, après avoir entendu ce qu'elle croyait être son nom. Nicolas comprend tout de suite qu'elle repense au cocasse épisode sur le bateau. Il se penche, un sourire taquin au coin des lèvres et lui dit sur le ton de la confidence :

— C'est lui le Breton, là-bas.

Marguerite devient rouge comme une pomme et recule d'un pas, croyant que le magasinier s'amuse à ses dépens.

— Il s'appelle en réalité Perrot, Perrot Plouenc, poursuit Nicolas.

À ces mots, le jeune homme se tourne en direction de Nicolas, qui lui signale que tout va bien. Constatant que Marguerite ne trouve pas l'anecdote aussi amusante que lui, il ajoute plus sérieusement :

— Voilà ce que vous m'avez demandé, mademoiselle Le Breton. Laissez-moi vous aider à les transporter.

L'entorse à la cheville de Nicolas le fait encore souffrir mais il n'est pas question de boiter devant la jeune fille. Question d'orgueil. Il ne veut surtout pas qu'elle le prenne en pitié.

Le drapier dépose le ballot à l'arrière du traîneau pendant que Marguerite installe Ignace bien au chaud dans les fourrures. Elle frotte la tête des chiens, remercie Nicolas d'un léger signe de tête avant que l'attelage quitte en direction de la côte qui mène à la ville haute.

Planté debout dans la rue, Nicolas suit du regard la jeune fille qui s'éloigne.

*Elle a assurément la fibre maternelle, mais définitivement aucun sens de l'humour, songe-t-il. Avec un nom comme Le Breton, elle fait assurément partie de la bourgeoisie et doit se comporter comme les autres. Ces personnes n'aiment pas être prises en défaut par les gens ordinaires.*

Nicolas n'apprécie pas les bourgeois. Il se sent diminué parce qu'il ne sait ni lire ni écrire. Il lève les épaules en signe de fatalité et retourne au magasin, l'air renfrogné.

Sur le chemin du retour, Marguerite n'est pas fière de sa réaction. Elle aurait dû savoir qu'un jour, cette histoire reviendrait la hanter.

Comme elle aurait aimé rire de sa méprise ce jour-là sur le Grand Cardinal. Elle se sent encore honteuse d'avoir perdu contenance sur le bateau devant ces hommes qui riaient trop fort.

\* \* \*

Du bruit provient de la cuisine des De Repentigny. Marguerite et Ignace sont de retour. L'enfant accourt et tend fièrement à Catherine le sucre d'orge que lui a donné l'homme du magasin. Catherine embrasse Ignace en évitant les petites mains collantes et demande à Marguerite :

— Es-tu prête pour la séance de broderie ?

— J'ai tout le matériel nécessaire. Je vais débarbouiller Ignace, le mettre au lit et je reviens.

Catherine accepte maintenant que Marguerite occupe une place importante dans la vie de son frère. Malgré ses tentatives pour obtenir l'affection d'Ignace, il lui préfère toujours Margot, surnom qu'elle s'est donné pour simplifier son apprentissage. Le petit se plaît à répéter : « Ago, Ago ». Chez la jeune De Repentigny, la jalousie s'est transformée en admiration.

*Comme il lui en a fallu du courage pour quitter définitivement son pays et sa famille ! J'en serais incapable, songe la jeune fille.*

Marguerite apprécie les leçons de Catherine, reconnue pour ses ouvrages de dentelles.

*Sait-on jamais, cela pourrait servir un jour pour un trousseau de mariage, espère-t-elle.*

— Songes-tu à te marier, Marguerite ? demande Catherine, comme si elle lisait dans ses pensées. Il y a quelques jeunes hommes libres à Québec.

— Rien ne presse. Je ne veux pas épouser un trappeur et finir par passer tous mes hivers seule. Je souhaite que mes enfants connaissent leur père. Et vous, Catherine, êtes-vous prête à vous marier ?

— Tu peux me tutoyer Marguerite. C'est comme si tu faisais partie de la famille maintenant.

— Y a-t-il un jeune homme qui occupe tes pensées ?

— Il y en a un, mais je ne sais pas si je l'intéresse.

Catherine rêve d'amour. Elle a en tête un beau grand jeune homme qui, pour le moment, est retourné en France. Elle a fait la connaissance de Charles-Henri D'Ailleboust lorsqu'il s'est présenté avec son oncle, le gouverneur, pour leur annoncer la mort de leur père, décédé en mer lors du voyage de retour en 1648. Elle a vu dans ses yeux qu'il était triste pour elle. Lorsqu'elle songe au mariage, c'est avec Charles-Henri et personne d'autre.

## Échanges culturels

*Avril 1650*

Enveloppée dans un grand châle lui recouvrant la tête, une Sauvagesse au dos courbé entre au Magasin du Roy, sur les pas de Guillaume Gauthier. Elle veut échanger ses paniers d'herbe tressée contre du tissu, des graines et des outils pour le jardin. C'est la première fois que Nicolas la voit. Elle doit faire partie des Hurons arrivés l'automne dernier des lointaines terres situées sur les grands lacs d'eau douce, au-delà du grand fleuve.

Cet été, on se prépare à l'arrivée du reste de la tribu. Dans toute la ville de Québec, on ne parle que de cette migration. Les Hurons, torturés et chassés de leur territoire par les Iroquois, seront amenés à Québec par les Jésuites pour leur éviter la famine et les sévices. Le gouverneur D'Ailleboust a donné une permission spéciale pour l'installation temporaire de maisons longues à la Haute-Ville, sur les terrains situés entre l'hôpital et les Ursulines.

Nicolas et Guillaume inspectent soigneusement les paniers. La vieille Sauvagesse leur explique avec ses mains et quelques mots d'un français hésitant, que ses paniers sont tressés si serrés que l'eau ne passera pas au travers. Ils sont faits de rutahaon, une sorte de jonc qu'on retrouve au bord des rivières. Perrot écoute sans rien dire tout en

faisant de la place sur le comptoir de bois pour mettre les paniers bien en vue.

Aussitôt la femme âgée repartie, Ondakion, le Grand chef huron de Sillery, se présente à son tour avec des peaux de castor qu'il veut échanger contre des munitions, de l'huile et quelques outils. Il a aussi besoin d'aiguilles et de fils de toutes les couleurs. Les Ursulines enseignent à ses filles comment tenir maison à la manière des Blancs. Elles sont initiées aux arts de la broderie, du tissage et de la couture.

Elles apprennent aussi à lire et à écrire et pour Ondakion, cela tient du miracle. Il est fier de ses filles. En contrepartie, elles doivent étudier le catéchisme : un genre de règles permettant de faire plaisir au dieu unique des Français. Ondakion n'a pas d'objection à ce que ses filles apprennent le catéchisme car ce dieu semble bon et aimant. À preuve, les Jésuites trouvent si important d'y croire, qu'ils accordent à ceux qui sont baptisés la priorité pour vendre leurs peaux de fourrure au meilleur prix.

Perrot s'empresse de venir à la rencontre d'Ondakion. De nouveau fasciné par tout ce qui se rapporte aux indigènes, il bombarde le Grand chef de questions sur les coutumes de son peuple. Ce matin, Ondakion n'est cependant pas très volubile. Il a l'air préoccupé et s'inquiète pour ses frères vivant encore sur les bergers d'un des grands lacs d'eau douce, plus à l'ouest. Ceux-ci sont malades, affamés et désemparés.

— Dès la prochaine lune, nous irons nous installer pour l'été sur les terres des Jésuites, celles situées de l'autre côté du coteau Sainte-Geneviève. Nous sèmerons du maïs, des fèves et des courges. Les récoltes nous permettront d'aider les Robes Noires à nourrir nos frères indigents,

raconte le chef Huron. Je vous invite, Nicolas et toi, à venir voir notre campement à l'occasion du solstice d'été, termine-t-il.

Au même moment, Marguerite Le Breton et le petit Ignace se présentent au magasin, ce dernier trotinant allègrement derrière elle.

Nicolas vient à leur rencontre, l'air réjoui.

— Bonjour ! lance-t-il.

Marguerite décline la liste de ses achats et s'approche de l'étal de paniers tressés. Sans le vouloir, elle entend la discussion entre Perrot et le Huron.

*C'est lui Ondakion, le grand sauvage au port fier, se dit la jeune fille. Il est coiffé comme ceux qui arrivent de l'Ouest et qui se sont installés dans les maisons longues dans la Haute-Ville, constate-elle.*

Nicolas prend Ignace dans ses bras. Le petit, nullement gêné, lui tire les cheveux. Nicolas coince alors le nez du bébé entre son index et son majeur et, en les retirant, fait semblant qu'il vient de voler son petit nez en lui montrant son pouce entre les deux doigts. Inquiet, Ignace vérifie si son nez est toujours en place. Rassuré, il éclate d'un rire joyeux. Marguerite se réjouit de voir s'amuser Ignace avec Nicolas.

*Le pauvre petit, il passe toutes ses journées avec des femmes. Jean-Baptiste est occupé à maintes activités qui ne lui laissent pas de temps disponible pour son jeune frère. Quant à Charles-Pierre, il tente de suivre Jean-Baptiste, se dit-elle tristement.*

Sur le chemin du retour, Marguerite repense à la complicité entre Ignace et Nicolas.

*Il sait s'y prendre avec les enfants. Mais pourquoi est-il si distant avec moi ?* songe-t-elle dépitée.

\* \* \*

*Juin 1650*

C'est la veille du solstice d'été. Il fait encore nuit lorsque Perrot tente de réveiller Nicolas :

— C'est l'heure de partir Colas, lève-toi.

Il doit s'y reprendre à deux fois avant que Nicolas émerge enfin de son sommeil, les yeux plissés et les cheveux ébouriffés.

Il dormait si profondément.

Depuis une semaine, c'est la première nuit qu'il dort sans cette désagréable sensation de lourdeur et d'humidité. L'orage de la veille a fait place à une bienveillante fraîcheur. Aux dires des Anciens, la canicule se présente beaucoup plus tôt qu'à l'accoutumée.

Aujourd'hui, ils rejoignent trois guerriers de la mission de Sillery pour faire route avec eux jusqu'au campement d'été des Hurons.

— J'arrive pas à croire que nous dormirons avec les Sauvages ! s'exclame Perrot tout excité.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne t'ai jamais vu aussi volubile, constate Nicolas.

À en juger par le soleil qui se lève, la journée sera particulièrement chaude. Une brise légère transporte des milliers de chatons de peupliers qui s'infiltrent dans les narines de Nicolas et le font éternuer. Pis encore, dès que les voyageurs s'enfoncent dans la forêt, les moustiques ne

leur laissent aucun répit. Des mouches voraces ne cessent de les mordre, laissant une trace sanguinolente et douloureuse. Les Français n'ont pas assez de leurs deux mains pour les chasser. Témoins de leur déconvenue, les Sauvages rient entre eux, ce qui agace Nicolas.

— Il y a quelque chose qui nous échappe? demande-t-il exaspéré. C'est au sujet des moustiques, je suppose?

L'un des Indiens s'avance avec un petit sac cousu de peau de bête, tire le cordon et leur offre une pommade.

— C'est de la sanguinaire, du gras d'ours, de l'huile de poisson et des feuilles de laurier, explique-t-il. Il faut en mettre partout sur la peau découverte. Ça va vous protéger!

Malgré l'odeur repoussante, Nicolas se résout à enduire son visage, son cou et ses mains d'une graisse difficile à étendre. Toutefois, il est vite en mesure de constater l'efficacité du produit.

Deux heures plus tard, Ondakion les accueille, une main sur le cœur et l'autre levée en signe de bienvenue.

Cinq petites huttes basses disposées en cercle autour d'un feu et une maison longue située un peu plus loin forment le campement. En retrait, à l'abri du soleil, trois femmes aux seins nus pilent du maïs avec vigueur dans un tronc d'arbre creusé. Elles prennent la mouture, la chiquent et la recrachent dans le bol. Nicolas tente de cacher son dédain. Le Grand chef explique que les femmes préparent la banique, une sorte de pain de maïs, pour le souper.

Ondakion les entraîne ensuite dans les champs.

— La terre est notre mère nourricière. Elle enrichit les trois éléments principaux de notre nourriture: le maïs, la fève et la courge. Ce sont les Trois sœurs, dit-il fièrement.

Les champs sont entourés d'un grand boisé de chênes, d'érables et de sapins. Le Grand chef s'approche d'un érable et l'entoure de ses bras. Les yeux fermés, il s'adresse à l'arbre dans sa langue huronne. Sa prière terminée, il se tourne vers les Français :

— Pour nous, Hurons, et pour toutes les tribus indigènes, les arbres sont des guides, des confidents. Ils communiquent entre eux et sont toujours prêts à nous fournir de l'aide. Nous les respectons et les remercions de nous donner leur force lorsque nous en avons besoin, explique-t-il, avant de s'éloigner vers un petit ruisseau.

— Prenez le temps de vous rafraîchir, dit Ondakion. Pour revenir au camp, vous n'aurez qu'à suivre la fumée. Le repas du solstice d'été aura lieu dès que le soleil ira se cacher derrière les arbres. Vous êtes nos invités.

Les visiteurs déposent leur sac par terre, se dévêtent et se jettent à l'eau. Revigorés par la baignade, les hommes sortent du ruisseau en s'ébrouant. Ils ne voient pas deux huronnes les observer en retenant leurs fous rires. Ils tirent une chemise propre de leur besace, ramassent leurs affaires et reprennent le chemin vers le campement.

Le chef Huron leur assigne une place dans le cercle près du feu. Les femmes déposent un grand chaudron sur les braises dans lequel frissonne une bouillie étrange. Malgré son dédain, Nicolas se promet de faire honneur au repas préparé pour eux. Il ne veut surtout pas offusquer Ondakion. Les étrangers sont invités à se servir en premier, à même une louche commune.

— Le leindoly est un plat réservé aux fêtes, précise le Grand chef.

Nicolas en prend une petite lampée, qu'il avale du bout des lèvres en fermant les yeux. La potion est chaude mais elle a un goût étrange.

Silencieux, Perrot mange avec appétit.

En voyant Nicolas avaler difficilement ce que les Blancs appellent le « maïs puant », Ondakion ordonne qu'on apporte une grande broche sur laquelle sont alignés trois lièvres rôtis.

— Voici des grillades pour nos invités, déclare-t-il avec un sourire narquois.

Cette fois, Nicolas se régale. Les morceaux de viande fondent dans la bouche.

Après le repas, tout le monde s'assoit autour du feu. Le Grand chef, avec des gestes théâtraux, raconte à ses invités le mythe de la création du monde Huron. Entre autres, l'histoire de la jeune Aataensic qui cherchait des racines au pied d'un pommier pour en faire un remède.

— L'arbre se déstabilisa et elle tomba dans un trou du ciel. Apercevant la jeune femme, de grandes oies sauvages étirèrent leurs ailes et la sauvèrent de la noyade. Elles la déposèrent ensuite sur le dos d'une tortue et demandèrent aux animaux de leur rapporter des racines et de la terre. Un crapaud revint avec une motte de terre qui fut déposée sur le dos de la tortue. Le tout devint une grande île verdoyante appelée Wendake.

Nicolas surprend une jeune Huronne aux longues tresses noires qui le dévisage avec tendresse. Gêné, il détourne son regard. Un groupe de femmes entonne alors le chant de bienvenue accompagné par les tambourins : *Inoria Kwenotani*, chantent les Huronnes à l'intention des deux jeunes Français.

Les Hurons célèbrent le solstice d'été en chantant et en dansant autour du feu, jusqu'à ce que la noirceur soit complète. Le chef allume alors une longue pipe d'où s'échappe une fumée verdâtre.

— Fumez! dit-il en leur passant la pipe. La sauge chasse les mauvais esprits et le chanvre détend.

Après trois bouffées, Nicolas se sent bizarre. Plus léger que lorsqu'il boit de l'alcool. Il ressent une légère nausée et a la tête qui tourne. Deux femmes assises en retrait commencent à chanter. Puis, le chef se lève en déclamant :

— *Annikouya Anoyé* est un chant de nuit. Dormez bien et que la paix vous accompagne, leur souhaite Ondakion. Demain, nous irons pêcher.

\* \* \*

Dans la hutte réservée aux invités, de chaque côté du feu, deux lits faits de planches de pin déposées sur des tronçons de bois sont recouverts de sapinages sur lesquels on a jeté un tapis tressé de roseaux et des feuilles de maïs. Nicolas et Perrot s'allongent.

— Les Indiens disent que le feu est l'âme d'une maison, dit Perrot tout enthousiaste.

— Je pense que le feu sert surtout d'éclairage et de chassemoustiques, répond Nicolas dans un grand bâillement.

— J'aimerais vivre comme eux, dit Perrot. Ils respectent et suivent les exigences de la nature. Ils sont libres.

Dans la pénombre, Perrot ne voit pas le sourire de son ami, qui sait depuis longtemps que le jeune fugitif tentera de joindre un peuple autochtone dès son contrat terminé. Nicolas ferme les yeux et s'endort aussitôt.

Il est réveillé par un craquement de branches. En alerte, il devine plus qu'il n'aperçoit deux ombres qui se déplacent lentement à la lueur des braises. On vient sûrement alimenter le feu. Un sommeil lourd l'emporte sur la curiosité. Quelques minutes plus tard, il est réveillé cette fois par des chatouillements aux pieds. Des mains douces lui caressent les orteils et la plante des pieds. S'agit-il d'un rêve ou bien est-ce l'effet du chanvre ? Les doux effleurements remontent ses chevilles et ses mollets, jusqu'à ses cuisses. Des caresses de mains féminines le plongent dans de doux souvenirs mais il demeure malgré tout aux aguets. Puis, plus rien. Est-elle partie ?

Il sent alors un mouvement dans ses cheveux. De longs doigts démêlent sa tignasse et massent son cuir chevelu. Il n'a jamais connu de sensation aussi douce, comme si on le berçait. L'inconnue prend sa tête dans ses mains, la balance doucement de droite à gauche puis de gauche à droite, en accordant sa respiration aux mouvements de ses mains. Puis, tout cesse à nouveau.

Impatient, les sens attisés, Nicolas a la bouche sèche et des sueurs perlent à ses tempes. Il se demande si Perrot sait ce qui se passe. Un léger gémissement de l'autre côté du feu lui fait comprendre que Perrot reçoit le même traitement.

Nimbée de la lueur du feu mouvant, une jeune fille se tient nue devant lui. Elle se penche et ses longues tresses frôlent le visage de Nicolas. Elle s'installe à califourchon sur ses jambes et de ses mains, explore chaque recoin du visage du jeune homme. Il sent son parfum musqué, couvert par une odeur désagréable de graisse animale, semblable à la pommade qu'on lui a donnée pour prévenir les piqûres d'insectes. Il lui flatte les bras. La Sauvagesse a la peau très douce.

Elle lui caresse le cou et descend lentement sa main pour aller jouer avec la maigre toison de son torse. Nicolas a le souffle court et son corps se tend. Les caresses s'accroissent et se rapprochent de son sexe. L'inconnue prend son membre érigé et le glisse doucement dans sa caverne secrète. Elle se tient sur les mains, penchée vers l'arrière. Nicolas peut voir ses seins pointer et son dos se cambrer.

Il ferme les yeux et le visage de Marie-Louise, la marieuse d'un soir à Rouen, lui apparaît quelques instants, avant d'être remplacé furtivement par un autre. Pourquoi la jeune Marguerite s'immisce-t-elle ainsi dans son esprit en feu ? Surpris par ce fantasme qu'il n'a pas cherché, Nicolas tente de changer le cours de ses pensées.

La jeune fille commence à se mouvoir avec de délicats mouvements de rotation. Il s'accorde à cette danse étrange et la suit jusqu'au paroxysme de son plaisir. Puis, elle disparaît comme elle est venue.

Nicolas reste éveillé durant de longues minutes. Au petit matin, Perrot en ravivant les braises demande à son ami :

— Elle t'a apporté du plaisir Colas ?

L'interpellé ne sait quoi répondre, Perrot est si jeune.

— Nous avons eu de la visite la nuit dernière, insiste le jeune Breton.

— Toi aussi ?

— C'était la première fois que j'honorais une femme, annonce-t-il satisfait.

— Tu as été initié aux plaisirs de la chair.

— Appelle ça comme tu veux. Les Sauvagesses répondent à leur besoin et à ceux de leurs invités. Elles sont très libres jusqu'à leur mariage. Ce devait être les filles du chef.

— Mais elles ont été baptisées! Elles sont Chrétiennes maintenant!

— Je crois que les Huronnes, même baptisées, ne délaissent pas leurs coutumes si facilement, répond le jeune homme.

En se rendant au ruisseau pour ses ablutions, Nicolas entend un petit rire provenant de derrière un arbre. Il se retourne et reconnaît la jeune fille qui le fixait la veille devant le feu, avant que celle-ci ne disparaisse derrière un bosquet de thuyas. Serait-elle la mystérieuse visiteuse de la nuit dernière?

Les invités se joignent aux hommes de la tribu. Ils vont pêcher pour le repas du soir. Avant d'arriver à la rivière, Ondakion s'arrête net. Il lève lentement la main jusqu'à la hauteur de l'épaule et leur fait signe de ne plus bouger.

Il vient de surprendre une femelle loup cervier et ses petits qui s'arrachent les restes d'un lièvre. Elle grogne et montre ses dents. Il est clair qu'elle se défendra. Ondakion plie les genoux pour être à la hauteur de la bête au pelage gris doré et la fixe. Il ne dit rien et ne semble pas avoir peur. Cet échange muet dure plusieurs minutes, sans que personne ne bouge. Puis, ils entendent la bête émettre des sons plaintifs sur deux tonalités différentes. Les oreilles basses, elle se place devant ses trois petits pour les protéger et fixe le chef huron en continuant son chant sur deux notes.

Les deux Français n'entendent toujours rien sortir de la gorge du Sauvage et pourtant, ils sont convaincus que l'homme et l'animal communiquent entre eux. Intrigué, Nicolas se demande comment il fait. Discrètement, Ondakion leur fait signe de se diriger vers la rivière et il les rejoint peu de temps après en marchant à reculons. Quand enfin le groupe s'assoie sur la grève, Nicolas questionne :

— T'as pas eu peur, Ondakion ?

— Elle avait plus peur que moi... Beaucoup plus peur. Elle ne voulait que nourrir ses petits.

Fasciné, Perrot s'exclame :

— J'aimerais vivre comme vous.

Connaissant l'engouement du jeune Breton pour la vie indigène, Ondakion lui propose :

— Quand l'automne sera venu, présente-toi à la mission de Sillery. Lorsque les feuilles commenceront à s'enflammer dans quelques lunes, un groupe de jeunes chasseurs partira pour le campement du poste de traite de Tadoussac. Tu pourrais les suivre, si tu le souhaites.

Le lendemain, les deux jeunes Français reviennent seuls à Québec. Ils parcourent le chemin silencieusement, perdus dans leurs pensées respectives. Perrot marche en sifflant tandis que Nicolas revoit ces deux jours passés chez un peuple dont la culture lui était totalement inconnue.

\* \* \*

Le 10 juillet, le temps est à l'orage mais cela n'empêche pas les curieux de Québec de s'attouper sur le quai. Le premier bateau de l'année vient de jeter l'ancre. Sur le débarcadère, les membres de la famille Sevestre attendent leur père, dont le nom est inscrit sur la liste des passagers. Amaigri et fatigué, Charles Sevestre arrive enfin à bord de la première barque.

— Comme je suis content d'être de retour à Québec ! Bien que nous ayons mis moins de deux mois pour rejoindre la Nouvelle-France, la traversée m'a paru une éternité. Pour moi, ce sera la dernière.

Il invite trois jeunes recrues à s'avancer.

— Je vous présente de nouveaux colons en provenance du Perche. Claude Bouchard, Simon Lereau et Julien Fortin. Fortin rêve de la Nouvelle-France depuis ses treize ans. En fait, depuis que Giffard est descendu au Cheval Blanc, l'auberge tenue par ses parents et qu'il a fait le récit de la vie dans la colonie.

— Soyez les bienvenus, messieurs! dit Nicolas. Il y a en masse de place ici pour chacun d'entre vous.

Nicolas et Perrot déchargent les provisions pour le magasin et du matériel pour les Ursulines, les Sœurs Hospitalières et les Jésuites. À peine ont-ils vidé la dernière charrette que l'orage éclate. Des éclairs traversent le ciel, suivis quasi instantanément d'un violent coup de tonnerre. Nicolas a remarqué que le bruit de la foudre est amplifié par la paroi rocheuse qui se trouve tout près.

— Ces orages allègeront l'air car l'été commence en lion cette année, marmonne-t-il.

\* \* \*

Nicolas monte péniblement la côte menant à la Haute-Ville en tirant la charrette chargée à ras bord de matériel pour les Ursulines. En arrivant en haut de la falaise, il s'arrête pour reprendre son souffle et dégourdir ses muscles tendus. Il s'engage dans la rue Donnacona, dépasse la maison de Madame de La Peltrie et traverse le campement des Sauvages pour se rendre au couvent des Ursulines. À son arrivée, Mère Saint-Joseph ouvre la grande porte de bois et le fait entrer.

— Il est toujours agréable de recevoir ces biens en provenance de la Mère Patrie, dit-elle. Merci mon Dieu pour l'abondance! Entrez! Je vais vous montrer où mettre tout ce matériel.

Le couvent est d'une blancheur éclatante, ce qui contraste avec ses dalles d'ardoise au sol. Il y flotte une odeur de cire d'abeille et de caustique mêlée d'encens. Nicolas transporte les tissus, les fils ainsi que le nouveau métier à tisser jusque dans la grande salle vivement éclairée. Il entend soudain une voix derrière lui. C'est Mère Marie de l'Incarnation en personne.

— Bonjour monsieur Patenostre. Je vous donne la liste de la prochaine commande pour la France. J'ajouterai peut-être un complément à cette liste avant le départ des navires.

— Il n'y a pas de souci, Révérende Mère. Je la remettrai moi-même au commandant.

Marie de l'Incarnation se plaît à rencontrer le jeune Patenostre dont elle apprécie la sensibilité et le sens artistique. Elle invite Nicolas à la suivre.

— Monsieur, je sais que vous êtes drapier. En passant, Madame de La Peltrie vante vos talents et votre bon goût. J'aimerais vous montrer ce que réalisent nos Sœurs et ce que nous enseignons à nos élèves.

Tout ce qui se rapporte aux tissus attise la fascination de Nicolas. Il tâte les fins ouvrages de tapisserie et les dentelles au fuseau. La voix pleine de fierté, la religieuse détaille les différents points; celui de France, celui d'Angleterre, mais ce que Nicolas préfère, c'est la dentelle d'Alençon.

— Ces ouvrages servent à décorer notre chapelle et celles des autres communautés religieuses avec lesquelles nous faisons des échanges. Nous enseignons aussi l'art de bien tenir maison aux jeunes filles qui étudient chez nous. Elles sauront comment broder, tisser et enjoliver leur demeure.

La passion que dégage cette femme est contagieuse. Nul doute qu'elle aime ce qu'elle fait.

Nicolas descend la rue en sifflotant. Sur la droite, il y a la grande maison des De Repentigny, là où vit Marguerite Le Breton. Cette jeune fille l'intrigue et il pense souvent à elle. À ce qu'il en sait, elle n'est pas courtisée. Mais elle est encore très jeune. Il ne voit pas Marguerite qui l'observe par la fenêtre de la chambre d'Ignace, qu'elle vient de mettre au lit. Celle-ci remarque qu'il marche allègrement en tirant la charrette vide. Il a l'air joyeux.

\* \* \*

Le 8 septembre, le tout Québec se tient sur le débarcadère. Le Grand Cardinal vient d'arriver. Alors que Nicolas attend pour charger sa charrette de marchandises, il remarque le gouverneur D'Ailleboust et son épouse se tenant debout sur l'estrade officielle. Toujours présents à l'arrivée des navires, ils ont cette fois-ci une raison bien personnelle car ils accueillent leur neveu. N'ayant pas d'enfant, on dit qu'ils le considèrent comme leur fils. Des rumeurs laissent entendre que Barbe De Boulogne, l'épouse du gouverneur, a mis une étrange condition à leur mariage. Elle aurait en effet demandé l'abstinence totale et le couple vivrait donc comme frère et sœur.

*Comment fait-on pour rester de bois devant une si belle femme, se demande le drapier. Que la noblesse est bizarre!*

En retrait, Marguerite Le Breton et Catherine De Repentigny attendent elles aussi.

En voyant descendre Charles D'Ailleboust, l'enthousiasme de Catherine trahit la raison de son attente.

— Avec son grand chapeau de mousquetaire et ses lazrines<sup>8</sup>, ce jeune homme a aussi fière allure que son oncle, constate Nicolas. J'aimerais bien porter un si grand chapeau, mais ce ne serait pas pratique. De plus, je suis trop petit, cela m'écraserait.

---

8. Longues bottes qui montent jusqu'aux cuisses, portées par les mousquetaires du Roy.

## Entraide

*30 décembre 1650*

La maison est plongée dans le plus grand silence. Seule Marguerite veille encore. Elle tricote à la lueur des chandelles, voulant absolument terminer le cadeau qu'elle offrira en étrenne à Ignace pour le Nouvel An. Ce manteau de laine le tiendra bien au chaud lors des promenades. Elle aime tant ses éclats de rire lorsque les chiens prennent une vive allure et que le traîneau saute sur une bosse, juste avant de retomber. Du bout de ses doigts, elle frotte les muscles tendus de son cou, hausse les épaules l'une après l'autre puis délaïsse ses aiguilles un court moment pour admirer les étoiles par la fenêtre. Il fait si froid qu'aucun nuage n'obscurcit le ciel. On entend le bois couiner dans les combles et les clous « péter sous la toiture ».

Près de la palissade du couvent des Ursulines, les Sauvages, peaux de bêtes et couvertures de laine sur le dos, courent en direction de la maison des Sœurs.

— Il y a beaucoup d'agitation pour une heure aussi tardive, constate Marguerite.

En levant les yeux, son cœur fait un bond.

— Ce n'est pas possible ! s'exclame-t-elle.

Du côté des Ursulines, une lueur inquiétante scintille dans la nuit.

— Je n'ai pas la berlue, le couvent des Sœurs est la proie des flammes ! s'écrie-t-elle affolée.

Elle s'élançe dans le corridor pour avertir Marie Favery. Bientôt, tous les membres de la famille sont debout. En entendant du bruit, Marie-Madeleine sort de son appartement, inquiète.

— Un incendie au couvent des Ursulines ! Dieu du ciel, dit sa mère agitée. Tu restes ici pour veiller sur les enfants. Avec Blandine, préparez la maison pour recevoir les réfugiés. Allumez le feu dans les âtres et faites chauffer de l'eau pour les infusions. Sortez le cidre et la bière pour les hommes. Je veux aussi que vous prépariez des victuailles. Il reste du pain et du jambon et vous pouvez piger dans la réserve de gâteaux et de beignets préparés d'avance pour le Nouvel An.

Malgré sa terreur, Marie donne ses ordres d'une voix forte avec des phrases courtes et appuyées. Elle pense à Mère Marie de l'Incarnation et à ses jeunes pensionnaires. Il faut tout faire pour leur venir en aide.

— Catherine, Marguerite, allez vite chercher toutes les couvertures et les capes disponibles. Jean-Baptiste, apporte les torches et attelle les chiens au traîneau, au cas où nous devrions transporter quelqu'un.

Lorsqu'ils sortent, des lueurs vermillon éclairent déjà tout le ciel et illuminent la maison. Une lune gigantesque brille dans la nuit froide et la neige craque sous leurs pas. Marie constate qu'il n'y a aucun vent, ce qui devrait ralentir la propagation du feu, du moins l'espère-t-elle. Les femmes avancent aussi vite qu'elles le peuvent.

Jean-Baptiste les précède avec l'attelage qui tire le traîneau chargé de peaux de bêtes, de pics et de pioches. Il fait arrêter les chiens près de la palissade entourant le jardin des Sœurs.

Trondechoren, un des Sauvages campés près du couvent, vient à sa rencontre. Ensemble, ils cassent la neige glacée devant la porte principale à l'aide de pics pour tracer un chemin aux religieuses. Un groupe d'hommes arrive par le chemin de la Grande-Allée, pendant qu'un autre monte de la basse ville. Le brasier est visible de très loin. Une horde de gens armés de pics et de massues courent en direction du bâtiment en flamme. Ils abattent le mur arrière qui menace de tomber, espérant ainsi circonscrire l'incendie.

Tout le couvent est maintenant la proie des flammes et il ne reste plus qu'à s'occuper des personnes qui tentent d'échapper au brasier. Les religieuses sortent en toussant, le visage noirci par la fumée, et portent les jeunes pensionnaires dans leurs bras.

Marguerite aperçoit Nicolas Patenostre en train de relever Mère Saint-Joseph qui vient de chuter sur la glace. Le jeune homme l'entraîne près de la palissade. Marguerite prend une couverture et une cape et accourt près d'eux. Elle enveloppe la religieuse avec le manteau et dépose la couverture sur une souche pendant que Nicolas l'aide à s'asseoir.

— Merci mon fils de votre prévenance, dit la religieuse.

À la lueur des flammes, le regard du jeune homme croise celui de Marguerite. Elle lui sourit avec des yeux remplis de douceur.

Plus près du brasier, Trondechoren en panique s'approche des sauveteurs. Le regard inquiet, sa femme serre ses

châles sur sa poitrine en frissonnant. Avec de grands gestes, le Huron tente d'expliquer la panique qui s'empare de lui.

— Avez-vous vu Geneviève, ma fille pensionnaire? Elle n'est pas sortie avec les autres!

Jean-Baptiste s'empresse de vérifier auprès des religieuses. Toutes les pensionnaires sont au fond du jardin et personne ne semble avoir vu Geneviève. Il recrute aussitôt des volontaires pour une battue, déploie les hommes par petits groupes et donne les consignes. En se retournant, il aperçoit Nicolas occupé à reconforter une religieuse.

— Patenostre, suis moi! crie Jean-Baptiste. Vite!

Ne pouvant supporter cette odeur âcre et cette désolation, Nicolas cherchait quant à lui à se tenir loin du brasier. Il constate à quel point il est toujours vulnérable devant le feu. À contrecœur, il se décide à rejoindre les autres.

*Fais un homme de toi, sinon tu ne viendras jamais à bout de ta phobie, s'admoneste-t-il.*

Trente minutes plus tard, l'équipe de secouristes revient bredouille. Les hommes ont fait le tour du bâtiment en flammes mais ils n'ont rien trouvé. Agenouillés dans la neige, les parents pleurent et le Père Raguénau tente de les reconforter. Trondechoren s'adresse au Jésuite :

— Si votre dieu a repris ma fille, nous voulons la suivre au ciel, dit-il. Nous irons la chercher jusque dans les flammes dit le Sauvage, en s'élançant vers le couvent en feu.

Le père Jésuite le rattrape et le retient fermement pendant que Jean-Baptiste, Nicolas et quelques autres retournent à l'arrière du bâtiment avec le traîneau et des couvertures. Ils ratissent à nouveau tout l'arrière du bâtiment. En s'approchant des cuisines, Nicolas croit avoir entendu un faible cri, plutôt un gémissement. Il tend l'oreille.

— Venez par ici! crie Nicolas. Je crois avoir entendu quelque chose.

Les hommes cherchent en direction de la voix.

— Parlez encore, cela nous aidera à vous trouver, dit Jean-Baptiste.

Dans les débris fumants, Nicolas remarque une porte de bois qui tient en équilibre de façon instable sur un amas de décombres. C'est la porte de la cuisine d'été, soufflée par l'incendie. En la soulevant, ils découvrent la jeune Huronne gémissante sur le sol.

Avec précaution, les hommes enlèvent les morceaux de bois qui la retiennent prisonnière. Ils la soulèvent doucement et la déposent sur le traîneau recouvert de peaux de bêtes et de couvertures de laine. La petite fille se plaint de douleurs au dos et de brûlures à sa jambe droite, mais elle pleure de joie. Une fois sortis du couvent, les sauveteurs sont accueillis en héros par les parents de la jeune pensionnaire.

Marie de l'Incarnation est rassurée. Toutes les religieuses et les filles dont elle a la responsabilité sont maintenant en sécurité. Grâce au ciel, on ne déplore aucune perte de vie. À genoux dans la neige, les Sœurs entonnent un *Salve Regina* pour remercier la Vierge Marie de sa protection. Deux heures plus tard, le brasier finit par s'éteindre et une épaisse fumée s'alanguit au-dessus de la ville de Québec.

Le feu n'a rien épargné. La grande maison n'est plus qu'un tas de braises, de poutres brûlées et de pierres noircies.

Marguerite rejoint la veuve De Repentigny et Mère Marie de l'Incarnation. La religieuse tient d'une main une grande boîte de métal et de l'autre, un sac où elle a jeté à la hâte des articles qu'elle jugeait essentiels. Marie

Favery remonte la couverture de laine sur les épaules de la religieuse.

— Venez vous réchauffer chez nous, Révérende Mère. Nous avons prévu de quoi boire et manger.

— Plus tard. Je veux d'abord remercier ces hommes courageux.

Marguerite s'approche de Mère de l'Incarnation, entraînant une jeune novice converse en pleurs.

— J'ai ici quelqu'un qui veut vous dire quelque chose, Révérende Mère.

Tremblante de froid, la jeune novice n'arrive pas à parler, les épaules secouées par les sanglots. Dans ce froid sibérien, ses lèvres sont gelées et ses larmes restent figées sur ses joues. Marie Favery intervient :

— Il fait trop froid dehors. Vous ne pouvez rester ici. Venez tous à la maison. Marguerite, passe devant et amène les Sœurs. Je te suis dans quelques minutes avec Mère Marie de l'Incarnation.

En route vers la maison, Marguerite essaie de comprendre ce que tente de dire la novice mais celle-ci continue de marmonner des phrases incompréhensibles au travers de ses larmes intarissables.

Jean-Baptiste, Nicolas et les sauveteurs Français, tout comme les Indiens, font une dernière ronde autour des ruines pour s'assurer que les braises ne sont plus un danger. Les secouristes ne sentent plus le froid, tellement le spectacle est désolant !

— C'était l'une des plus belles constructions de Québec, constate avec tristesse Guillaume Gauthier.

\* \* \*

Après une telle aventure, les soldats du feu se regroupent chez les De Repentigny. Ça sent bon le pain et les omelettes au jambon. Marie-Madeleine et la cuisinière ont mis sur la table les beignes et les tartes préparées pour le Nouvel An alors que le cidre à la cannelle attend sur la pierre chaude. Elles ont allumé des feux dans les braseros placés sur les dalles du portique ainsi que fait une attisée au grand salon, dans la salle à manger et la cuisine.

Les gens viennent se dégeler les pieds près du feu. Si la chaleur du brasier les a réchauffés durant la nuit, la neige et la boue ont pour leur part trempé leurs bottes qui se sont ensuite figées sur le sol gelé. À mesure que la tension tombe, les bonnes odeurs réconfortantes leur ouvrent l'appétit.

Marguerite conduit Nicolas à la cuisine où sont déjà attablés Denis Duquet, les frères Gauthier et quelques autres.

— Mangez messieurs, vous avez travaillé dur, dit Marie-Madeleine en déposant une cruche de cidre et en distribuant les gobelets.

On sert également du rhum à la novice en proie à une grande agitation. La chaleur de l'alcool finit par la réchauffer et elle cesse peu à peu de trembler.

— Je dois aller voir la Révérende Mère maintenant, murmure la Sœur converse en se dirigeant vers le grand salon, les épaules basses.

Marie Favery se lève en apercevant la jeune novice aux yeux bouffis et à l'air penaud.

— Je reviendrai plus tard avec de quoi vous sustenter, dit-elle à la Révérende Mère.

— Approchez mon enfant, venez vous asseoir, dit la Supérieure.

— Mère... une boule dans la gorge, l'incendie... c'est ma faute, avoue-t-elle.

Assise toute raide sur le bout du fauteuil, celle-ci garde la tête baissée.

— Que voulez-vous dire Cécile? demande la religieuse estomaquée.

— Il faisait si froid... le levain était complètement gelé... je craignais qu'on ne puisse faire le pain demain matin. J'ai placé quelques braises dans le pétrin afin de le dégeler mais j'ai oublié de l'enlever avant de monter à ma cellule.

Une violente colère envahit Mère Marie de l'Incarnation. Elle ferme les yeux, le temps de se calmer. Lorsqu'elle les rouvre quelques instants plus tard, elle voit une jeune fille démolie, inconsolable écrasée dans le fauteuil, qui se tient la tête entre les deux mains. Mère Marie de l'Incarnation prie le Seigneur de l'aider à trouver les mots justes et surtout la force de pardonner. Après un long silence, elle se penche vers Cécile et lui relève le menton.

— Je n'ai rien à ajouter, ma fille. Vous démontrez tout le remord nécessaire. Votre accablement en témoigne. Dieu châtie ceux qu'il aime. Gardons la foi. Maintenant, retournez à la cuisine et prenez quelque chose à manger et à boire.

Restée seule, la religieuse prie en regardant le feu qui se consume dans l'âtre.

— Pourquoi Seigneur choisis-tu d'éprouver une si jeune colonie? N'est-il pas dans ton dessein de nous laisser évangéliser les Sauvages et participer à l'éducation des jeunes filles qui souhaitent vivre ici? Seigneur, dis-moi ce qu'il faut faire! Dis-moi quelle est la suite de ma vocation en terre de Nouvelle-France!

Marie Favery arrive avec un cabaret rempli de tranches de jambon, de pain chaud, de beignets, d'un gâteau aux pommes et d'une cruche de Calvados qu'elle garde pour les grandes occasions.

— Prenez, ma Mère! Ça vous fera le plus grand bien.

À la cuisine, le ton monte. C'est à qui aura la version la plus spectaculaire de l'évènement. Une odeur âcre de fumée mêlée de sueur envahit la pièce mais les hommes mangent et boivent sans s'en préoccuper.

Marguerite observe ces hommes noircis par la suie collée à leur visage et à leurs vêtements. Elle regarde plus souvent qu'à son tour du côté de Nicolas Patenostre qui écoute plus qu'il ne parle. Un sourire à peine perceptible fleurit sur les lèvres de Marguerite et c'est ainsi que Catherine la surprend.

Sur le chemin qui mène à Grande-Allée, Charles Gauthier, son frère Guillaume et son beau-frère Denis Duquet taquinent Nicolas.

— Patenostre, je ne t'ai jamais vu les yeux aussi brillants, constate Charles Gauthier. C'est l'effet que te font les incendies en général ou bien ce sont les fleurs de printemps qui t'attirent?

Trop excité pour fermer l'œil, Nicolas repense à Marguerite, à la douceur de ses yeux, à son dynamisme et à son courage. Cette fille a du cœur au ventre.



## Cour assidue

*Février 1651*

Les Ursulines sont logées temporairement dans une maison de deux appartements qu'on leur a prêtée dans la basse ville de Québec. Elle leur servira d'école et de résidence jusqu'à ce que le nouveau couvent soit construit.

Toute la population de Québec s'est mobilisée pour récolter des dons ou proposer leurs services afin d'aider à la reconstruction.

Louis Tajaeronk est lui-même venu leur offrir deux ceintures de wampum<sup>9</sup>.

— Recevez ces présents comme gage sacré de notre reconnaissance. Elles essuieront vos larmes et apaiseront votre tristesse. Que soit rebâti votre couvent pour que vous continuiez votre œuvre auprès de nos filles! s'exclama le Grand chef des Hurons de la Haute-Ville de Québec, en remettant la précieuse monnaie d'échange.

De jeunes engagés, arrivés l'été dernier, ont participé à la corvée de déblayage des ruines. Ils se sont ensuite affairés

---

9. Ceinture faite de perles blanches et violettes servant de présent, de valeur.

à récupérer divers objets précieux qui avaient résisté à la consommation, grâce au froid intense.

Émues, les religieuses ont ainsi retrouvé leur ostensor, miraculeusement épargné par le feu.

\* \* \*

En cette année 1651, tout Québec est un vaste chantier. En plus de la reconstruction du couvent des Ursulines, il y a l'amélioration de l'église Notre-Dame, le début de l'agrandissement du Château Saint-Louis et la construction d'une maison privée pour le gouverneur Louis D'Ailleboust, dont le mandat s'achève.

Sa femme et lui ont choisi de demeurer en Nouvelle-France près de la sœur de Barbe De Boulogne, religieuse chez les Ursulines, et de leur neveu Charles-Henri qu'il considère comme leur fils. C'est Zacharie Cloutier qui est chargé de construire la maison du gouverneur.

Sur les conseils de Nicolas, Barbe De Boulogne a commandé des toiles, des moirés et des velours en provenance de France. Nicolas aime harmoniser les tissus et les disposer de façon équilibrée dans le décor. Il est heureux de pouvoir mettre à profit ses connaissances mais ce qui le rend plus fébrile ces jours-ci, c'est le rêve de courtiser Marguerite. Et il compte bien se manifester sous peu.

C'est à cela qu'il pense en pêchant sur la glace avec Médard Des Groseillers. Nicolas sait maintenant comment appâter le poisson et le sortir de l'eau dès qu'il a mordu. Fier de ses progrès, Des Groseillers le met au défi.

— Veux-tu parier lequel en prendra le plus grand nombre?

Distrait, Nicolas ne répond pas. Médard ajoute :

— Tu as quelque chose de différent toi!

— Vois pas, répond l'interpellé en forçant pour extirper un gros doré de l'eau.

— Il n'y aurait pas une femme là-dessous?

Surpris par la réflexion pertinente, Nicolas fait diversion.

— Et comment va ta femme, Médard?

Hélène Martin est enceinte d'un deuxième enfant et sa grossesse est plutôt difficile.

— Elle a trouvé les Fêtes d'un ennui mortel. Pas de diversion Colas! Y a une demoiselle sous ce sourire-là ou je ne m'appelle pas Des Groseillers.

Nicolas ne répond pas.

Médard est certain qu'il a vu juste, même si Nicolas ne veut pas en parler.

— Sois prudent, conseille-t-il d'un ton paternaliste. Dans ce pays, si une jeune fille pose un regard sur un gars, il est fait!

Nicolas se sent peu enclin à lui confier son secret car il doute que le trappeur puisse comprendre les sentiments qu'il éprouve envers Marguerite. Selon lui, Médard ne s'est marié que pour s'assurer un toit et une place au chaud dans un lit.

*Il n'est pas réellement attaché à sa femme. À preuve, durant tout le voyage sur le Grand Cardinal, il n'en a jamais fait mention et il n'hésite pas à partir durant des mois dans les bois pour chasser et trapper, songe le drapier.*

Nicolas ne veut rien révéler de ses intentions, au cas où la belle Marguerite refuserait ses avances. Ayant déjà vécu un rejet par le passé, il ne veut pas être ridiculisé une nouvelle fois. Non! Médard ne saura rien à propos

de Marguerite Le Breton! Du moins, pas avant qu'elle ait accepté d'être courtisée.

C'est ainsi que le dimanche suivant, prenant son courage à deux mains, Nicolas se rend chez les De Repentigny et demande à voir la veuve.

— Madame, je suis ici pour obtenir la permission de courtiser Marguerite, dit-il d'entrée de jeu.

Il parle tellement vite, au point qu'il en bafouille. Le jeune homme est si maladroit que Marie Favery peine à camoufler son fou rire.

— Monsieur Patenostre, prenez le temps de vous asseoir, lui dit-elle en désignant un fauteuil dans le grand salon. Je vais chercher Marguerite et nous lui demanderons son avis.

Pour se calmer, Nicolas fait le tour de l'élégant salon. Il apprécie le raffinement et l'harmonie du décor. Cette maison est une exception à Québec et témoigne de la richesse de ses propriétaires.

*Pierre Le Gardeur De Repentigny aurait-t-il fait sa fortune aux dépens de la Communauté des Habitants, comme le prétendent certaines mauvaises langues?* se demande-t-il.

Nicolas a entendu raconter que Le Gardeur était intransigeant, n'acceptait que les membres de son clan et dépensait sans compter. Cela lui aurait attiré la suspicion de Robert Giffard et de Monsieur De Maisonneuve et aurait précipité sa destitution par le roi, l'année précédant sa mort.

Son regard s'arrête sur une faïence de Rouen aux motifs bleus et rouge brique, tout comme celle de sa mère qu'il a laissée à sa tante avant son départ.

— Comme j'aimerais savoir écrire! J'ai tant de choses à dire à tante Alice, murmure-t-il.

Pendant ce temps, Marie Favery rejoint Marguerite dans sa chambre.

— Assieds-toi, dit-elle. Tu sais que je me sens un peu comme ta mère et je crois qu'on s'attend aussi à ce que je joue ce rôle. Au salon, il y a un jeune homme qui vient me demander la permission de te rendre visite régulièrement. Je tiens à ce que tu me dises si tu acceptes d'être courtisée. Il s'agit de Nicolas Patenostre.

La jeune fille rougit et baisse les yeux. Marie Favery n'a pas besoin d'autre réponse.

Depuis la nuit de l'incendie, Jean-Baptiste et Catherine n'arrêtent pas de taquiner Marguerite, dont le visage s'enflamme à tout coup. Comme elle n'est généralement pas timide, ils touchent sûrement une corde sensible. Aujourd'hui, son intérêt confirme leurs intuitions.

— C'est depuis cette triste nuit de décembre que j'ai appris à connaître monsieur Patenostre. Il était prévenant avec les religieuses et les pensionnaires. C'est un homme vaillant et généreux.

— Je veux que tu saches que tu fais partie de ma famille, lui dit Marie en la regardant droit dans les yeux. À ce titre, tu ne dois pas te sentir obligée de te marier si tu ne le souhaites pas. Par ailleurs, si ton cœur le désire, je crois que ce jeune homme fera un bon parti. Je te donne donc mon plein accord.

Délaissant la chaleur de sa chambre, Marguerite entre dans le salon à la suite de Marie Favery. La jeune fille porte un tablier blanc sur une robe verte qui met en valeur ses yeux pers. Quelques mèches de cheveux sortent de sa coiffe, preuve qu'elle a fait vite et n'a pas pris le temps d'ajuster sa coiffure.

— Monsieur Patenostre, je voulais l'opinion de Marguerite. La réponse ne s'est pas fait attendre. Mes enfants, vous avez mon accord, ajoute Marie d'un regard attendri.

La veuve s'éloigne et Marguerite invite Nicolas à s'asseoir.

— Je suis heureux que vous ayez accepté que je vous courtise, Mademoiselle Le Breton.

— J'en suis très flattée Monsieur Patenostre, répond Marguerite, les joues rougies par le plaisir.

— Je vous côtoyais lors de vos visites au magasin mais à l'occasion de cette terrible nuit de l'incendie chez les Ursulines, j'ai réalisé que je souhaitais en connaître davantage sur vous.

Assis sur le bout du fauteuil, le jeune homme parle d'une voix mal assurée. Marguerite ne répond pas. Elle replace les mèches rebelles, ajuste sa coiffe et ébauche un sourire.

— M'autorisez-vous à vous rendre visite les dimanches ?

— Avec plaisir, Monsieur Patenostre, répond-elle le souffle court.

Depuis, chaque dimanche après-midi, Nicolas se rend chez les De Repentigny pour y courtiser Marguerite. Tous deux s'assoient dans une extrémité du salon pendant qu'à l'autre bout, un membre de la famille sert de chaperon.

Marguerite lui raconte sa vie à Paris. Elle parle de son père décédé et de son métier de libraire. Bien qu'elle ne fût âgée que de quatre ans lors de sa mort, elle en parle comme si elle s'en souvenait.

— C'est de lui que je tiens mon goût pour la lecture et c'est en lisant les récits des voyages de Samuel de Champlain que je me suis mise à rêver de la Nouvelle-France.

Nicolas ne veut pas avouer qu'il ne sait ni lire ni écrire. Il n'est pas certain que Marguerite s'en soit rendue compte et ne veut pas le savoir. Il est trop bien avec elle. Il parle de Berville-en-Caux, de la mort de ses parents à un an d'intervalle, de ses études à Doudeville, de l'espoir de devenir maître drapier et de sa désillusion quant à un avenir décent en France.

Un dimanche où Jean-Baptiste, l'aîné des fils De Repentigny, est de service comme chaperon, ce dernier demande à Nicolas :

— Penses-tu aller voir ton ami Perrot chez les Sauvages cet été?

Marguerite écoute attentivement. Elle n'aime pas beaucoup penser que Nicolas puisse retourner chez les Indiens. Elle a entendu bien des histoires à propos des mœurs plutôt douteuses des jeunes Sauvagesses. Que s'est-il passé l'année dernière? Marguerite sent le démon de la jalousie titiller son cœur et elle s'empresse de chasser de telles pensées. La vie de Nicolas n'appartient qu'à lui et ce voyage a eu lieu bien avant qu'il ne la courtise.

— Non, je m'attends à le voir au printemps après la saison de la chasse, répond Nicolas.

Fasciné par la vie des Indiens, Jean-Baptiste De Repentigny confie :

— Tu sais Patenostre, j'aimerais bien moi aussi pouvoir aller vivre dans les bois librement et chasser comme eux.

En tant qu'héritier des seigneuries de Repentigny et de Bécancourt, Jean-Baptiste doit faire honneur à ses origines normandes et apprendre à se comporter en noble seigneur.

*Jean-Baptiste aime beaucoup trop faire la fête en compagnie de sa joyeuse bande d'écuyers du roi, estime Nicolas.*

*Le jeune homme aurait certes besoin d'acquérir un peu de maturité avant d'endosser une si grande responsabilité.*

\* \* \*

Au gré des rencontres, Marguerite raconte à Nicolas l'histoire de la vie de Samuel de Champlain et ses récits de voyages.

— C'est beaucoup plus que la description de lieux ou les découvertes, dit-elle. C'est le récit évocateur de tous les aspects de la vie au Nouveau Monde, tout comme le font les Jésuites dans leur correspondance avec leur maison Mère, en France. Champlain a dessiné des cartes ainsi que décrit des pages complètes de la vie quotidienne en Nouvelle-France.

Les yeux brillants, elle ajoute en regardant Nicolas :

— Saviez-vous Nicolas, que le magasin où vous travaillez est celui de l'Habitation construite originalement par Champlain. Jadis, c'était une forteresse en bois tandis que la chapelle, le magasin et les corps de logis étaient protégés par des barricades et un pont-levis. Champlain y habitait lorsqu'il venait en Nouvelle-France, et les Français qui débarquaient logeaient eux aussi à l'Habitation, jusqu'à ce qu'ils obtiennent une concession ou décident tout simplement de retourner au pays.

Nicolas se plaît à regarder parler Marguerite plus qu'il ne l'écoute. De fait, il n'est pas tellement friand de ces pans de vie ancienne. L'histoire l'intéresse surtout parce qu'elle peut expliquer le présent. Ce sont surtout les yeux pétillants et les mains animées de la jeune fille qui, au bout du compte, le fascinent au plus haut point. De fait, elle pourrait instruire n'importe qui. Il n'a qu'à la regarder pour

se sentir bien. Une seule pointe d'angoisse vient perturber son bien-être :

*Pourra-t-elle vivre avec quelqu'un qui ne possède pas toutes ces connaissances et qui ne vient pas de son monde ?*

N'étant toujours pas parvenu à oublier la souffrance d'avoir été rejeté, il devra aborder le sujet avant que son cœur ne puisse revenir en arrière. La peur de souffrir le tenaille à nouveau.

*Mars 1651*

Le soleil est radieux et l'air est particulièrement doux en cette fin du mois de mars. Nicolas propose à Marguerite d'amener Ignace voir le fleuve. Il veut aussi lui montrer le nouveau magasin des frères Gagnon sur la rue Saint-Pierre, que l'on construit en retrait de celui géré par la *Communauté des Habitants*.

Ignace est enchanté de la promenade dans la petite charrette tirée par les chiens. Il s'amuse de voir dériver à vive allure les glaces du fleuve. Marguerite et Nicolas s'assoient sur une grosse roche plate. Ignace grimpe sur les genoux de Nicolas et joue avec sa queue de cheval. Ce dernier prend alors la main de Marguerite, la porte à ses lèvres et embrasse ses doigts. Lorsqu'elle libère sa main, Marguerite saisit à son tour celle de Nicolas, la met dans les siennes et la garde prisonnière en regardant le fleuve transporter ses pensées et ses rêves.

Ignace surveille la manœuvre depuis le début. Il se penche vers Marguerite et lui écarte les mains.

— Ignace, ne trouves-tu pas que Margot fait une belle amoureuse ? demande Nicolas.

— Non, Margot amoureuse à Ignace, pas Colas, répond l'enfant en bougonnant.

Il toise le jeune drapier, comme s'il venait de constater quelque chose qu'il n'avait pas réalisé auparavant. Amusés, les deux amoureux se regardent et Marguerite prend le petit garçon dans ses bras.

— Je t'aime beaucoup Ignace. Tu es comme mon petit garçon et je t'aimerai toujours, mais Nicolas est mon prétendant. Margot a de la place dans son cœur pour ses deux amours.

Sceptique, l'enfant boude deux bonnes minutes avant de retrouver son entrain.

Marguerite ne sait pas à quel point elle a touché Nicolas. Il espère qu'elle n'induit pas en erreur un si jeune enfant en parlant d'amour. Peu de temps après, le trio se dirige rue Saint-Pierre.

— Depuis que la *Communauté des Habitants* permet à chacun de faire le commerce librement, des gens comme les frères Gagnon croient utile de construire un magasin.

— Craignez-vous qu'il y ait moins de travail pour la famille Sevestre et pour vous?

— Québec grossit vite! Il y a sûrement de la place pour tout un chacun. Quant à moi, je compte bien défricher et cultiver la terre dès que mon contrat sera terminé.

Ils reviennent lentement vers la maison. En bordant Ignace, endormi sous les couvertures dans la charrette, Marguerite espère avoir réussi à le rassurer en lui expliquant les choses comme elle les sent. Elle n'est toutefois pas consciente que ces mots ont ému et encouragé Nicolas. Maintenant, celui-ci doit aller de l'avant et vérifier les

intentions de Marguerite. Au prochain rendez-vous, il lui demandera de devenir sa femme.

*9 avril 1651*

Nicolas choisit de faire sa grande demande le dimanche de Pâques. Durant tout le trajet qui le mène chez les De Repentigny, il tombe une pluie froide et drue. Lorsque Nicolas se présente à la grande porte, il est complètement trempé et ses vêtements, si patiemment choisis, dégoulinent sur les dalles du portique.

— Oh ! Monsieur Patenostre ! dit la bonne toute étonnée de le voir ainsi. Attendez ici, je vous apporte de quoi vous sécher. Quelle tuile ! Vous pourriez attraper un coup de froid en conservant ces vêtements mouillés.

Elle éponge sa chemise et lui fait enfiler un pourpoint et une veste appartenant à Jean-Baptiste. Les manches sont trop longues pour le jeune homme mais en les lançant bien, elles attachent convenablement. La bonne lui remet des sabots et des chaussettes pendant que les siennes sécheront à côté de ses chaussures près de l'âtre de la cuisine. Nicolas se sent ridicule, lui qui avait pris la peine de revêtir ses plus beaux atours pour l'occasion. Il ne veut surtout pas louer sa chance d'impressionner Marguerite.

Au grand salon, assis non loin de l'âtre qui réchauffe la pièce, Nicolas se tient droit comme un piquet. Marguerite lui trouve un air bien emprunté.

— Aujourd'hui, je veux vous demander quelque chose d'important.

Il a prononcé ces mots d'une voix faible. S'armant de courage, il respire un grand coup avant de poursuivre :

— Je veux savoir comment vous imaginez votre vie, si vous vous mariez. Que recherchez-vous chez un futur époux ?

Marguerite ne sait quoi répondre. Elle ne comprend pas pourquoi Nicolas fait autant de manières.

Le silence emplît la pièce.

Marie-Madeleine qui lit dans son coin, lève des yeux interrogateurs. Nicolas s'approche du bout de sa chaise et prend les deux mains de Marguerite.

— Margot, dit-il la voix brisée par la timidité et le doute. Pouvez-vous imaginer une vie avec un homme qui n'est pas de votre rang ? Qui ne sait ni lire ni écrire ? Je connais les chiffres et je sais faire des calculs simples, mais je ne peux pas lire les listes d'achats et signer mon nom au bas d'un contrat.

Marguerite regarde Nicolas avec respect et tente de l'interrompre pour lui dire qu'un jour, s'il le souhaite, elle lui apprendra les lettres et les mots.

Nicolas poursuit sur son élan :

— À Berville-en-Caux, mon cœur battait pour une jeune fille de la bourgeoisie mais son père avait pour elle d'autres projets. Il l'a mariée sans son consentement à un homme de loi de Rouen qui avait ses entrées à la cour des ducs de Normandie, espérant ainsi se rendre jusqu'à la cour royale pour y vendre ses récoltes de laine. Marguerite, vous appartenez à ce monde-là vous aussi. Je veux être certain de connaître vos intentions avant de laisser éclore davantage mes sentiments pour vous.

Devant les doutes de Nicolas, Marguerite ne sait que dire. Il faut trouver les mots justes, les mots vrais, ceux qui reflètent ses sentiments.

— À Paris, mon beau-père a voulu me marier à un soldat de sa garnison en échange d'une promotion. Pour lui, il s'agissait d'avoir une bouche de moins à nourrir. Même si c'était quelqu'un de mon rang, comme vous dites, j'ai refusé. Je préfère la noblesse du cœur à quelque titre que ce soit. Heureusement, le destin a placé Jean-Paul Godefroy sur mon chemin et je suis venu en Nouvelle-France avec Marie Favery.

— Mon contrat se termine l'an prochain, continue Nicolas encouragé. J'aime mon travail au magasin mais je compte cultiver une terre et récolter ses fruits pour faire vivre ma famille, affirme-t-il. Au début, nous n'aurions pas le confort que vous connaissez ici. Il faudra d'abord défricher et bâtir.

Les yeux pétillants d'enthousiasme, Nicolas explique à Marguerite :

— Comme les Hurons, je sèmerai du maïs, des fèves et des courges. Si les Sauvages réussissent de bonnes récoltes, c'est que la terre de Nouvelle-France est propice à ce type de culture. Je réserverai aussi une partie du champ pour semer du lin. Ici, le climat est semblable à celui de la Normandie, il poussera très bien. Saviez-vous qu'à Rouen, à la cour des ducs de Normandie, la demande pour les pièces de lin est devenue de plus en plus forte ces dernières années ? Les nobles gens de la cour ne supportaient plus de porter de la laine en été. Ils exigeaient des drapiers que le tissu de lin soit toujours de plus en plus raffiné. Je sais comment traiter cette fibre. Elle nous permettrait d'être plus autonomes face à l'arrivée des bateaux.

Marguerite ne connaît pas grand-chose aux cultures mais sait toutefois reconnaître la passion dans la voix de Nicolas.

*Quel homme extraordinaire!* pense-t-elle.

Marie-Madeleine se lève et sort. L'heure semble être aux déclarations et elle souhaite laisser les deux amoureux seuls quelques minutes. Nicolas a vu partir le chaperon et il fait ce qu'il a toujours rêvé de faire. Il met un genou par terre et baise les mains de sa belle, comme le font habituellement les chevaliers.

— Marguerite Le Breton, acceptez-vous de devenir ma femme? Je jure de prendre soin de vous et de nos enfants durant toute ma vie.

— Je vous en prie Nicolas, relevez-vous.

Nicolas ne sait trop comment interpréter sa réaction.

La jeune fille prend le visage de Nicolas entre ses mains, en le regardant droit dans les yeux.

— Nicolas, j'accepte de tout mon cœur d'être votre épouse.

Il la prend dans ses bras et la serre contre lui, avant de l'embrasser doucement sur les lèvres. Ils s'assoient tout près l'un de l'autre et échangent leurs secrets. Nicolas avait peur d'un refus et Marguerite croyait être trop jeune pour l'intéresser.

Quelques minutes plus tard, à la demande de sa fille, Marie Favery rejoint les amoureux au salon. En voyant sa pupille dans les bras de Nicolas, elle sourit.

Le drapier profite de l'occasion pour demander la main de Marguerite, comme s'il s'adressait à sa mère. La jeune fille est radieuse et son regard implore Marie de lui accorder son appui.

— Comme je te l'ai dit au début de ces fréquentations, c'est à toi de choisir, et si j'en juge par ce que je vois, je crois que c'est déjà fait, affirme la veuve.

Marie s'éloigne vers la cuisine.

— Blandine, ajoutez un couvert de plus pour le dîner, ce soir nous célébrons.

\* \* \*

Peu après Pâques, Nicolas prend part à une soirée entre amis chez le Sieur Boisdon, lorsque Des Groseillers entre en coup de vent.

— Tiens, voilà le cachottier! s'écrie-t-il en apercevant Nicolas.

Nicolas se lève et entraîne le trappeur plus loin au fond de la salle. Il ne tient pas à ce que tout le monde entende les propos de Médard car de toute évidence, il ne s'arrêtera pas là.

— Voilà donc ton secret. J'avais raison en disant que si tu montres de l'intérêt à une fille d'ici, elle finira par accepter ton offre de mariage. C'est vrai qu'elle est pas mal, la jolie petite parisienne! Dis donc, tu ne me faisais pas assez confiance pour m'en parler? ajoute-t-il, feignant d'être offusqué.

— En fait, je craignais qu'elle refuse ma demande parce que je ne suis pas de son monde. Elle sait lire et écrire, et moi tout ce que je sais faire c'est aligner quelques chiffres sur mes doigts pour en faire la somme ou les soustraire.

— Nicolas Patenostre! Elle a dit oui. Alors arrête ton complexe de la haute. C'est de l'orgueil mal placé.

Nicolas raconte à Médard son amour pour la fille du négociant de laine de son village de Berville-en-Caux, et de quelle façon le père de celle-ci l'avait rejeté avec dédain.

— Ici, les choses sont différentes. On est pas nombreux et ce n'est pas la place pour faire des manières. Et puis, si la petite parisienne a choisi la Nouvelle-France, c'est pour vivre différemment de sa terre natale.

— Et toi, comment va ta femme? demande le drapier.

La femme de Médard attend un enfant pour le mois de mai.

— Ni mieux, ni pire et le temps lui semble long. Elle a hâte que cela finisse et moi aussi. Ce qui m'inquiète, c'est de la voir si faible. Je me demande si c'est son moral qui fait des siennes?

— Je ne connais pas grand-chose à la mélancolie, mais je pense qu'elle se souvient de la mort de votre premier enfant et qu'elle vit dans l'inquiétude. Mais je suis persuadé qu'elle s'en sortira. C'est comme rien, la filleule de Samuel de Champlain doit avoir hérité de son courage et toi mon vieux, fais comme à la chasse, sois patient.

Soudain triste, Des Groseillers finit sa bière et s'en va.

\* \* \*

Après avoir couché Ignace pour la sieste, Marguerite rejoint Catherine. Dans ses temps libres, elle prépare son trousseau. Aujourd'hui, elle brode une nappe pour garnir la table. Elle vivra à l'évidence modestement mais souhaite tout de même avoir une jolie nappe pour les grandes occasions. Elle sait à quel point son Nicolas est sensible aux belles choses. Assise à ses côtés, Catherine lui coud une chemise de batiste légère pour sa nuit de noces.

— Ce sera mon cadeau de mariage, dit-elle en ajoutant au bas des manches une dentelle au point français d'Argentan, faite de fils de lin très fins.

Le plus grand plaisir de Catherine, c'est de concevoir une nouvelle dentelle ou une nouvelle broderie. Elle précise avec une certaine retenue :

— Je n'en mettrai pas à l'ourlet de la chemise car elle pourrait être déchirée à force d'être relevée.

Les deux jeunes filles rient de bon cœur à l'allusion grivoise. Au même moment, Marie Favery entre dans la pièce.

— Que se passe-t-il ici ? Ça sent les confidences. Des confidences de nature matrimoniale peut-être ?

— Euh ! Cela porte sur la chemise de nuit que je prépare pour Margot.

— Veux-tu en connaître tous les secrets ? répond Marie d'un air coquin.

— Mère ! Comment sait-on ce qu'il faut faire la première fois ? demande Marguerite, comme si elle validait une nouvelle recette.

— Catherine, va nous préparer une collation. Il n'est pas d'usage que les jeunes filles non engagées entendent les secrets du mariage.

Connaissant bien sa fille, Marie sait qu'elle tentera d'écouter derrière la porte la discussion qu'elle s'apprête à avoir avec sa pupille. Elle choisit donc ses mots avec soin.

— Dis-moi Marguerite, est-ce que cela t'inquiète ? As-tu peur ?

— Euh ! Non ! Mais je veux être à la hauteur.

— L'amour physique avec l'homme que tu aimes et qui t'aime est l'une des plus belles choses sur la terre. C'est le mariage de deux corps reflétant la fusion de leurs cœurs.

— Quels gestes faut-il savoir, quelle attitude prendre ? questionne Marguerite avec insistance.

— Tu verras, ce n'est pas compliqué. Ton mari sera comme un partenaire de danse. Il t'indiquera les pas à suivre et ton corps suivra la cadence.

— Est-ce que cela est douloureux ? demande Marguerite toute gênée.

— Si tu as un mari prévenant et attentif à tes réactions, tout se passera bien. Je crois que la majorité des femmes ne ressentent aucune douleur, surtout si elles sont amoureuses.

Marguerite voit passer un voile de tristesse sur le visage de Marie et se dit que la veuve devait aimer faire l'acte d'amour.

— Nicolas est un jeune homme délicat dans ses rapports avec les autres, il ne peut agir autrement en amour, ajoute doucement Marie.

— Mère, est-ce que les hommes savent quoi faire parce qu'ils ont connu l'amour charnel avant le mariage ? ose Marguerite.

Elle veut Nicolas pour elle toute seule et ne veut même pas penser qu'il ait pu connaître une autre femme. Sa jalousie la surprend toujours, même si son cœur lui conseille de laisser aller. Si Nicolas l'a choisie, c'est parce que c'est elle qu'il veut pour épouse. Marie Favery est consternée par le réalisme de cette jeune fille de quinze ans. Que peut-elle lui répondre ?

— Parfois, certains hommes ont été initiés aux jeux de l'amour, ajoute-t-elle prudemment. Chez certaines tribus, l'initiation à l'amour physique est une obligation. Il est de coutume que les jeunes hommes fassent leur apprentissage sexuel avant même d'être adulte. Alors, un partenaire initié sera encore plus attentif à tes besoins.

Sur ces mots, Catherine entre avec un plateau en toussotant.

— Mère, j'aurai droit moi aussi à une conversation intime avec vous lorsque ce sera mon tour?

— Bien sûr, Catherine! C'est le rôle des mères d'informer leurs filles sur les mystères de l'amour.

— Vous avez aimé les nuits passées avec père? demande-t-elle alors avec aplomb.

Marie soupire profondément et devant l'insistance qu'elle voit dans les yeux de sa cadette, elle finit par dire:

— Je n'oublierai jamais mon dernier voyage en France. Nous étions comme de jeunes amoureux libres de leurs gestes, avec l'expérience d'un vieux couple. Ignace est le fruit de cet amour et mon plus précieux « souvenir de voyage ».

Soudain, l'intimé apparaît dans l'entrebâillement de la porte.

— Fini sieste, j'ai faim.

Marguerite le prend dans ses bras et le remet à sa mère qui l'assoit sur ses genoux. Elle lui donne une galette à la mélasse fraîchement cuisinée.

Les trois femmes partagent en silence ce moment d'intimité. Marie se demande si elle n'est pas allée trop loin dans ses propos et Marguerite est, pour sa part, rassurée de suivre son cœur. De son côté, Catherine espère que son tour arrivera bientôt.

Charles D'Ailleboust la gratifie d'un sourire chaque fois qu'il croise sa route et elle lui répond avec empressement, bien que celui-ci n'ait toujours pas demandé la permission à sa mère pour la courtiser. Elle souhaite que ce jour arrive le plus rapidement possible. Il est l'homme de sa vie. Elle en est sûre.

\* \* \*

Les amélanchiers sont fleuris, les champs couverts de fleurs jaunes à profusion et les oiseaux gazouillent sans répit. Le mois de mai tire à sa fin et c'est la première belle journée depuis deux semaines. Hélène Martin a eu quelques contractions la nuit dernière, mais depuis l'aube, elles se font plus rapprochées. Sa mère a demandé l'aide de l'accoucheuse. Se souvenant du dernier accouchement d'Hélène, qui avait duré seize heures, elle a l'impression que les choses ne seront pas faciles. Médard se rend sur la rue du Sault-au-Matelot pour y chercher la sage-femme. Il frappe à trois reprises mais n'obtient aucune réponse. Inquiet de ne trouver personne ni à la maison ni au potager, il aperçoit alors la voisine qui rentre chez elle.

— Vous avez vu madame Thérèse? demande-t-il, le souffle court.

— Votre femme est prête?

— Vous l'avez vue, dites?

— Ah! Elle est partie avec son panier en direction du magasin.

Il court à toutes jambes et entre en coup de vent au magasin. Nicolas est derrière le comptoir.

— Tu as vu Thérèse, la sage-femme? demande-t-il.

Avant que le magasinier ne puisse répondre, la femme s'approche de Des Groseillers.

— C'est déjà le temps, monsieur?

— Elle a commencé tôt ce matin mais les douleurs semblent très difficiles à supporter.

— Je reviendrai plus tard, dit la sage-femme en laissant son panier sur le comptoir devant Nicolas.

En arrivant, Thérèse remarque que les eaux de la femme enceinte sont crevées. Les draps sont tout mouillés. Elle ordonne de faire chauffer l'eau et de préparer des linges très doux, puis ouvre la fenêtre pour aérer la pièce. D'un simple examen sommaire, elle sait que le bébé se présente par le siège. Elle devra aider la jeune maman pour inciter l'enfant à se retourner. Il lui paraît assez petit pour être en mesure de répondre favorablement à ses manœuvres. Elle pousse ainsi de façon régulière sur les fesses du bébé pour les faire remonter. Hélène gémit. Sa mère essuie son front en sueur avec de l'eau fraîche.

— Mère, pourquoi est-ce si difficile pour moi d'avoir des enfants? Vous en avez eu neuf et vous disiez accoucher comme une chatte.

— Il n'y a pas deux femmes pareilles ma fille. Pense à la joie de voir apparaître ton joli poupon.

Thérèse encourage les paroles positives de la mère, non sans ressentir une certaine inquiétude. Elle fait des manœuvres incitatives depuis deux heures, mais sans succès. Soudain, Hélène laisse échapper un grand cri de douleur. L'examen confirme que le bébé s'est enfin déplacé.

— Hélène, le bébé s'est retourné. Il sortira par la tête, annonce fièrement la sage-femme.

Étant manifestement trop faible, la jeune mère ne répond pas.

— Quand vous vous sentirez capable, poussez vers moi le plus fort possible à la prochaine contraction, lui précise l'accoucheuse.

Une heure plus tard, une touffe de cheveux noirs se pointe et un petit garçon chétif hurle à tue-tête en se faisant taper les fesses par des mains froides. Vivement, sa

grand-mère l'habille et celui-ci baille de plaisir dans ses bras. Éreintée et trempée de sueur, Hélène s'endort.

— Non, non, ma petite dame, dit la sage-femme en secouant sa patiente. Vous pourrez dormir seulement après avoir expulsé l'arrière-faix.

Thérèse pousse sur son ventre vers le bas en faisant des mouvements circulaires mais Hélène n'arrive pas à se réveiller suffisamment pour collaborer. Trente minutes plus tard, la sage-femme recueille les restes de ce qui a servi de nid au bébé. Elle examine consciencieusement le sac et mentionne :

— Il en manque un morceau Madame Hélène. Il faut continuer à pousser.

— Je ne suis plus capable, je me sens trop faible.

Du sang continue de s'écouler en grande quantité. Cela n'augure rien de bon. Thérèse masse le ventre de la jeune mère avec acharnement et elle prie.

Le visage d'Hélène est de plus en plus cireux. La sage-femme sent monter la panique.

— Allez chercher monsieur Des Groseillers! Vite!

— Il ne peut pas venir avant que tout soit fini, de répondre la mère. Ce n'est pas dans les coutumes.

— Je pense qu'on peut faire fi des règles dans ce cas-ci, rétorque sèchement la sage-femme.

Médard entre, terrorisé. Il aperçoit sa femme le visage livide, à demi endormie. Il questionne Thérèse du regard. Elle lui fait signe de s'approcher.

— Hélène, c'est moi, dit-il en lui prenant la main. Une main froide et exsangue. Hélène, c'est un beau garçon plein de vie.

— Je veux qu'il soit baptisé du nom de Médard, comme toi, souffle-t-elle.

— D'accord, nous l'appellerons Médard.

— J'aurais voulu pouvoir te donner plusieurs enfants.

— Tu vas t'en remettre crois-moi, et nous en ferons d'autres.

Thérèse continue sans relâche de masser le ventre qui reste désespérément mou. L'hémorragie prend de l'importance et elle n'arrive pas à faire contracter l'utérus suffisamment pour faire expulser ses derniers déchets. Hélène regarde son mari sans le voir, les yeux vitreux. Elle ouvre péniblement la bouche, le temps de prononcer son nom, et sa tête retombe mollement sur l'oreiller complètement détrempé. Dans l'intervalle, le petit Médard se met à hurler de tous ses poumons.

Durant de longues minutes, Des Groseillers reste là à regarder sa femme, sans vraiment la voir. Soudain, il traverse la pièce en criant, donne un grand coup dans la porte de bois et sort.

Il marche au hasard avant de se diriger chez Boisdon. En ouvrant la porte, la rage et la douleur le font grimacer.

— Hélène est morte! s'écrie-t-il.

Chacun se tait. Nicolas, espérant avoir des nouvelles, s'est arrêté à l'auberge. Quoi dire à son ami? Il commande du rhum et s'assoit près de lui. Le trappeur, grand et fort, semble complètement démoli. Il empoigne son gobelet d'une main tremblante et avale d'un trait le liquide ambré. Les autres clients s'éloignent pour les laisser seuls.

— Mon dieu, ce n'est pas possible. Pourquoi est-elle morte? demande Médard.

Nicolas ne sait trop quoi répondre.

— La mort n'est jamais acceptable et est encore plus horrible lorsqu'on est jeune et supposé fonder une famille, murmure-t-il.

— Si c'est comme cela que Dieu traite ses enfants, j'aime mieux croire aux dieux des Sauvages. Ils en ont plusieurs et la responsabilité des malheurs peut au moins être partagée.

Sa colère diluée dans trois gobelets de rhum, Médard retourne chez lui. Sa belle-mère l'accueille en furie.

— Vous êtes un sans-cœur, un poltron ! Qu'est-ce qui vous a pris de quitter la maison dans un moment pareil, hurle Marguerite Langlois.

Insensible à ses propos, Médard se rend dans la chambre conjugale et s'attarde de longues minutes devant la dépouille de sa femme. À la lueur des chandelles, son visage est doux et détendu. On dirait qu'elle dort profondément. Médard ne lui a pas vu cet air serein depuis longtemps. Il met sa main chaude sur celle de sa femme, froide et inerte.

— Repose-toi bien, Hélène. Je sais que je n'ai pas été le mari que tu souhaitais. Pardonne-moi...

Après avoir tiré les rideaux devant le lit mortuaire, il se retourne et voit sa belle-mère qui l'attend, l'air implacable. Elle lui tend un bébé emmitoufflé dans des langes.

— Voilà ton fils, Des Groseillers !

Encore bouleversé, il prend le nouveau-né dans ses bras. Ce dernier ouvre les yeux et fixe le trappeur intensément, comme s'il tentait de lui dire quelque chose. Des Groseillers serre longtemps le poupon contre sa poitrine secouée de sanglots, avant de le remettre à sa belle-mère dont le regard s'est quelque peu radouci.

## 8

# La fête

*Été 1651*

En plein solstice d'été, Québec est pris d'un vent de joie et de liberté. La nuit tarde et une douce chaleur incite à la fête. Sur la grande place, devant l'église Notre-Dame-de-la-Paix, un immense feu de bois attend la noirceur avant d'être allumé. Les flûtes accompagnent musettes et tambours et leurs échos résonnent sur les pierres du Cap Diamant.

Les hommes trinquent avec une bière fraîchement sortie du baril tandis que les femmes leur préfèrent un vin de petits fruits. Les enfants ont droit à de la bière d'épinette, recette traditionnelle indigène dont les Français se régalent. En retrait, quelques nobles se servent du vin de Bordeaux à même leur réserve.

La musique bat son plein et Nicolas entraîne Marguerite dans une gigue.

Sur l'estrade de bois, les dignitaires suivent des yeux les danseurs. Charles D'Ailleboust a invité Catherine dans la loge prévue pour le gouverneur et sa famille. Droite comme un piquet, la jeune fille se sent observée par l'épouse du gouverneur. Elle tente d'étouffer un fou rire en imaginant cette femme hautaine, austère, habillée de soieries foncées, vivant dans un cloître. Barbe De Boulogne

ne s'est cependant aperçu de rien car au même moment, elle observait la garniture de la robe de Catherine.

— Quel joli motif de point français. Il vient d'Alençon ? interroge-t-elle.

— Non madame, je l'ai fait moi-même.

— Vous l'avez fait vous-même ! répète-t-elle étonnée.

— J'aime les arts de l'aiguille. J'ai appris à broder et à faire de la dentelle avec les Ursulines.

Barbe De Boulogne penche la tête en balançant son éventail de droite à gauche. Catherine soupire. La soirée sera longue. Elle aurait tellement aimé pouvoir parler en toute liberté avec son prétendant. En bas de l'estrade, au milieu de la foule, elle aperçoit Marguerite et Nicolas sautillant au son d'une gigue endiablée. Comme elle envie Margot de pouvoir s'amuser librement. Une fois la danse terminée, Nicolas serre sa belle contre lui.

— Viens-tu admirer le fleuve, ma belle Margot ? L'air doit y être plus frais, chuchote-t-il.

Les amoureux se faufilent derrière l'église en direction du Fort Saint-Louis et s'assoient sur une souche. Nicolas passe son bras autour des épaules de Marguerite et l'attire à lui.

— Je ne pense qu'au jour où je pourrai te tenir ainsi, chaque fois que nous en aurons envie.

Le cœur de Marguerite bat à tout rompre. Elle se sent bien, son corps collé tout contre celui de Nicolas, leurs deux visages se touchant presque. L'odeur musquée de sa sueur ne lui a jamais parue si attirante, tel un parfum. Il lui caresse le visage et sa main descend vers son cou dénudé, jusqu'à la naissance des seins. Marguerite frémit.

— Tiens, tiens ! C'est là que vous vous cachiez vous deux, s'exclame Jean-Baptiste De Repentigny, un gobelet de bière à la main.

L'arrivée inopinée du chaperon brise la magie et fait place à un désir inassouvi.

— Venez danser, nous vous attendons, clame-t-il goguenard en tirant sur la manche de Nicolas.

*Ce jeune blanc bec joue son rôle à merveille. Il a bien compris la consigne, rumine Nicolas frustré en pensant que les choses auraient pu évoluer vers plus d'intimité. Marguerite semblait aimer mes caresses.*

Longtemps après que le soleil se soit caché derrière le cap Diamant, on entend encore les fêtards chanter et danser devant le grand feu de joie.

\* \* \*

Depuis que les jours sont plus longs, Nicolas vient rendre visite à sa belle le jeudi, après son travail. Ils sont maintenant autorisés à rester seuls quelque temps. Marguerite préfère s'asseoir au jardin sur le banc de bois, lorsqu'il ne pleut pas. Assis tout près de sa bien-aimée, Nicolas joue avec quelques mèches rebelles sorties de sa coiffe. Il les tortille, les lisse et finit par les rentrer dans le bonnet de lin blanc raidi par la fécule de maïs. Il l'attire à lui et la serre dans ses bras. Leurs bouches se cherchent et ils s'embrassent longuement. Marguerite sent monter en elle une chaleur qu'elle ne connaît pas. La proximité de Nicolas lui donne des picotements dans le ventre.

— J'ai l'impression que le jour de notre mariage est très loin, le temps semble faire du surplace, murmure-t-elle.

La cuisinière vient leur offrir une boisson et des gâteaux. Nicolas sait qu'ils sont sous surveillance, bien que discrète. Marie Favery sort à son tour pour prendre un peu la fraîche.

— Nicolas, avez-vous des nouvelles de l'arrivée des bateaux?

— Aucun annoncé à ce jour! Les provisions commencent à manquer au magasin.

— Marie-Madeleine se meurt d'inquiétude. Elle attend son mari. Il s'est rendu en France avec mon beau-frère et monsieur Bourdon pour obtenir le droit de mettre sur pied une compagnie qui aurait le monopole de la pêche à Tadoussac, mais depuis, aucune nouvelle.

— En tant que veuve de Monsieur De Repentigny, souhaitez-vous faire partie de cette compagnie? questionne Marguerite.

— Je suis certaine que c'est ce qu'aurait souhaité Pierre. Il a laissé des descendants et il faut assurer leur subsistance.

— Vous n'avez jamais pensé à vous remarier? demande Marguerite.

— Je n'y suis pas obligée et j'en suis fort heureuse. Je peux me consacrer à la mémoire de Pierre ainsi qu'à nos enfants.

— Ma propre mère a dû se remarier après la mort de mon père, raconte Marguerite. Elle m'a avoué qu'elle souhaitait que je puisse avoir une vie décente. J'espère qu'elle éprouvait de l'amour pour le Sieur Robert Vié de La Mothe.

Elle ajoute plus tristement :

— J'ai deux demi-sœurs, Marie-Marthe et Marie-Xainte et elles me manquent parfois.

Nicolas ne connaît pas toute l'histoire de la famille de Marguerite. Il se promet d'aborder le sujet dès qu'ils seront seuls.

— Nous venons d'autoriser les travaux de construction de la maison de Marie-Madeleine et Jean-Paul, annonce Madame De Repentigny. Nous ne pouvions attendre plus longtemps si nous voulons qu'elle soit terminée avant les grands froids. Je vous offre d'habiter le petit logis.

— Je pourrai ainsi continuer à prendre soin d'Ignace! s'exclame Marguerite, toute heureuse de cette perspective.

— Ma fille, vous comprenez maintenant que mon offre n'est pas complètement désintéressée, termine la veuve avec un sourire.

\* \* \*

Au début d'octobre 1651, l'inquiétude règne à Québec. Il n'y a qu'un seul bateau revenu de France et les provisions font cruellement défaut. Nicolas avait choisi la date de ses noces en pensant que les aménagements seraient terminés au magasin. La signature du contrat est prévue pour le 25 octobre et le mariage religieux aura lieu le 30. Le temps se fait pressant.

Le 12 octobre, Monsieur De Lauzon, nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, arrive enfin dans la chaloupe des navires de la flotte accompagné de Jean-Paul Godefroy et de Monsieur de Tilly, ainsi que de quelques autres passagers. Debout sur l'estrade avec les autres dignitaires, Louis D'Ailleboust, dans son costume officiel, salue Jean De Lauzon au son des coups de canon.

Bien emmitouflées dans des couvertures, Marie-Madeleine et ses deux petites filles attendent elles aussi.

Elles agitent les bras en apercevant Jean-Paul, heureux d'être enfin arrivé.

— Tous les bateaux de la flotte arriveront demain, annonce-t-il. Au début de juin, la Frégate des Jésuites a été prise par une bande de pirates en Acadie et c'est l'intervention du gouverneur qui a permis de les libérer. Quant à notre bateau, il a fait naufrage au large de Tadoussac. Nous avons été secourus mais avons dû attendre les réparations avant de mettre le cap sur Québec.

\* \* \*

Nicolas travaille du matin au soir pour ravitailler le magasin. Il est reconnaissant à Charles Sevestre d'avoir embauché deux hommes pour ranger les marchandises et mettre en place les nouveaux étalages.

— Le jeune Plouenc nous manque, lui dit à voix basse Charles Sevestre. Avec son sens de l'organisation et son calme, il aurait à lui seul pu t'aider à terminer ces tâches à temps pour ton mariage. L'as-tu revu ?

— Ouais. Au printemps dernier. Je n'avais eu aucune nouvelle depuis son départ.

À l'aube d'un matin d'automne 1650, Perrot était parti, n'emportant presque rien de ce qui ressemble aux habitudes françaises. Il avait donné ses maigres affaires à son ami Nicolas et le grand panier de jonc attaché sur son dos ne contenait que des victuailles pour la route, deux chemises de lin, des bas de laine et un capteur de rêve, cadeau d'Ondakion.

Nicolas a revu Perrot, de passage en ville, à la fin du printemps dernier. Il ne l'a pas reconnu tout de suite avec son crâne rasé et cette étroite bande de cheveux tenus

droits sur le dessus de la tête. Malgré cette coiffure de guerriers Hurons qui donnant un air belliqueux, Nicolas a retrouvé dans les yeux de Perrot la même flamme, la même honnêteté et la même assurance face à son destin. Perrot lui a offert plusieurs peaux de castor prêtes à être utilisées, dix peaux de loups gris et deux de renard roux.

— À mon frère, pour son dévouement lorsque j'étais sous sa responsabilité, avait-il prononcé sur un ton solennel. Tu as toujours cru en moi, Nicolas. J'ai appris que tu convoleras en justes noces à l'automne, et je tiens à te faire ce cadeau. Tu sauras en faire bon usage.

— Merci Perrot! Je prépare une cape de laine couleur indigo en guise de cadeau de noces pour Marguerite. Je la doublerai de loup gris avec du renard autour du capuchon et un manchon en pareil. Je vais garder le castor pour faire des bottes. Pour moi, tu resteras toujours le petit Breton traqué dans la cale d'un navire en destination pour la Nouvelle-France. Tu seras toujours le bienvenu chez nous, Perrot. De toute façon, Marguerite ne peut t'oublier, dit-il en riant.

\* \* \*

Il ne reste plus que dix jours avant la date du mariage.

Seul au fond du magasin, le jeune drapier s'empresse de terminer la cape qu'il compte offrir à sa future épouse.

Le tissu de laine est travaillé comme un damas. Nicolas est fier de la pièce qu'il a fabriquée comme chef-d'œuvre<sup>10</sup>

---

10. Chef-d'œuvre: pièce originale fabriquée par l'artisan drapier à la fin de sa formation.

à la fin de sa formation de drapier. Il la gardait précieusement pour une personne spéciale.

Nicolas a assemblé les peaux, conçu des boutonnières et posé des boutons à l'intérieur de la cape pour permettre d'enlever la doublure de fourrure au besoin.

Il ajoute une large bande de renard pour border le capuchon et il lui reste suffisamment de peaux pour fabriquer un manchon assorti.

Satisfait, il admire le résultat de son minutieux travail.

— C'est digne d'une bourgeoise parisienne, déclare-t-il fièrement.

## Les épousailles

*30 octobre 1651*

Assise à la fenêtre de la cuisine, Marguerite contemple le lever du jour en grignotant une tartine de galantine de porc et de gelée de pomme. Une barre orange et mauve cendré s'infiltré dans la pénombre de l'aube et une légère brume flotte autour des arbres dénudés. C'est aujourd'hui le 30 octobre, jour de son mariage à l'église. Le sol jonché de feuilles rouges, dorées et cuivrées illumine le petit matin pour mettre en place le décor d'une journée toute spéciale. Catherine surprend Marguerite dans sa contemplation.

— Je crois qu'il fera beau pour ton mariage, Margot. Comme je t'envie!

Charles-Henri D'Ailleboust des Musseaux a demandé la main de Catherine juste avant de partir pour Montréal. Chomedey De Maisonneuve lui a confié le commandement de Ville-Marie, le temps de sa visite en France. Catherine n'a eu que quelques jours pour savourer son bonheur, avant le départ de la chaloupe qui fait la navette entre Québec et Montréal. Le mariage a dû être reporté à l'an prochain. En soupirant, Catherine tente de chasser sa nostalgie et entraîne Marguerite dans sa chambre.

— Il faut te préparer, les hommes ne tarderont pas.

Dans la pièce, on a installé la grande cuve et fait chauffer l'eau pour le bain. Plongée dans les vapeurs odorantes de sapinage, la future mariée fait ses ablutions en songeant à sa mère et à ses sœurs. Elle aurait tellement aimé partager et célébrer son bonheur avec elles. Elle se sèche vigoureusement avant d'appliquer la pommade à l'odeur de rose laissée par la femme de chambre. Claire l'a assurée que sa peau serait douce et que son époux s'empresserait de vouloir la caresser.

Catherine ajuste la robe bleu pâle garnie de dentelle au point français. Les jeunes filles ont mis trois mois pour la confectionner. Marguerite installe sur ses cheveux la coiffe fraîchement empesée, cadeau de sa mère lors de son départ pour le Nouveau Monde.

— Je me sens comme une princesse, dit-elle.

— Il faut bien que tu sois la plus belle pour le plus beau jour de ta vie, répond Catherine.

Marguerite ouvre un gros paquet enveloppé de toile. Elle étend sur le lit une cape couleur indigo doublée de fourrure.

— Que c'est magnifique! s'exclame Catherine.

— C'est le cadeau de Nicolas, répond fièrement la future mariée. C'est lui qui l'a confectionnée.

Marguerite revêt la cape et tournoie sur elle-même en la retenant, les mains croisées sur son cœur.

Restée seule, elle se regarde dans le miroir posé sur la commode. Il lui vient une pensée pour son père disparu :

*Je sais que tu me vois du haut de ton ciel. Dans quelques heures, je serai mariée à Nicolas. Je suis persuadée qu'il sera un bon époux pour moi ainsi qu'un bon père pour nos enfants.*

*Intercède pour nous auprès de Dieu afin que notre vie soit heureuse et prospère, prie-t-elle en silence.*

La maison des De Repentigny est décorée de branches de chatons et de sapinage. C'est tout ce qui reste de verdure en cette fin d'octobre. On a sorti les nappes de dentelle et la vaisselle des grands jours. Le Sieur Boisdon s'occupera des boissons alcoolisées pendant que la cuisinière et sa fille serviront les plats qu'elles préparent depuis une semaine. Une odeur rassurante de soupe et de grillades s'élève déjà du grand âtre de la cuisine. Vers huit heures, Catherine s'écrie :

— Les hommes arrivent, je les vois, ils viennent par le chemin Saint-Louis.

L'estomac noué par l'excitation, Nicolas s'approche accompagné de Denis Duquet, Guillaume et Charles Gauthier, ainsi que de Jean Lemire son grand ami. Des Groseillers n'a pas répondu à son invitation. D'ailleurs, on ne le voit presque plus à Québec depuis la mort de sa femme. Le veuf est parti du côté des Trois-Rivières.

Nicolas porte une veste bleue intense sur un pourpoint à motif gris et bleu et une culotte grise. Cette tenue serait déplacée à la cour de France, mais ici, aucun roi ne revendique le bleu royal. Plus tôt cette semaine, Marguerite et lui, entourés des familles De Repentigny, Sevestre et Gauthier, ont signé un contrat de mariage devant notaire. Aujourd'hui, ils célèbrent leur mariage religieux.

Après les salutations d'usage, le défilé s'ébranle en direction de l'église Notre-Dame de Québec. En tête, Nicolas et la famille Sevestre suivis par Marguerite et la famille De Repentigny. Tout au long du parcours, voisins et amis se joignent au cortège. Le père Joseph Poncet attend les futurs époux sur le parvis de l'église et les accompagne

jusqu'à l'autel pour la bénédiction nuptiale. Lorsque le chantre entonne l'hymne à la Vierge Marie, Nicolas est transporté dans son village de Berville-en-Caux, l'année où il a chanté à la Messe de Minuit pendant que tante Alice inaugurait le nouvel orgue de la paroisse. Il tourne la tête vers sa nouvelle épouse. Recueillie, elle écoute l'*Ave Maria* accompagné à la flûte.

*Comme elle est belle. Si elle a eu le courage de quitter une vie douillette pour traverser les mers et s'installer dans un nouveau pays, elle saura appuyer un défricheur, songe-t-il plus confiant que jamais en l'avenir.*

C'est au son de la musette que toute la foule applaudit les nouveaux époux à la sortie de l'église.

La noce commence vers les onze heures. Plusieurs habitants de Québec sont présents. Nicolas est connu pour son travail au magasin et Marguerite est presque un membre de la famille De Repentigny. Le nouveau gouverneur Jean De Lauzon, qui a signé comme témoin, s'est joint aux invités pour offrir ses vœux. Marie Favery offre une tournée de son vin français qu'elle réserve pour les grandes occasions. Une barrique de rhum et deux tonneaux de bière attendent dans la cuisine d'été. La table regorge de toutes sortes de victuailles : du porc frais, du mouton rôti, des poulets et des perdrix servis avec des carottes, des topinambours et de la purée de citrouille aux pommes et à la cannelle. Pour dessert, des tartes et des gâteaux de toutes sortes. C'est l'abondance de l'automne.

Le banquet du midi terminé, on tasse les meubles le long du mur pour faire place aux danseurs. Les gigues et les branles se succèdent, entrecoupées de chansons grivoises. La fête se prolonge jusque tard dans la soirée.

Enfin, les nouveaux mariés réussissent à s'esquiver. Denis Duquet leur a prêté sa maison pour deux jours, incluant les services de la cuisinière. Soldat et négociant de fourrures, Duquet est le gendre de Charles Sevestre. Sa femme, Catherine Gauthier, est la seule fille née du premier mariage de Marie Pichon. Denis aime bien Nicolas. Pour lui, il fait partie de la grande famille Sevestre. C'est pour cette raison qu'il a tenu à offrir aux jeunes époux un lieu où ils pourront vivre pleinement leur amour dans l'intimité. Toute la famille ira s'installer chez les Sevestre. Mais encore faut-il que les fêtards veuillent bien aller se coucher. Il n'est pas rare, lors d'un mariage en Nouvelle-France, que les invités passent deux nuits sans dormir.

\* \* \*

Nicolas ouvre la porte de la maison de Grande-Allée et prend le bras de sa femme pour la faire entrer.

— Voici votre palace ma douce, pour célébrer nos épousailles, murmure-t-il.

La cuisinière a laissé sur la table une lampe allumée et des galettes d'avoine. Nicolas met une bûche dans l'âtre et les braises se rallument aussitôt. Marguerite prend la lampe et fait le tour de la maison. Dans la chambre, le lit a été revêtu de blanc pour l'occasion. Les Duquet ont vraiment tout mis en place pour leur assurer une belle nuit de noces.

Devant l'âtre, Nicolas attend que les flammes diminuent. Il ne peut s'empêcher de craindre les incendies qui détruisent tout et font une tache indélébile dans la mémoire. Il espère un jour pouvoir oublier l'odeur suffocante et les images de désolation. Il tisonne le feu,

les bûches s'effondrent sur les braises et les flammes diminuent. Rassuré, il rejoint son épouse.

Marguerite l'accueille les yeux pétillants. Avec délicatesse, Nicolas enlève la coiffe et dévoile ses cheveux châtain qui tombent en cascade le long de ses épaules. Il passe ses doigts dans l'épaisse chevelure et la lisse doucement. Marguerite ferme les yeux de plaisir.

À son tour, elle dénoue le lacet qui retient la queue de cheval de Nicolas et les boucles frisées reprennent leurs droits en faisant une auréole de mèches cendrées. Nicolas fait pivoter sa femme pour apprécier sa toilette, avant de délayer le corsage serré qui retient les seins jeunes et fermes. Il la prend dans ses bras et celle-ci ne peut s'empêcher de frémir. Lentement, il enlève une à une les jupes de Marguerite qui se retrouve en chemise.

— Attends une minute, dit-elle en s'éloignant.

Elle revient quelques minutes après, vêtue d'une chemise de nuit en batiste garnie de dentelle au point français. Une chemise si légère qu'on devine sa silhouette à la lueur de la lampe. Sous le tissu diaphane, le nouveau marié découvre les fesses rondes, la taille fine et les seins rebondis. Cette vision d'une nudité suggérée attise son désir. Il prend sa femme dans ses bras et la dépose doucement sur le lit. Il tire la couverture sur elle, éteint la lampe et se glisse à son tour sous les draps.

Avec des gestes lents, il ouvre la chemise de nuit pour atteindre les seins blancs. Il les embrasse un à un. Cette caresse suscite chez Marguerite un petit ricanement. Elle enfouit ses mains dans les cheveux de son mari et il ferme les yeux. Nicolas continue d'explorer le corps vierge de la jeune femme frémissante. Encouragé par les sons de bien-être que soupire Marguerite, sa main descend sur le ventre plat et se dirige vers la toison fournie, juste entre les cuisses

humides. À son tour, elle étend sa main vers le sexe érigé de son mari et explore cette partie du corps de l'homme qu'elle n'a jamais regardé. Nicolas enlève sa chemise avant de dévêtir sa femme qui frissonne.

Marguerite sent des picotements dans son bas ventre et éprouve soudain une chaleur intense. Elle désire que les choses évoluent, tout en craignant de ne pas faire les bons gestes. Sous le regard tendre de Nicolas, elle s'offre à ses mains chaudes et caressantes. Après de longs attouchements, il la pénètre lentement en lui chuchotant des mots rassurants. Elle commence instinctivement à bouger les hanches vers l'avant. Nicolas se concentre pour retarder le plus possible le coït. Il veut que Marguerite garde un souvenir mémorable de leur première nuit. Il initie lentement un mouvement de va-et-vient qui les entraîne jusqu'au paroxysme du plaisir. Marguerite garde les yeux fermés pour laisser son corps s'exprimer.

Quand le mouvement cesse, elle ouvre les yeux et voit des larmes sur le visage de Nicolas. Elle lui demande, inquiète :

— Que se passe-t-il, Nicolas ?

— Je n'ai jamais connu un si grand bonheur...

Marguerite est mal à l'aise de penser que son mari ait pu connaître d'autres femmes avant elle, mais à cet instant, elle se sent privilégiée et unique.

— On peut donner son corps à une femme, mais il n'y en a qu'une qui possède votre cœur, déclare-t-il.

Il prend le visage de Marguerite entre ses mains et ajoute :

— Tu es celle dont j'ai toujours rêvé. Marguerite mon amour, ma femme.

Il scrute ses yeux verts à la recherche d'une promesse éternelle de bonheur. Elle comprend sans mot dire ce qu'il souhaite.

— Nicolas Patenostre, je t'aimerai toujours. Tout mon être le sait.

Rassasiés de bonheur, ils s'endorment quelques heures avant de recommencer les jeux de l'amour.

\* \* \*

Le soleil est déjà levé lorsque Marguerite se réveille. Seule dans le lit, elle frissonne. Dans l'autre pièce, elle entend Nicolas brasser les tisons et ajouter des bûches pour rallumer le feu. C'est à ce moment que la cuisinière entre. Elle vient faire cuire le pain et préparer la soupe. Vêtu uniquement de sa chemise, Nicolas se relève, gêné. Tisonnier à la main, il bredouille :

— Meerci madame Dououcet ! Vous nouous traitez comme des rois, dit-il mal à l'aise, avant de retourner prestement dans la chambre pour y rejoindre Marguerite.

Le rouge aux joues et en détournant les yeux, elle lui répond à voix basse :

— Pas de quoi.

Nicolas et Marguerite passent ainsi deux jours et deux nuits à se connaître plus intimement mais également à faire des plans d'avenir.

## Nouvelle vie

*Novembre 1651*

Nicolas est heureux dans sa nouvelle vie. Fini les détours chez Boisdon. Tous les jours, il s'empresse de retrouver sa Margot aux yeux brillants. Par beau temps, cette dernière l'attend avec Ignace en haut du chemin qui monte à la Haute-Ville. Dès que l'enfant l'aperçoit, il bat des pieds et des mains et il faut le retenir pour l'empêcher de dévaler la pente raide. Nicolas le prend dans ses bras et le fait voler en tournant, faisant rire le bambin aux éclats.

Ce que Nicolas aime avant tout, c'est lorsqu'il mouche la chandelle le soir venu et se faufile sous les couvertures pour se blottir contre sa Margot, laquelle fait semblant de frissonner pour se faire réchauffer. Dans son cœur, il sait qu'il a fait le bon choix.

Nicolas apprend que les Jésuites cherchent des colons pour exploiter de nouveaux lots dans la seigneurie de Sillery.

— Voilà ma chance de commencer ma vie de défricheur, s'enthousiasme-t-il.

Afin de se rassurer, il consulte la veuve De Repentigny.

— Je crois qu'il s'agit là d'une belle occasion, recommande Marie Favery. Il y a quelques années, les nobles et

les marchands de Québec ont alloué des fonds pour permettre aux Jésuites de créer une mission pour les Hurons, dans leur seigneurie de Sillery. Maintenant, les religieux souhaitent développer leurs terres et offrent aux colons de venir s'y installer.

— Tout ce qu'ils veulent, c'est recevoir des redevances. Nourrir les Indiens leur coûte trop cher, intervient Jean-Baptiste.

Malgré le regard furieux de sa mère, il poursuit :

— Je sais que vous n'aimez pas que je dise du mal des Jésuites, mère, mais disons plutôt les choses comme elles sont.

En s'adressant à Nicolas, il ajoute :

— T'auras pas peur Patenostre de vivre à côté des Sauvages ?

— J'en ai rencontré souvent au magasin, lui répond Nicolas. Ils ne sont pas hostiles. Je suis même allé dans un de leurs campements.

Le 3 janvier 1652, Nicolas s'engage devant Jean De Quen, le supérieur des Jésuites, à cultiver une terre de vingt arpents de long par deux arpents de large, près du fort de la mission de Sillery donnant sur le fleuve Saint-Laurent.

Il doit laisser aux Hurons le droit de couper du bois pour se chauffer, faire un passage pour tous ceux qui veulent descendre pêcher dans le fleuve et, comme tous les colons sous contrat, construire une maison dans l'année qui suit. Nicolas a réussi à convaincre son ami Jean Lemire de se joindre à lui. Il sera son voisin.

Sans répit jusqu'à la fin mai, il y a corvée de défrichage en vue de construire. À la fin juin, la grange sera montée et s'amorcera la construction de la maison. Elle sera petite

mais comportera tout ce dont un jeune ménage a besoin pour vivre confortablement. Une seule grande pièce, avec au centre une cheminée et un four à pain annexé. L'année prochaine, Nicolas ajoutera une cuisine d'été qui servira de laiterie où il y fera du beurre et gardera au frais les captures de la chasse et les herbes à sécher. Un caveau situé sous la maison servira à conserver les légumes racines, tout en éloignant le plancher du sol gelé en hiver.

\* \* \*

Marguerite se promène au jardin avec Ignace. Elle lui apprend le nom des plantes et des fleurs qui commencent à éclore. Soudain, elle chancelle. Depuis quelques temps, elle ne se sent pas bien. Elle digère mal, souffre d'étourdissements et peine à se lever le matin.

Ignace part en courant :

— Mère, viens, Margot malade.

Marie accourt. Devant les yeux cernés et la pâleur de la jeune femme, elle déduit sans surprise :

*Si cette jeune femme n'est pas enceinte, j'ai perdu tous mes repères.*

Elle lui pose alors la question directement.

— Margot, serais-tu enceinte ?

— Vous croyez ? s'exclame Marguerite soulagée. Il est vrai que je n'ai pas eu mes périodes le mois dernier.

— Empresse-toi de l'annoncer à Nicolas avant que quiconque ne le devine.

Le soir, Marguerite attend son mari avec impatience. Aussitôt arrivé, elle l'entraîne dans leur chambre.

— Margot, moi aussi j'ai hâte de te prendre à nouveau, mais j'ai faim. Est-ce que ça peut attendre un peu ?

— Ce n'est pas de cela dont il s'agit, répond-elle en rougissant. Je veux que tu sois le premier à apprendre la nouvelle.

Nicolas ne comprend pas tout de suite.

— J'attends un bébé, murmure-t-elle, notre bébé.

Nicolas reste sans voix, la bouche ouverte pendant de longues secondes avant de prendre Marguerite dans ses bras et de la faire tourner.

— Dépose-moi par terre grand nigaud !

— Un bébé ! Nous allons avoir un enfant bien à nous !

La famille De Repentigny accueille la nouvelle avec grande joie, à l'exception d'Ignace qui boude.

— Non, pas de bébé. C'est moi le bébé, dit-il en se désignant, ce qui soulève un rire général et frustre davantage le petit garçon.

Marguerite se lève et vient près de lui.

— Oui c'est vrai, il y aura un nouveau bébé. Toi, tu grandis, tu es maintenant un grand garçon, mais je comprends ce que tu veux dire. Tu seras toujours mon petit Ignace à moi.

L'enfant lui passe les bras autour du cou et se colle contre elle, en regardant Nicolas d'un air de conquérant.

## La longue attente

*Juin 1652*

Il y a foule à Québec. Au pied de la falaise, partout on voit s'ériger les campements autochtones. Comme à chaque année, les différentes tribus s'installent pour la foire aux fourrures. Les Indiens chasseurs reviennent de leurs camps d'hiver pour troquer les peaux de bêtes chassées tout au long de la saison froide. Certaines trouveront preneur chez les pelletiers et les marchands, mais la plupart seront envoyées en France par le premier bateau.

Nicolas est venu choisir de belles peaux pour le magasin. Parmi la foule animée, il retrouve Médard Des Groseillers.

— Que je suis content de te voir, Patenostre ! Comment va la belle fleur du printemps ?

— Une nouvelle toute fraîche, Médard. Margot attend un bébé et je suis content en torrieu ! Et toi, il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu à Québec. Paraît que tu vis aux Trois-Rivières ?

— Ça m'a pris l'automne passé. Je me cherchais ici. Je ne savais pas quoi faire avec mon propre fils. J'aimais le tenir dans mes bras mais dès qu'il braillait, je perdais tous mes moyens. Et puis, les fonds manquaient. Il faut bien le nourrir cet enfant-là !

— T'es venu vendre tes fourrures ?

— Je suis venu avec les Algonquins et j'en profite pour rendre visite à mon rejeton. Il marche maintenant. C'est un vrai gaillard.

— Que fais-tu de bon à part la traite des fourrures ?

— Je courtise une veuve. Il y a un an, son mari a été tué par les Agniers et elle est restée seule avec trois enfants. Elle est très...

Des Groseillers est interrompu par quelqu'un qui s'approche d'eux en criant :

— Kwe Colas et Médard. Deux amis à la fois.

Les deux hommes se retournent pour voir un jeune Sauvage arborant un large sourire aux dents très blanches. Ils reconnaissent à peine le jeune Perrot devenu plus grand et plus costaud. Nicolas ne l'a pas vu depuis un an et il est surpris par la nouvelle coiffure de son ami. Perrot a maintenant les cheveux séparés au centre et attachés de chaque côté du visage. Le jeune Breton raconte qu'en retournant à Tadoussac l'hiver dernier, il a épousé une Montagnaise et ensuite été adopté par sa tribu.

### *Automne 1652*

L'été tire à sa fin mais la chaleur incommode Marguerite. Assise à l'ombre sous le gros érable, elle observe Nicolas et Jean Lemire installer la dernière fenêtre de leur maison. Nicolas a disposé l'armoire et le lit clos que les habitants de la Nouvelle-France appellent le lit-cabane. Il est passé chez le forgeron commander les pièces de la crémaillère et un gros chaudron de fonte. Il veut que Marguerite ait tout ce dont elle a besoin, même si cette première maison ne ressemble pas à celle des De Repentigny.

Tout est prêt, ils n'attendent plus que l'arrivée du dernier bateau de l'année pour emménager dans leur maison de manière définitive.

\* \* \*

Le 16 septembre, tout Québec est en liesse. Charles-Henri D'Ailleboust, Sieur des Musseaux et neveu de Louis D'Ailleboust, Sieur De Coulonge, épouse en grandes pompes Catherine De Repentigny, fille du regretté Pierre Le Gardeur, Sieur De Repentigny.

C'est un mariage comme on n'en a jamais vu à Québec. Les notables et les bourgeois sont tous présents et quelques-uns ont même fait le voyage de Ville-Marie pour l'occasion.

La table est bien garnie et Marie Favery a ouvert un baril de vin de Bordeaux spécialement pour la noce. Les musiciens enchantent l'assemblée. Tout est parfait.

— Je ne sais pas ce qu'en penserait père. Selon mes souvenirs, la famille D'Ailleboust n'était pas sa préférée, chuchote Marie-Madeleine à l'oreille de sa mère.

— Parfois ma fille, la vie nous fait changer d'opinion. Ton père aurait lui aussi remarqué combien Catherine aime son Charles. Il est gentil, affable, dévoué à la Nouvelle-France. Il a un grand avenir devant lui.

À l'autre bout du salon, l'épouse de Louis D'Ailleboust, vêtue de pourpre, est assise toute droite sur sa chaise. Elle ne dit mot et ne sourit à personne. Debout à ses côtés, son mari salue poliment les invités qui défilent devant lui.

Marguerite est songeuse en observant le couple :

*Catherine devra vivre chez eux en attendant la construction de leur maison. Je ne l'envie pas. Elle aura beau avoir*

*une cuisinière et une femme de chambre, elle devra composer avec les caprices de Barbe De Boulogne. Je serais incapable de côtoyer ces gens guindés et froids à longueur de journée.*

En se frottant le ventre, elle poursuit ses réflexions :

*On dirait qu'ils ne partagent pas la joie des jeunes mariés. Peut-être parce qu'ils n'ont jamais eu d'enfant.*

Les musiciens accordent leurs violes et les danseurs excités prennent place.

— Tu viens Margot ? s'écrie Nicolas.

Marguerite oublie ses inquiétudes. Elle passe son bras sous celui de son mari en lui chuchotant :

— C'est moi, la plus chanceuse. Je vis avec toi Nicolas Patenostre, et c'est tout ce que je souhaite.

Ravi, Nicolas la regarde sans réellement comprendre ce que lui valent ces louanges.

## Première naissance

*Hiver 1653*

Le vent coupe le souffle et la neige crisse sous les pas. Nicolas revient de la grange après s'être assuré que les animaux passeront la nuit à l'abri des rafales. Avec ce froid mordant, la chaleur de l'âtre est bienvenue et les odeurs qui chatouillent ses narines sont rassurantes. Margot lance un cri de surprise en sentant un liquide chaud lui couler le long des cuisses. Une flaque d'eau se répand sur le sol. En deux temps trois mouvements, Nicolas est auprès d'elle.

— J'ai crevé mes eaux.

Nicolas n'a aucune connaissance de ce qui se passe lorsque les bébés sont prêts à naître. Tout ce qu'il en sait, ce sont les histoires racontées au magasin. Il est nerveux et appréhende de voir souffrir sa femme. Devrait-il aller chercher l'accoucheuse maintenant ?

Suzanne Bardot, la femme de leur voisin Jean Noël, prêtait assistance à une sage-femme lorsqu'elle vivait en France. Elle a accepté d'aider Margot lorsque le temps sera venu.

C'est l'heure du souper et le ragoût fumant embaume la maison. L'estomac de Nicolas gargouille et il se demande s'il aura le temps de manger. Le futur père est soulagé

lorsque sa femme dépose devant lui le bol de ragoût, le beurre et le reste de la miché de pain.

— Tu auras besoin de force ce soir, dit-elle en se frottant le ventre.

— As-tu mal? demande Nicolas la bouche pleine.

— Mon ventre durcit puis se relâche. Suzanne m'a expliqué que ces sensations douloureuses iront en augmentant, jusqu'à ce que je ne puisse plus m'empêcher de pousser.

Nicolas termine son assiette en vitesse, enfile son capot, ses grosses mitaines et ses bottes en peaux de castor. Avec ce vent cinglant, il mettra du temps pour arriver chez son voisin.

Marguerite sort une pile de linges doux et accroche un chaudron d'eau sur la crémaillère. Elle laisse une lampe sur la table et apporte l'autre avec elle près du lit. Elle ouvre la porte du lit clos, tire les lourdes courtines de lainage installées pour l'hiver et étend une toile protectrice sur la paillasse.

Elle se demande si le temps de la délivrance sera long. Elle sait ce qu'on a raconté des accouchements de Marie-Madeleine. Douze heures la première fois et six heures la deuxième. Elle vérifie si le pot de chambre est près du lit.

Dans la pénombre, elle aperçoit le berceau de bois de chêne, cadeau de Jean Lemire, et son cœur fond d'amour pour ce petit être qui fera sa sortie en plein froid de janvier. Elle lui parle en frottant son ventre :

— Tu as choisi ton moment pour venir au monde, mon petit. Tu seras sûrement courageux face aux rudes hivers de Nouvelle-France.

Une heure plus tard, Suzanne examine la jeune femme en couches. Tout semble se dérouler correctement. Au

début de la nuit, la tête du bébé se présente. À chaque poussée, la sage-femme soutient le crâne de l'enfant pour faciliter l'expulsion.

Quelque chose ne va pas : le cordon qui rattache le bébé à sa mère est enroulé autour de son cou. Des sueurs perlent sur le front de Suzanne. C'est le genre d'accouchement qu'elle redoute.

— Marguerite, j'ai besoin de votre aide. Je dois faire une manœuvre pour aider le bébé à sortir sans s'étouffer.

Nicolas se lève d'un bond et arrive près de sa jeune épouse.

— Y a-t-il un problème ?

— Nicolas, allez vous asseoir, intervient fermement la voisine. Vous n'êtes d'aucune utilité ici. Le bébé a le cordon enroulé autour du cou et je dois le faire passer par-dessus sa tête, sinon il s'étouffera.

Le visage de Nicolas devient blême. Il est frustré et se sent inutile. Il retourne s'asseoir près du feu et surveille l'eau qui chauffe. Pour faire passer sa nervosité, il plie et replie les langes qu'on a placés près de l'âtre pour les réchauffer. Suzanne surveille la tête du bébé engagée dans l'ouverture du col. Lorsqu'elle l'aperçoit, elle demande à Marguerite de cesser de pousser. Celle-ci répond, le souffle court :

— C'est presque impossible... il veut sortir de là ce petit.

— Retenez-vous encore un peu, juste le temps nécessaire.

Elle repousse la tête et passe un doigt sous le cordon. Il est serré et plutôt court. Elle le glisse doucement sur la tête du bébé. Entre deux contractions, elle refait de nouveau la manœuvre. Au bout de ce qui lui paraît une éternité,

elle réussit enfin à passer le cordon par-dessus la tête de l'enfant. Elle inspire profondément et dit :

— Vous pouvez à nouveau pousser, il ne peut plus s'étouffer maintenant.

Peu de temps après, un beau garçon tout dodu glisse dans les mains de la sage-femme, mais celui-ci est bleu. Elle le tourne promptement tête-bêche en le tenant par les pieds et lui donne des tapes rapides sur les fesses. Aucun pleur.

— Allez bébé, je t'en prie pleure, supplie-t-elle tout bas.

Après un long moment, le nouveau-né grimace et un son faible sort enfin de sa petite bouche. Elle tape encore plus fort en murmurant :

— Pleure bébé, pleure. Tes parents t'attendent avec impatience.

Au bout de plusieurs secondes, le visage toujours bleuté, le poupon lance un faible cri qui va en s'amplifiant. Sa peau prend alors progressivement une couleur rosée et il agite ses petites mains. Suzanne serre le nouveau-né contre elle avant de l'essuyer délicatement et de l'envelopper dans les langes tout chauds. Elle le dépose ensuite sur le ventre de sa mère, toute émue. Le reste de l'accouchement se poursuit très rapidement et Suzanne se débarrasse des suites.

Marguerite tient son fils amoureusement dans ses bras en lui chuchotant des mots doux, pendant que Nicolas lui caresse les cheveux. D'instinct, elle lui présente le sein mais le bébé refuse. Elle insiste en lui mettant le mamelon dans la bouche. Il baille, finit par mettre ses lèvres en coupe et commence timidement à téter. Devant ce tableau familial touchant, Suzanne garde pour elle ses inquiétudes.

*Il a mis beaucoup de temps avant de pleurer. Pourvu qu'il n'y ait pas de séquelles, s'inquiète-t-elle. Ce bébé est si mignon.*

*Mai 1653*

Le printemps arrive et il est temps de penser au potager. Margot craint de se sentir limitée en travaillant avec un poupon enveloppé dans une bande de tissu nouée sous les seins. Elle a vu les femmes autochtones porter leur bébé sur leur dos, attaché dans une cage faite de branches de bois et de rutahaon tressé. Avec ce genre d'accoutrement, elle se sentirait beaucoup plus libre de ses mouvements et pourrait déposer l'enfant par terre en toute sécurité.

Elle se rend à la Mission huronne avec une de ses plus belles couvertures. Elle sait que les Sauvages ne vendent jamais leurs articles, ceux-ci préférant faire du troc. Selon eux, l'argent est un *serpent des Blancs* et, tôt ou tard, cela pourrait être néfaste pour leur peuple.

Jukwas, celle qu'on a baptisée Cécile, saura l'aider à échanger un support à bébé contre sa couverture. Marguerite aura toujours le temps d'en tisser une autre avant l'hiver.

Il fait beau et chaud et Jukwas, accroupie dans les rangs du potager avec les autres femmes, sème une à une des graines qui trempent dans une bouillie à l'odeur rance pendant que les enfants nus jouent autour d'elles. Les jeunes femmes, lorsqu'il fait chaud, ne portent qu'une jupe de peau de cerf et les plus âgées ajoutent une blouse de daim sans manche. La reconnaissant, Jukwas vient à sa rencontre.

— Il est beau ton fils, dit-elle en mettant la main sur la tête de l'enfant.

Son regard s'assombrit aussitôt. Elle retire sa main et ferme les yeux avant de demander à Marguerite le nom de l'enfant.

— Pierre, on l'appelle Ti-Pierre. Il est si tranquille. Tiens, je t'ai apporté cette couverture. Je veux l'échanger contre un brancard que vous utilisez pour porter les enfants. Cela faciliterait mon travail aux champs.

Jukwas tâte la couverture, la tourne dans tous les sens et la soupèse pour en évaluer l'épaisseur.

En la serrant contre elle, elle ajoute :

— Elle ressemble à celles que les Robes Noires ont dans leur maison. Reviens dans cinq jours et tu pourras installer ton bébé pour travailler la terre.

## Le voisinage

*Automne 1653*

— Margot, es-tu là? crie la voisine en ouvrant la porte.

— Entre Louise! J'arrive!

Avant de rejoindre sa voisine, Marguerite dépose son angelot à la peau rose et aux boucles claires dans son berceau.

Presque tous les jours, depuis son mariage avec Jean Lemire, Louise Marsolet vient chez les Patenostre pour jaser, coudre ou broder avec Marguerite.

Jean a rencontré Louise à son arrivée à Québec il y a trois ans. Elle n'avait que dix ans et déjà il la trouvait charmante et vive avec des répliques assurées. Les échanges joyeux entre sa fille et le rouennais n'échappaient pas à Nicolas Marsolet, qui jugeait le jeune charpentier débrouillard et bon travaillant. Il avait fait une offre à Lemire: « Je te fournirai du travail si tu acceptes d'épouser ma fille. »

En homme d'affaires averti, Marsolet considérait qu'avec cette entente de mariage, il pouvait être assuré que sa fille n'épouserait pas n'importe qui et surtout pas un trappeur. Il mit toutefois une condition. Le mariage ne pourrait avoir lieu avant trois ans, soit pas avant que Jean Lemire ait

terminé son contrat comme engagé et que Louise ait eu le temps de devenir une femme.

Leur mariage eut lieu le 20 octobre 1653. Au nombre des invités, on comptait les gens de Sillery, avec les Patenostre en tête.

Nicolas se réjouissait que son meilleur ami devienne son voisin à temps plein.

De Beauport, il y avait les Cloutier, les Guyon et les Fortin, mais on ne vit pas les Martin, les Couillard et surtout pas Robert Giffard, le seigneur de Beaupré. En signe de protestation, aucun de ces notables ne s'était présenté, n'ayant jamais oublié les actes de perfidie commis par Marsolet en 1628 contre le Roi de France.

Le traître n'avait pas supporté Champlain lors de l'attaque des frères Kirke et, par ambition, était passé du côté des Anglais. Si les colons de Nouvelle-France réfugiés chez la Mère Patrie ne sont jamais revenus au Nouveau Monde, ceux qui sont restés au pays n'ont pas oublié.

Robert Giffard sait tout de l'histoire et il ne peut pardonner la fourberie de cet opportuniste.

Louise Marsolet n'ose l'avouer, mais elle s'ennuie à Sillery. La vie est bien différente de celle qu'elle a connue dans la Haute-Ville de Québec. Ici, les voisins sont rares et les distances plus grandes. Mais plus que tout, c'est la proximité des Sauvages de la mission des Jésuites qui l'inquiète le plus. Elle en voit régulièrement aller et venir autour de sa maison et elle ne se sent pas en sécurité. C'est le sujet de conversation à chaque visite chez les Patenostre.

— Tu es certaine Margot qu'il est interdit de barricader notre terrain contre le passage des Sauvages ?

— Ils ont le droit de circuler sur nos terres. Cela fait partie des conditions de bail. Ils peuvent couper du bois pour se construire des maisons, des canots et même pour se chauffer. Les Hurons, comme les autres voisins, doivent avoir libre circulation près de la falaise pour aller pêcher.

— Si je comprends bien, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, dit Louise en proie à la panique.

— Calme-toi, ils sont très serviables. Ils savent détecter un arbre malade et ils ramassent le bois mort. Nicolas a indiqué au Grand chef les endroits où il souhaitait abattre des arbres. Il dit que c'est du travail de moins à faire pour défricher cette terre. T'as remarqué la forêt qui nous entoure? Si nous voulons agrandir nos cultures, il y en aura pour des années, rien qu'à bûcher le bois. Moi je leur fais confiance, ils respectent trop la nature pour agir sauvagement sur nos terres.

— T'es drôle Margot. As-tu entendu ce que tu viens de dire? Tu as dit « agir sauvagement », ne serait-ce pas normal pour des Sauvages? dit-elle en ironisant, histoire de chasser ses inquiétudes.

— Des fois, je me demande pourquoi on les nomme ainsi. À force de mieux les connaître, ils me semblent moins sauvages que beaucoup de Français. Pourquoi as-tu si peur d'eux?

— J'étais très jeune lorsque les Iroquois nous ont fait la guerre. Ma mère m'a raconté qu'ils sont partis de Ville-Marie et sont remontés jusqu'ici. Ils se sont approchés de la Basse-Ville sans que les gens les voient venir et ont sournoisement attaqué les familles. L'une d'elles a complètement été décimée. Le père, la mère, les deux plus jeunes enfants ont été tués et ils sont repartis avec les deux plus vieux. Personne n'a jamais su ce qui leur était arrivé.

J'entends encore ma mère pleurer et supplier mon père de ne pas s'éloigner de la maison. Il lui a fallu longtemps avant qu'elle se sente en sécurité, lorsqu'il descendait à la Basse-Ville pour ses affaires.

Marguerite écoute avec compassion. Elle n'a pas connu Québec sous l'emprise de la peur. Elle est arrivée au moment où la guerre se terminait.

— J'espère un jour être aussi sereine que toi devant les Sauvages, continue Louise. Pour le moment, j'ai peur rien qu'à voir une femme autochtone et ses enfants nous dévisager en passant près de chez nous.

— Dis-toi qu'ils sont probablement aussi intimidés que toi. Les seuls Européens qu'ils connaissaient à leur arrivée de Huronnie, étaient les missionnaires qu'ils avaient surnommés les Robes Noires. Mais depuis qu'ils sont à Québec, ils voient des gens avec toutes sortes de couleurs de robes, répond-elle en tentant de détendre l'atmosphère.

En se levant, elle dépose son ouvrage de couture dans le panier de rutahaon tressé, placé sur le coin de la table.

— Tu veux une infusion de bouleau, Louise? ajoute-t-elle.

— Que ce panier est beau! Il est tissé si serré qu'il pourrait faire un bol.

— Je l'ai échangé à une jeune Sauvagesse contre une chemise de lin. Elle l'utilisait pour transporter de l'eau depuis le ruisseau. Si tu veux, nous irons la voir au printemps. Elle pourra t'en laisser un en échange de quelque chose d'europpéen.

À voir la réaction de Louise, Marguerite comprend qu'elle sera seule lors de sa prochaine visite à la mission.

*Décembre 1653*

La petite chapelle de bois sent l'encens et la cire d'abeille. Assise auprès de son Nicolas, Marguerite attend le début de la messe de Noël. Elle se sent belle vêtue de sa cape couleur indigo doublée de loup avec un capuchon bordé de renard roux et son manchon assorti. Ce cadeau de mariage témoigne du bon goût de son mari.

Les Jésuites célèbrent la première messe de Minuit dans leur nouvelle chapelle de Sillery. Juste avant la cérémonie, une jeune Huronne sort de l'arrière de l'autel et s'approche de la balustrade. Elle est vêtue de jambières en peau de cerf, d'une jupe et d'une chemise assortie, auxquelles s'ajoute un collier de petites billes et d'épines de porc-épic. Deux nattes couleur noire de jais retombent de chaque côté de son visage. Margot revoit les jeunes filles huronnes se promenant les seins nus durant l'été.

*Elles n'ont certainement pas la même conception que les Français des usages dans le monde et de ce qu'on appelle la pudeur, se dit-elle.*

Le supérieur des Jésuites s'avance devant la foule réunie.

— Kaswara, fille du Grand chef Ondakion accompagnée par son frère et sa jeune sœur, chantera *Jesous Abatonia*, un chant de Noël dont les paroles huronnes ont été composées par le père Jérôme Lalemant.

La jeune indienne entonne alors un chant très doux. Elle s'accompagne de chichigouanes, deux crécelles faites à partir de carapaces de tortue dans lesquelles sont insérés de petits ossements et des cailloux. Sa sœur souffle dans une petite flûte, un papignan, et son frère en retrait joue discrètement du tambourin.

Elle chante les yeux fermés, entraînée par le seul rythme du tambour. On dirait qu'elle berce un enfant, enfoui profondément à l'intérieur d'elle-même. Les mots et les phrases coulent comme une rivière de tendresse. Elle se tient debout immobile, comme si elle n'était qu'une colonne d'où sortent des sons purs et justes. Personne ne parle et ne bouge dans la petite chapelle de bois. Tous sont suspendus à ses lèvres.

Marguerite ose un regard en coin en direction de son mari. Il renifle. Elle sait combien il aime chanter et elle est certaine qu'il voudra apprendre ce chant de Noël.

Soudain, elle sent la pointe acérée de la jalousie revenir en force titiller son cœur. Est-ce l'amour du chant ou la vision de la jeune fille qui émeut son Nicolas? Elle secoue la tête pour chasser une fois pour toutes ces pensées caustiques. Elle prie pour que le démon de la jalousie quitte son cœur à jamais. Son mari l'aime, elle ne doit pas en douter.

Il tient fièrement Ti-Pierre dans ses bras et, les mains sur le ventre, elle sourit en pensant à ce nouvel enfant en route.

\* \* \*

*Février 1654*

La fête du Mardi-Gras bat son plein. Assise dans son fauteuil près du feu, Marie Favery berce doucement Barbe D'Ailleboust en chantonnant. Tenant son fils dans ses bras, Margot vient s'asseoir près d'elle et s'extasie devant le premier enfant de Catherine.

— Quelle belle petite fille. Vous en êtes fière, n'est-ce pas?

— Je sais qu'une grand-mère n'est jamais vraiment objective lorsqu'il s'agit de ses petits-enfants, mais ma

nouvelle petite-fille est en effet très belle et je la crois plus éveillée que la majorité des enfants, répond Marie sur le ton de la confiance.

Puis se penchant à l'oreille de Marguerite, elle lui dit tout bas :

— Ai-je bien entendu ? Tu attends un deuxième enfant ?

— Pour le mois d'août, répond fièrement Marguerite en caressant son ventre rebondi. Celui-ci ne connaîtra pas les froidures lorsqu'il se montrera le bout du nez. Il faisait tellement froid la nuit où Ti-Pierre est né qu'il a mis longtemps avant de pleurer.

Marie caresse la tête du petit en lui parlant doucement. Ti-Pierre lui répond par un grand sourire en gesticulant des bras et des jambes.

*Je ne sais pas si Margot s'en rend compte mais le développement de ce petit est anormal. Âgé d'un an et plus, il ne babille pas et ne tente même pas de ramper, constate-elle.*

Elle s'adresse à Marguerite en disant :

— Au printemps, lorsqu'il sera temps de faire le potager, mon gaillard de Pierre-Charles ira t'aider. Il doit apprendre comment faire et ici, il se fie au jardinier.

— Son aide sera bien sûr bienvenue car défricher comporte son lot de travail.

Ignace accourt vers Marguerite en criant son nom.

— Margot, tu es là.

Il se jette sur elle et la déstabilise presque.

— Oh ! Regardez-moi ça ! Comme tu as grandi Ignace !

À cinq ans, celui-ci ressemble à un petit prince, vêtu de son pourpoint vert pâle et crème et de ses souliers à boucles. Margot constate que la chimie entre elle et l'enfant

existe toujours. Elle dépose Ti-Pierre sur le fauteuil à ses côtés et soulève Ignace pour l'asseoir sur ses genoux.

*Mai 1654*

Depuis quelques semaines, les Hurons vivant à la Mission montrent des signes de nervosité. Ils se cachent, évitent les abords de la falaise et réduisent la hauteur des feux. Les Jésuites ont averti les colons qu'ils doivent être prudents dans leurs déplacements. On a aperçu des canots iroquois rôder autour du Cap Diamant.

Les colons assurent une garde constante au fort de la Commune et au moulin des Jésuites. À tour de rôle, ceux-ci se mobilisent lorsqu'il est temps de rentrer du bois ou de s'occuper des animaux dans la grange. Nicolas et ses voisins ont installé une lourde barre en travers de leur porte. Plus question d'entrer chez eux comme dans un moulin. Le mousquet est installé en permanence près de la porte d'entrée et on doit se faire reconnaître avant de franchir le seuil.

Deux mois plus tard, les pères Jésuites rassemblent les habitants de Sillery dans la chapelle pour leur annoncer la fin de la surveillance. Tout le monde est présent mais les Hurons restent debout à l'arrière de l'église.

Louise Marsolet retient ses larmes et renifle. Son mari tente sans succès de la consoler. Assise dans l'autre banc, aux côtés de Nicolas, Marguerite serre son fils dans ses bras l'air songeur alors que le père Jean de Quen s'adresse à tous d'une voix rassurante.

— Bien chers frères! Le ciel a entendu nos prières. Il semble que toute menace d'une attaque iroquoise soit écartée. Selon nos informateurs de l'île d'Orléans, les deux Hurons tués dans une embuscade à la Pointe-du-Fort

l'auraient été par les mêmes Agniers qui rôdaient près d'ici, il y a quelques mois. Ils nous confirment être retournés à Ville-Marie. Toutefois, nous vous demandons de rester vigilants et de continuer à vous entraider.

Après la rencontre, Nicolas sort de l'église et va à la rencontre d'Ondakion.

— Si nous n'étions pas là, avoue le chef Huron, vous seriez beaucoup plus en sûreté. C'est notre tribu qu'ils cherchent à attaquer, pas les Blancs. Ils nous en veulent de nous être réfugiés chez les visages pâles et nous considèrent comme des traîtres.

— Nous sommes solidaires de votre sort, répond Nicolas. Les colons qui ont choisi de venir vivre à Sillery se serreront les coudes et vous appuieront.

La main gauche sur le cœur, le chef Ondakion lève la main droite et s'éloigne en saluant.

Jean Noël s'approche de Nicolas.

— Parle pour toi, Patenostre, crie-t-il en colère. Tant mieux si tu arrives à t'entendre avec ces Peaux rouges. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Regarde la femme de Lemire, elle est terrorisée. On ne laisse plus sortir nos enfants, tant on craint pour leur sécurité.

— Torrieu, Noël, cesse de t'enfermer dans ta maison et prends le temps de parler avec eux. Tu apprendras à les connaître.

— Il y a bien assez de Suzanne qui les côtoie. Elle consulte régulièrement une Sauvagesse qui, supposément, aide les femmes à accoucher. Elle lui montre où se procurer des plantes qui soulagent les douleurs de l'enfantement. Moi, je n'aime pas les voir rôder régulièrement sur mes terres.

— Ben moi, je pense qu'ils ne nous veulent aucun mal. Ils cherchent seulement à nous connaître et à mieux nous comprendre.

Nicolas a de la difficulté à contenir sa colère. Son voisin est bourru et acariâtre. Une véritable plaie.

*Juin 1654*

Marguerite tente d'apprendre à Ti-Pierre comment marcher à quatre pattes et Nicolas l'observe.

— Il me semble qu'il est plus lent que les autres enfants à vouloir marcher, tu n'as pas cette impression Margot ?

Des fusils dans les yeux, elle répond brusquement :

— Que connais-tu, toi, aux enfants ? Ils ne sont pas tous pareils !

Surpris, Nicolas se tait.

Soudain, Marguerite éclate en sanglots. Elle lui tend l'enfant et essuie ses larmes avec son tablier.

Nicolas est dépassé par les événements. Sa femme ne lui a jamais répondu de cette façon. Est-ce à cause de sa grossesse ?

À travers ses pleurs, elle parvient à lui dire :

— Colas, tu as raison... on ne peut plus le nier. Ti-Pierre est attardé. Il sera toujours plus lent que les autres enfants et peut-être qu'il ne pourra même pas jouir d'une vie normale. Mais c'est mon enfant et je l'aime, affirme-t-elle sur un ton décidé, presque dans un cri.

Nicolas s'approche de sa femme, lui entoure la taille en baisant son front.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Mais depuis quelque temps, j'avais des doutes et je voulais savoir ce que tu en pensais.

— J'ai toujours refusé de voir la vérité, répond-elle, les épaules soulevées par les sanglots. Je repensais à Ignace au même âge. Je comparais leur développement et je m'empressais aussitôt de nier la différence. Ti-Pierre est notre fils et je ne veux pas qu'il souffre.

— Nous l'aimerons autant, sinon plus que les autres, répond-il en frottant le ventre porteur d'espoir. As-tu peur pour le prochain ? ajoute-t-il à voix basse.

— J'y pense parfois, mais je me dis que le Seigneur ne réserve pas toujours les épreuves aux mêmes personnes. Suzanne Bardot pense que ce n'est pas parce qu'un enfant s'est présenté le cordon autour du cou, que ce sera pareil pour le suivant.

Marguerite est soulagée. La crise de larmes a crevé l'abcès de sa tristesse et elle se sent plus calme. Elle installe Ti-Pierre dans son lit pour la nuit et observe son mari en train de tisonner le feu dans l'âtre.

— Tu as toujours aussi peur du feu, Colas !

— C'est une question de prudence. Je sais quels ravages il peut faire. Je ne peux m'empêcher de penser à Guillaume Gauthier, chaque fois que je tisonne les braises. Tu te souviens il y a deux ans, à l'automne, ils ont perdu leur fille aînée dans l'incendie de leur maison. Je ne veux pas perdre un de mes enfants par manque de vigilance, répond-il en déposant le tisonnier.

Les yeux encore rougis par les larmes, Margot lui offre tout de même son plus beau sourire.

Nicolas lui propose, d'un air taquin :

— Tu veux que je te réchauffe ? Il fait particulièrement froid ce soir. Tu entends le vent dans la cheminée ?

Il la prend dans ses bras et l'entraîne dans le grand lit fermé par des tentures épaisses.

*Janvier 1655*

— *A* comme dans « arbre », *B* comme dans « bébé ».

Nicolas trace des lettres les unes à la suite des autres et s'émerveille de pouvoir faire des liens avec les mots qu'il connaît déjà.

Marguerite a suivi le conseil de Charles Sevestre. Elle enseigne à son mari la lecture et l'écriture. Nicolas est un élève attentif et elle est fière de lui.

Marguerite aime discuter avec l'ancien éditeur et libraire, surtout depuis qu'elle sait qu'il a connu son père et qu'il le portait en haute estime. Lorsque Monsieur Sevestre lui raconte des anecdotes concernant Antoine Le Breton, c'est pour elle le chaînon manquant de son enfance. Cet homme incarne la mémoire d'un temps passé, celui où elle était encore très jeune.

Le ton de voix régulier de Nicolas lisant les phrases la ramène à la réalité. Installé tout près d'elle sur une couverture, bébé Jean gazouille de plaisir. Il vient de réussir à se tourner sur le ventre.

Né le 10 août, le deuxième fils des Patenostre a été baptisé Jean, comme son parrain Jean Pelletier, leur nouveau voisin qui a acheté la terre de Jean Lemire.

Impuissant, Nicolas a vu partir son meilleur ami. Les Jésuites ont accepté de résilier son bail car il disait habiter trop loin de son travail de charpentier. Mais Nicolas sait que Louise était incapable de vivre à Sillery, aussi près des Indiens.

— Colas regarde ! Jean vient de se retourner tout seul. Il n'a que cinq mois, il est précoce celui-là !

Nicolas serre sa femme dans ses bras et celle-ci sent monter des larmes de joie.

— Tu avais raison, Margot. Dieu ne réserve pas toujours les épreuves aux mêmes personnes, lui souffle son mari.

Assis dans sa chaise haute, Ti-Pierre joue avec ses blocs de bois. Il éclate d'un rire sonore lorsqu'un des morceaux tombe par terre.

*Été 1655*

En juillet, Nicolas reçoit la visite de Guillaume Gauthier.

— Je suis venu te faire une offre, annonce le commerçant. Tu as peut-être le goût de te rapprocher de la ville et moi j'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de ma terre sur Grande-Allée. J'ai pensé à toi, Patenostre.

Nicolas ne sait trop quoi lui répondre. Guillaume continue :

— Je te propose un bail de six ans au terme duquel tu pourras racheter la terre. Tu n'auras aucune mise de fonds à donner, seulement t'engager à construire une grange pour les animaux et me donner la moitié des récoltes.

Marguerite hésite. Elle juge douteuses les conditions du bail : quel serait leur avantage ? En étant locataires, Marguerite craint qu'il ne leur reste rien au terme du bail de six ans. De plus, elle se méfie des frères Gauthier.

— Tu connais Charles et Guillaume. Ils ont la réputation de ne jamais être perdants en affaires. Ils s'arrangent toujours pour que cela tourne en leur faveur.

De son côté, Nicolas ne voit dans cet éventuel déménagement que des avantages. Enthousiaste, il tente de convaincre sa femme :

— Nous serions mieux logés, la maison est plus grande que celle de Sillery, explique-t-il. Nous serions à proximité

de la ville, tu pourrais visiter les De Repentigny plus souvent et nous aurions Denis Duquet comme voisin.

Marguerite finit par céder aux pressions de son mari et choisit de lui faire confiance.

Le 1<sup>er</sup> août, Nicolas signe le bail.

*1656*

En 1656, les occasions sont nombreuses pour fêter. Chez les Patenostre, la naissance d'un troisième fils du nom de Charles a eu lieu au mois de mai. Au cours de juillet, on célèbre le mariage de Jean-Baptiste, Sieur Le Gardeur De Repentigny avec Marguerite Nicolet, une jeune fille de quatorze ans qu'il a connue lors de ses voyages à Trois-Rivières.

Nicolas se réjouit de constater à quel point le jeune homme a mûri depuis cinq ans. Il porte dignement le titre de son père.

Le jour du mariage, le soleil est de la partie. Marie Favery entre au bras de Charles-Pierre, le nouvel homme de la famille qui n'a pas encore vingt ans mais qui possède toute l'allure d'un écuyer du Roi.

Ignace, le plus jeune Sieur De Repentigny, semble quant à lui considérer ces fêtes comme un embarras. Assis auprès de Marguerite et Nicolas, il ne cesse de chuchoter à l'oreille de Margot tout ce qu'il a fait depuis qu'il l'a vue la dernière fois. Elle tente de ne pas sourire en lui faisant signe de se taire, mais ce témoignage d'affection lui fait chaud au cœur.

Dix jours plus tard, Catherine De Repentigny donne naissance à un gros garçon. L'allégresse est à son comble

chez la famille D'Ailleboust. Louis-Antoine est le premier héritier mâle, celui qui perpétuera le nom et le titre.

Barbe De Boulogne fait une grande fête pour le baptême de son petit neveu. Dans le jardin, des musiciens sont installés sur une estrade et plus bas s'étalent de grandes tables sur tréteaux où les serviteurs ramènent les plats au fur et à mesure qu'ils se vident. Tous les invités, petits et grands, profitent du beau temps et de la musique. Nicolas termine une troisième gigue d'affilée lorsque Marguerite, en nage, toute rouge et essoufflée, demande grâce.

— Regarde Ti-Pierre qui se trémousse au rythme de la musique, fait-elle remarquer à Nicolas.

En regardant son fils sautiller pendant qu'Ignace le fait tourner, Nicolas se dit que tout n'est pas perdu si celui-ci aime la musique.



## Destin tragique

*Juillet 1657*

C'est connu à Québec, Guillaume Gauthier préfère le commerce aux travaux de la terre, bien qu'il ne déteste pas aller taquiner le poisson à l'heure où le soleil pointe de l'autre côté de la rive.

En ce vendredi de juillet, à l'aube, il donne rendez-vous à Antoine Brassard, son ancien voisin, pour aller pêcher sur l'étroite avancée de terre qui borde le fleuve, directement au bas de la falaise.

Après six jours de pluie, le beau temps est enfin de retour. La journée s'annonce belle et le poisson mordra sûrement par cette fraîche matinée. Pour rejoindre le fleuve, les pêcheurs doivent emprunter le sentier situé au bout de la terre d'Antoine, celui tracé en escalier dans la falaise.

— Je passe en premier, dit Guillaume. Rejoins-moi en bas, juste au bout de la pointe, désigne-t-il de son index gauche.

Il s'enfonce entre les arbres en sifflotant et descend les marches improvisées avec assurance, la canne sur le dos et le sac de toile en bandoulière. Le sol est boueux et glissant. Il ne voit pas la roche saillante déterrée par le ruissellement de la pluie des derniers jours. Son pied droit heurte

violemment la pierre et il est propulsé vers l'avant. Il tente de retrouver son équilibre mais son pied gauche glisse sur la glaise ramollie.

Guillaume se retrouve par terre, jambes écartées. Il s'accroche à la branche d'un arbuste pour se relever et glisse lentement sa jambe gauche pour la ramener vers lui, en tentant de se remettre debout. Soudain, il entend un craquement et la branche cède sous son poids. Précipité dans le vide, celui-ci dévale la falaise en hurlant. Non loin de là, Antoine entend son cri. Il l'appelle de toute la puissance de ses poumons mais n'obtient aucune réponse. Il doit impérativement descendre par le même chemin pour porter secours à son ami.

Alerté par les cris, un Huron s'approche. Dans sa panique, Antoine bredouille. Le Sauvage comprend qu'il y a urgence et qu'un homme se trouve au bas de la falaise. De son sac en peau de bête, il sort une grande corde tressée et demande à Antoine Brassard de l'aider.

— Accroche cette corde à cet arbre mon frère et suis-moi. Nous allons descendre l'un à la suite de l'autre. Tiens-la fermement et vérifie où tu mets les pieds. Le sol est boueux.

Le Huron passe en premier et tous deux descendent prudemment. Ils découvrent Guillaume gisant plus bas, une jambe repliée et les bras ouverts. L'Indien s'approche et voit la marre de sang qui entoure sa tête. Il se penche pour écouter son cœur et vérifier si l'homme blanc a encore le souffle de la vie. Il n'entend aucun battement et rien ne sort de ses narines. Il soulève doucement la tête de l'homme et aperçoit le crâne enfoncé par la pointe acérée de la roche contre laquelle il s'est fracassé. Il croise le regard d'Antoine Brassard qui attend désespérément une réponse. Il balance sa tête de gauche à droite.

— L'homme blanc est retourné chez le Grand Maître. Son souffle l'a quitté. Il n'y a plus de vie dans son corps. Son voyage sur Terre s'est arrêté ici.

Incrédule, Antoine se penche et tente de soulever son ami. Lorsqu'il voit la blessure à la tête, il comprend que Guillaume n'a eu aucune chance.

— Sois en paix. Tu ne pouvais rien faire pour aider ton ami, poursuit le Sauvage.

Antoine s'accroche à l'idée que Guillaume est mort sur le coup, sans souffrir, et qu'il ne pouvait rien faire pour le sauver. Il s'assoit sur une souche et la tête entre les mains, il se met à pleurer. Le Huron prend une branche de sapin et la tend au-dessus de l'homme mort. Il récite ensuite quelques incantations en se promenant. Puis en silence, il met sa main sur l'épaule d'Antoine pour lui signifier sa compassion.

Les habitants de Québec sont sous le choc. Guillaume Gauthier de La Chesnaye, l'assistant de Sevestre au Magasin Royal, est mort.

On ferme la tombe sur le corps mutilé et on la recouvre de roses sauvages et d'hémérocailles. Les funérailles ont lieu juste après les vêpres du vendredi 27 juillet 1657.

Entourée de sa famille, Marie Pichon pleure devant le cercueil de son fils tandis qu'Esther de Lambourg, son épouse, a choisi de rester à l'écart avec ses jeunes enfants. Le regard perdu dans le vide, elle nourrit des ressentiments.

— Si je n'étais pas venue dans ce pays de misère, nous n'aurions pas vécu autant de malheur, ne cesse-t-elle de marmonner.

Les témoins de la scène mettent ces paroles sur le compte de la douleur, mais chacun sait qu'elle n'a jamais

aimé la Nouvelle-France. Elle répétait à qui voulait l'entendre, qu'elle y restait parce qu'elle était mariée et avait des enfants.

La vie d'Esther de Lambourg en Nouvelle-France est remplie de drames. Après avoir perdu son deuxième enfant, encore bébé, elle a vu mourir son aînée dans l'incendie de leur maison. Aujourd'hui, elle se retrouve veuve avec trois enfants et enceinte de trois mois.

De fatigue et de désespoir, elle éclate en sanglots. La tête haute et les lèvres pincées par le chagrin, Anne sa fille de six ans tente de la consoler du mieux qu'elle peut pendant qu'Ignou, le petit dernier, tire sur sa jupe.

— Où père? J'veux voir père, s'écrie-t-il.

Marguerite, silencieuse, regarde la scène en se demandant ce qu'elle ferait si elle avait à vivre un tel drame. Aux côtés de sa femme, Nicolas ne dit mot et ravale sa peine. Il a perdu un patron, un ami, presque un membre de sa famille. Marguerite serre plus fort la main de Nicolas.

*Il faut profiter de chaque instant de la vie, pense-t-elle.*

*Septembre 1657*

Les mâchoires crispées, Nicolas arpente de long en large la cuisine. Perplexe, Marguerite observe son mari.

Elle voit bien que quelque chose le tracasse depuis le décès de Guillaume Gauthier, mais elle se sent impuissante. Il ne veut rien dire et quand elle le questionne, il s'emporte et se referme davantage. Elle croit qu'il y a de fortes chances que ce soit en rapport avec la terre sur Grande-Allée.

De plus en plus inquiète, Marguerite rumine de sombres idées :

*La veuve Gauthier ne veut probablement pas honorer le bail. Elle veut son argent tout de suite. Nous ne pouvons racheter la terre, nous n'avons pas assez de capital. Où irons-nous? J'ai toujours su que cette transaction n'était pas souhaitable.*

Au bout d'un mois, Nicolas se décide enfin à parler. Ce soir-là, aussitôt que Marguerite revient de coucher les garçons, il l'entraîne dehors sous le grand chêne et lui dit solennellement :

— Margot... j'ai réfléchi.

— Tu ne trouves pas ça long, un mois de réflexion? répond Marguerite offusquée. Pendant ce temps, je me faisais du mauvais sang.

Nicolas ne semble pas l'entendre. Faisant fi de sa frustration, il affirme d'un ton assuré :

— Il y a deux ans, quand nous avons accepté ce bail, j'envisageais d'être en mesure d'acheter cette terre à la fin du contrat. Malheureusement, j'ai bien peur que ce soit impossible dans les circonstances actuelles.

Sur un ton plus bas, avec une pointe de doute dans la voix, il continue :

— Sans revenu et avec ce nouveau bébé, la veuve de Guillaume aura besoin de tout l'argent disponible. Il n'est pas dit qu'elle se remariera bientôt et connaissant ses sentiments pour la Nouvelle-France, elle ne sera pas encline à trouver un mari à Québec. Si elle choisit de partir, elle aura encore plus besoin de son argent. Et j'imagine que la somme demandée sera plutôt élevée car Grande-Allée est très en demande. Que nous restera-t-il? Je n'ai pas eu le temps de remplir les conditions du bail.

Nicolas s'arrête de parler afin de reprendre son souffle. Lorsque Marguerite vient pour prendre la parole, il recommence son monologue :

— Rester ici n'est peut-être pas la solution. C'est une petite terre qui ne saurait nous faire vivre longtemps et on sait à quel point les abords de la falaise peuvent être dangereux. Je m'inquiète pour les enfants.

Nicolas a déballé son sac d'une traite. Il pousse un grand soupir et se tourne vers sa femme. Avec agacement, elle lui répond :

— Je réalise que tu as réfléchi à toutes les hypothèses avant de m'en parler. Tout de même, Nicolas Patenostre, j'aurais aimé participer à tes réflexions et le temps m'aurait paru moins long, dit-elle encore frustrée.

Elle rajoute néanmoins plus doucement :

— En as-tu parlé avec Charles Gauthier ? C'est lui le tuteur des enfants de Guillaume. Et Charles Sevestre, qu'en pense-t-il ?

— Je ne sais pas, j'attends la proposition de la famille. Je me demande ce que la succession exigera en termes de conditions de bail. La grange n'est pas encore construite.

— Je pense aussi qu'il serait mieux de déménager, dit-elle en se rapprochant de son mari. Si nous nous éloignons un peu de la Haute-Ville, peut-être pourrions-nous acheter plus grand, pour le même prix.

Et d'un ton plus bas :

— Peut-être même un peu plus loin afin de diminuer le risque d'attaque par les Iroquois.

— C'est la première fois que je t'entends dire que tu as peur des Iroquois, réplique Nicolas, surpris par la réflexion de sa femme.

— Oh! Pas moi! s'empresse-t-elle de corriger. C'est pour les enfants. Les Agniers ont tendance à enlever les enfants pour remplacer leurs guerriers morts au combat. À moins que ce ne soit pour voir souffrir les parents.

— À ce que je sache, ils s'arrangent pour tuer les parents avant d'enlever les enfants.

— Assez d'histoires d'horreur, Nicolas Patenostre.

— Depuis que j'ai appris à connaître les Hurons, je me dis que les Agniers ne doivent pas tous être des sans-cœur.

— Je ne tiens pas à le savoir.

Le soleil descend dans la fraîcheur de cette fin d'août. Nicolas enlève la coiffe de sa femme, dénoue ses cheveux et comme elle le préfère, il passe sa main dans les boucles moites, emprisonnées à longueur de journée dans le bonnet d'étamine. Elle appuie sa tête sur son épaule.

— Quand tu as des inquiétudes, dit-elle, tu peux m'en parler. J'éprouverais moins de soucis et le fait d'en parler tous les deux rendrait les choses plus faciles.

— Je suis le chef de la famille et je tiens à te soustraire le plus possible à ce genre de souci.

Cette nuit d'été est témoin de leurs ébats.

Au petit matin, alors que l'aube les surprend, Marguerite confie à son mari :

— Pour la prochaine maison, j'aimerais que le lit soit plus éloigné des enfants. Ils vieillissent, tu sais.

Nicolas répond en caressant les fesses de sa femme :

— Tu veux dire une chambre fermée, comme dans un manoir?

— Au moins un coin plus privé.

Nicolas part pour l'étable tandis que Marguerite chantonne en enfournant le pain.

*Novembre 1657*

L'automne est le plus triste que Marie Pichon ait vécu depuis la mort de son premier mari. Un de ses fils est mort et sa belle-fille, enceinte, s'enfonce de plus en plus dans la dépression. Quant à son deuxième mari, il souffre d'une infection pulmonaire qui semble vouloir traîner en longueur.

Un matin, Nicolas frappe à la porte des Sevestre avec l'intention d'obtenir une solution concernant la terre sur Grande-Allée. Depuis le décès de Guillaume, Charles Gauthier ne lui a encore rien fait connaître de sa décision.

— De la belle visite, s'exclame la femme en ouvrant. Charles, regarde, c'est Nicolas!

Assis dans un fauteuil profond, une couverture sur les genoux, Charles Sevestre respire difficilement. Cerné jusqu'aux joues, on dirait un vieillard.

— Est-ce le bon moment pour vous rendre visite Charles?

— C'est toujours le bon moment. Si on attend qu'il n'y ait plus de problèmes, on ne se parlera pas souvent.

À le voir ainsi, Nicolas a comme l'impression que la mort de Guillaume l'a grandement affecté.

*Il était son bras droit au magasin et Charles l'aimait comme un fils, songe Nicolas. Il doit aussi s'inquiéter pour sa veuve. On raconte qu'elle vit recluse et qu'elle ne fait qu'attendre la délivrance de l'accouchement pour ensuite se laisser mourir.*

— Tu veux me parler de la terre sur Grande-Allée, n'est-ce pas?

— Je ne veux pas vous tracasser avec mes problèmes. Vous avez assez des vôtres.

— Mais je te connais, tu veux t'organiser. Tu sais que c'est Charles qui s'occupe de la succession de son frère.

Sevestre se redresse et dit à voix basse :

— Je lui ai demandé d'être juste avec toi. Mais sois vigilant, tu sais comment il est en affaires.

Après avoir pris une grande inspiration, il continue :

— Je veux que tu saches que je serai toujours reconnaissant à Godefroy de t'avoir engagé. Dès ton arrivée, nos clients nous ont félicités sur le choix des tissus et sur les conseils que tu leur prodiguais. Mais les choses changent. Maintenant que chacun peut librement ouvrir son propre commerce, le magasin officiel de la *Communauté des Habitants* fait moins de profit, pour ne pas dire qu'il décline. En 1651, il y a eu le magasin des frères Gagnon. Aujourd'hui, c'est Aubert de La Chesnaye qui ouvre boutique. Crois-moi, ce jeune homme réussira en affaire. Je reconnais le talent quand j'en vois un. Il ira loin et fera sûrement prospérer Québec. Malgré cela, nous devons continuer à faire des affaires au magasin général, nous aussi. Penses-tu rester encore avec nous pour le déchargement des navires cette année ?

— Tant que le travail sur ma terre le permettra et pourvu que je n'habite pas trop loin. Je dois retourner à la maison pour traire les vaches.

— Cré Nicolas ! C'est Marguerite qui doit être contente ! répond le quinquagénaire l'œil ravivé. As-tu déjà regretté de t'être engagé pour le Nouveau Monde ?

— Au début, il m'arrivait d'imaginer ce qu'aurait été ma vie à Rouen si j'avais fini par avoir pignon sur rue et devenir Maître drapier. Je n'avais qu'à envisager trois mois en

mer pour que tout projet de retour en France s'évanouisse. Mais dès le jour où j'ai courtoisé Marguerite, j'ai su que ma place était ici. Je voulais devenir défricheur.

*8 Décembre 1657*

Ce matin, Sevestre se sent mieux. Il ne fait pas très froid et une première neige tombe mollement au sol. Il veut voir ce qui se passe au magasin. Depuis le décès de Guillaume, il est seul pour voir à l'administration du commerce.

En sortant du magasin, au milieu de l'après-midi, il s'engage dans la rue Sous-le-Fort. Il lève la tête pour voir le Château Saint-Louis. Comme il a changé. Il a maintenant l'allure d'un vrai château, même si aujourd'hui à cause du brouillard de neige, on a de la difficulté à distinguer les imposantes tours.

La neige tombe de plus en plus fort et le vent d'Est en provenance du fleuve passe par la Pointe-aux-Roches et crée des accumulations.

*Par l'escalier de Champlain, ce sera moins long que par la grande côte, s'encourage Sevestre.*

Il monte lentement les marches qui rejoignent la Côte de la Montagne. Québec est à son plus beau sous cette première neige. Il est heureux d'être venu à bout de l'infection pulmonaire.

*Après tout, la vie n'est pas finie, songe-t-il.*

Il amorce la courbe qui rejoint la ferme de Guillaume Couillard lorsqu'il sent une brûlure au milieu de l'estomac.

*J'ai trop mangé de lard ce matin, se dit-il.*

Il s'arrête quelques minutes dans son ascension. Son souffle devient court et des sueurs froides perlent sous son bonnet de castor. Il a la bouche sèche et il frissonne.

*Ce doit être la fièvre qui me reprend, pense-t-il.*

Il est seul, personne à la ronde. C'est le milieu de l'après-midi et les gens sont rentrés chez eux avant que la neige ne s'intensifie. Une douleur violente lui dévore maintenant toute la poitrine et ses mâchoires s'engourdissent. Il tombe à genoux, le dos arqué comme pour chercher son air, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur le projette par terre. Il se retourne péniblement sur le dos pour tenter de respirer. Les yeux levés au ciel, il comprend que sa vie s'achève ainsi, dans la neige et le froid.

Le temps d'un éclair, il revoit tout. L'imprimerie-librairie à Paris. Son mariage avec sa bonne et solide Marie.

*Que fera-t-elle sans moi? s'inquiète-t-il.*

Il revoit tous ses enfants et les bénit du fond de son cœur avant d'apercevoir un grand tunnel et une dame qui s'avance dans une lueur évanescence.

Elle porte une robe d'un blanc si pur et éclatant que ses yeux ne peuvent le supporter. Elle lui tend la main avec un air serein et il répond à son invitation, pendant que des êtres transparents le transportent comme sur un nuage. Il se sent bien. Il flotte. Comme dans un brouillard, il aperçoit plusieurs personnes connues qui l'attendent pour le saluer.

Le lendemain, 9 décembre, celui qui avait été commis général du magasin, premier lieutenant civil et criminel de la sénéchaussée, syndic de la *Communauté des Habitants*, juge et prévôt de la Seigneurie De Lauzon, entre à l'église dans un coffre de chêne, commandé à Jean Lemire il y a moins d'un an. Catherine Gauthier et Marguerite Sevestre soutiennent leur mère, laquelle semble figée dans une tristesse résolue.



## Doutes et Joies

1658

En janvier, succession oblige, Charles Gauthier de Boisverdun doit absolument vendre la terre de son frère sur Grande-Allée. Il a déjà trop attendu et Esther a besoin d'argent pour vivre. Mais le bail de six ans établi avec Nicolas Patenostre n'est pas terminé et les conditions ne sont pas complétées. Comment régler l'affaire sans nuire à Patenostre? Il y a songé longtemps. Début février, il rencontre Nicolas chez Boisdon.

— Je suis dans l'obligation de mettre un terme à ton bail, il faut vendre la terre, décrète-t-il en prenant une gorgée de bière.

— Je m'y attendais depuis longtemps, répond le principal intéressé.

— Ma belle-sœur a vraiment besoin de cet argent.

— Torrieu, c'est ben sûr! Mais tu sais que je n'ai pas encore construit de grange.

Nicolas attend sa réponse, inquiet.

*Que choisira le frère Gauthier? Un contrat, c'est un contrat.*

Charles finit sa bière.

— J'ai quelque chose à te proposer. Si je te libère de l'obligation de construire une grange et que je mets fin à ton bail, accepteras-tu de faire les semailles? À vrai dire, je n'ai pas encore trouvé d'acheteur et je ne voudrais pas offrir une terre en friche.

Nicolas n'en revient pas.

*Charles Gauthier agit en homme d'affaires mais il est moins intransigeant que je ne l'appréhendais.*

— Ouais, c'est à considérer, répond-il prudemment. J'envisage d'acheter une terre sur le bord de la rivière Saint-Charles, dans la Seigneurie Notre-Dame-des-Saints-Anges. Par contre, je n'aurai pas le temps de défricher tout le champ avant les semailles pour cultiver ce dont j'ai besoin pour faire vivre ma famille qui va bientôt s'agrandir.

— Entendu, chose réglée. Je mettrai dans l'accord de vente que tu auras droit au tiers de la récolte pour cette année.

*Un tiers de la récolte! Ce n'est pas beaucoup, considère Nicolas, mais vu les circonstances, c'est un arrangement convenable.*

Deux semaines plus tard, Nicolas achète un lot de soixante acres dans la Seigneurie de Notre-Dame-des-Saints-Anges situé au bord de la rivière Saint-Charles, entre les propriétés des Norman et des Gendron.

Il y construira une grande maison à colombages pierrotés, comme celles que l'on voit en Normandie. Le toit sera très pentu pour empêcher la neige de s'y accumuler ainsi que pour conserver une plus grande aération à l'intérieur. Il y ajoutera deux cheminées, une pour cuire et réchauffer le côté est de la maison et une autre plus petite, du côté ouest, pour la section des chambres.

Il se promet de ne plus jamais dépendre des autres. Il tient désormais à être l'unique propriétaire et il pourra ainsi enfin réaliser son rêve de cultiver le lin.

Dans les jours qui suivent, il réalise que Jean Norman a construit une maison sur une partie de son terrain et celui-ci voudrait lui racheter le demi-arpent qu'il croyait lui appartenir.

Marguerite inquiète, s'exclame :

— Que c'est compliqué!

Se faisant rassurant, Nicolas explique :

— J'ai fait une entente avec lui. Je lui vends la partie de terrain mais en revanche, il nous laisse utiliser la cabane<sup>11</sup> qu'il avait construite temporairement, jusqu'à ce que notre maison soit prête. Nous sommes chanceux, elle est suffisamment grande et il y a un puits ainsi qu'un petit potager.

Margot n'est pas rassurée pour autant et lui fait remarquer qu'entre la rivière Saint-Charles et Grande-Allée, il devra travailler en double.

À bout d'arguments, Nicolas s'exclame :

— Torrieu Margot! Je n'ai pas le choix! Il faut bien qu'on mange! Ne t'en fais pas, j'y arriverai.

\* \* \*

Aujourd'hui, Marguerite rend visite à Marie Favery. Elle a une faveur à lui demander. Dans le grand salon, Ignace joue avec Jean et Ti-Pierre pendant que Charles enveloppé dans une grande couverture sommeille sur le tapis au pied

---

11. Cabane: simple abri de planches, érigée temporairement par les colons sur leurs terres..

de Marguerite. À dix ans, Ignace ne s'intéresse pas aux jeux favoris des garçons. Il aime plutôt s'occuper du jardin, lire, écrire et discuter avec sa mère. Aujourd'hui, la visite de Marguerite et de ses enfants le ravit.

— Margot, tu vas me manquer, je ne veux pas que tu déménages, dit le jeune garçon. Bientôt, je serai assez grand pour aller te rendre visite tout seul.

— Un instant jeune homme, répond Marie. Nous réévaluerons cela en temps et lieu. À ton âge, la permission de ta mère est encore requise.

Même si les désirs d'autonomie de son fils la réjouissent, elle ne le laissera pas se balader seul, si loin de la maison familiale. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle sent le besoin de protéger son petit dernier.

Marguerite interrompt ses réflexions.

— Mère, je serais très honorée que vous acceptiez d'être la marraine de ce bébé, dit Margot une main sur le ventre.

Marie regarde tendrement Margot. Elle l'épate. Elle a trois garçons et attend son prochain bébé avec une hâte évidente. Elle ne peut même pas compter sur l'appui de son aîné, qui a l'air d'être plus jeune que son frère de quatre ans. Marie sait à quel point sa pupille voue un amour exceptionnel à ce premier-né, dont le développement ne sera jamais comme celui des autres. Elle le câline et le surprotège, comme pour lui éviter tous les malheurs ou le mettre à l'abri des railleries.

— Il me fera grand plaisir d'être la marraine de ce nouveau bébé, ma fille. Nous demanderons à Pierre Voyer D'Argenson, le nouveau gouverneur, d'en être le parrain.

— J'en suis très honorée, mère. Vous croyez qu'il sera revenu avant la naissance prévue pour la fin juillet ?

— En partant l'automne dernier, il nous a dit qu'il prendrait le premier navire qui reviendrait, lui répond Marie en servant la bière d'épinette fraîche que vient d'apporter la cuisinière.

\* \* \*

La chaleur du début juin est suffocante. Même au bord de la rivière Saint-Charles, aucune brise ne vient chasser l'humidité qui s'infiltré jusque dans la petite maison de bois. Marguerite essuie son front avec le coin de son tablier. Elle prépare le pain pendant que Charles dort et que Jean poursuit Ti-Pierre autour de la table.

— Torrieu les enfants! Cessez de faire du bruit, intervient Nicolas exaspéré.

Surprise, Marguerite cesse de pétrir la pâte et se tourne pour voir ce qui ne va pas. Il n'y a pourtant rien d'anormal; les garçons jouent, courent et se chamaillent ainsi tous les jours. Alors pourquoi son mari bougonne-t-il autant?

Depuis deux jours, Nicolas est immobilisé à cause d'une blessure. Il a trébuché sur la fourche et la pointe de l'outil lui a lacéré la jambe. Marguerite a lavé la plaie et fait un pansement, mais sa jambe reste enflée et il doit la garder surélevée la majeure partie de la journée.

Nicolas est impatient. Tout ce qu'il souhaite, c'est pouvoir retourner au champ le plus tôt possible. Il y a tant à faire. Il défriche leur nouvelle terre au bord de la rivière Saint-Charles, construit la grande maison et l'étable tout en continuant de cultiver la terre sur Grande-Allée, jusqu'aux récoltes.

— Calme-toi Colas... Les garçons ne sont pas plus turbulents qu'à l'accoutumée, mentionne doucement Marguerite.

— Chacun son métier. Toi à la maison et moi aux champs, renchérit-il la moue boudeuse et les yeux rivés sur sa plaie.

— Plus tu te rebiffes, moins vite tu guériras.

— Tiens, tu en sais long sur les blessures, toi ?

Marguerite fait sortir les garçons et se plante devant son mari les deux mains sur les hanches, faisant ainsi ressortir son ventre proéminent. Agacée, elle réplique sèchement :

— Tu es un très mauvais patient, Colas Patenostre ! Comment ferais-tu si tu étais une femme ?

— Je ne suis pas une femme et j'en suis bien content.

Nicolas répond du tac au tac, seulement pour répliquer. En fait, il s'en veut d'être immobilisé ainsi, la jambe sur une chaise. C'est lui qui a laissé traîner la bêche en plein milieu du terrain. De plus, il s'inquiète pour la récolte. Les terres sont asséchées. Depuis trois semaines, il n'a pas réellement plu et les jeunes plants risquent de brûler avant de mûrir.

Il soutient le regard de Marguerite et continue de plus belle. N'ayant plus d'arguments qui tiennent, il finit par avouer au bout de quelques minutes :

— C'est la chaleur et l'immobilité qui me rendent grincheux.

Marguerite lui apporte une pile de vêtements qu'elle dépose sur ses genoux.

— Tiens, occupe-toi. Ainsi, le temps te paraîtra moins long, lui dit-elle sur un ton de colère retenue. Tu te sentiras utile et tu cesseras peut-être de grogner.

Quand son Colas est malade, il devient impatient et ronchonne, comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Elle a alors l'impression d'avoir un enfant de plus à s'occuper.

\* \* \*

Le 11 juillet, le Saint-Sébastien mouille dans le port de Québec. Il ramène Pierre Voyer D'Argenson, avec le titre de gouverneur de la Nouvelle-France. Toute la population de Québec est venue saluer le nouveau gouverneur et attend de suivre le cortège jusqu'au Château.

Au moment où Louis D'Ailleboust, administrateur intérimaire, remet les clés de la porte au nouveau représentant du Roi, les canons du fort et ceux du bateau se répondent, faisant rouler l'écho de leur tonnerre sur les eaux et dans les grandes forêts des alentours.

Le règne de Pierre Voyer commence en lion. Le lendemain à midi, l'alarme sonne. Rue Sous-le-Fort, juste au pied de la falaise, on entend des cris de guerre. Les Iroquois attaquent, terrorisant du même coup la population.

Pierre Voyer laisse son repas en plan et accompagné de plus de deux cent hommes Français, Hurons et Algonquins, celui-ci donne la chasse aux envahisseurs qui, au bout d'un certain temps, finissent par se disperser.

Dans leur fuite, les Iroquois laissent tomber deux enfants algonquins qu'ils avaient enlevés à leur mère en la laissant pour morte. La population vient au secours des petits pendant qu'on transporte la femme à l'hôpital. Ayant simulé la mort, celle-ci a pu être sauvée et sa vie n'est heureusement pas en danger.

À l'aube du lendemain, le gouverneur et ses hommes partent à la recherche des attaquants. Après six heures de marche dans les bois, ils finissent par trouver la piste des Iroquois mais aucune trace d'eux. Selon des témoins, les Agniers seraient repartis par le fleuve en direction des Trois-Rivières.

De retour au Château Saint-Louis, D'Ailleboust le met en garde :

— Soyez vigilant, Voyer. Toute l'année dernière, les Iroquois ont harcelé les colons de Ville-Marie et des Trois-Rivières. Maintenant, ils ont atteint Québec.

Avec les évènements des dernières heures, le gouverneur Voyer D'Argenson n'aura d'autre mission que de négocier la paix avec les belligérants. Il en va de la survie de cette colonie.

\* \* \*

Il fait une chaleur étouffante en ce 18 juillet. Les plus vieux jouent dehors et le petit Charles dort dans sa couchette, lorsque Marguerite ressent les premiers signes de la délivrance. L'arrivée du nouveau bébé n'est pourtant prévue qu'à la fin du mois. Malgré la chaleur, elle attise le feu et prépare l'eau à bouillir. Elle installe les toiles pour son lit et sort voir si Nicolas n'est pas à portée de vue.

Celui-ci l'aperçoit faisant de grands signes de la main et il se précipite à la maison.

— Je vais chercher l'accoucheuse, Margot. Pourras-tu attendre jusqu'à notre retour ? demande-t-il inquiet.

— Je pense que oui. Les douleurs ne se présentent qu'aux quinze minutes, mais elles sont par contre très intenses. La chaleur y est pour beaucoup, je crois.

À l'arrivée de la sage-femme, bébé Charles, réveillé brusquement par toute l'agitation de la maison, est assis dans son lit et pleure en se frottant les yeux. Nicolas le prend et sort. De toute façon, il ne sera d'aucune utilité.

En moins de trois heures, tout le travail est terminé et la famille Patenostre s'est enrichie d'un nouveau garçon.

Nicolas prend son fils dans ses bras et l'enfant le fixe, comme s'il le voyait.

— Il ne doit pas y avoir d'enfant préféré, mais toi tu m'émeus plus que les autres, murmure-t-il.

Un courant passe entre le nouveau-né et son père.

— Bienvenue mon petit. Je te promets de toujours te protéger, ajoute-t-il, les yeux humides.

Malgré les tracas, le gouverneur Pierre Voyer D'Argenson accepte d'être parrain. Il le fait par considération pour la veuve De Repentigny et parce qu'il croit que tous les habitants de Québec, nobles ou roturiers, font partie d'un seul et même peuple, celui dont il est responsable. Un baptême est un évènement heureux. Cela le changera de la guerre.

Le 19 juillet 1658, en l'église Notre-Dame-de-Québec, le quatrième fils de Nicolas Patenostre et de Marguerite Le Breton est baptisé Pierre, en l'honneur de son parrain et du défunt mari de sa marraine.

\* \* \*

Au mois d'août, en revenant de Grande-Allée, Nicolas s'arrête au port. Le navire marchand Le Taureau vient d'accoster en provenance de La Rochelle.

Nicolas a toujours aimé l'effervescence qui règne sur les quais à l'arrivée d'un bateau, qu'il provienne de France, de Montréal ou de Boston. Un marin l'interpelle :

— C'est toi Patenostre ? On te cherche là-bas.

Le jeune marin désigne un couple vêtu élégamment, accompagné de deux jeunes filles. L'homme s'avance vers Nicolas et fait une courbette pour se présenter :

— Sieur Robert Vié de La Mothe. Ma femme, Jeanne-Xainte Paulin et nos deux filles, Marie-Marthe et Marie-Xainte.

Devant le mutisme surpris de Nicolas, l'homme continue :

— Vous êtes bien l'époux de Marguerite Le Breton ?

— Oui, répond Nicolas sceptique, juste avant de se souvenir du nom de la mère et des sœurs de Marguerite.

L'homme enchaîne :

— Nous avons décidé de nous installer en Nouvelle-France. Plusieurs années après le départ de Marguerite, il nous est apparu évident que nous y serions bien, toute la famille réunie.

*Les paroles de l'homme sonnent faux. Est-ce bien eux ou quelques autres prétendus passagers ayant pris leur identité ?* s'inquiète Nicolas.

Selon ce qu'il en sait, il est peu probable que cette famille vienne s'installer en Nouvelle-France par choix.

Nicolas observe une à une les trois femmes. Elles gardent un visage fermé et la plus âgée des filles fixe le sol. Le voyage a probablement été difficile. Elles ont le teint verdâtre et les traits tirés.

— Avez-vous des réservations chez l'aubergiste ?

— Non. Vous croyez qu'il n'y aura pas de place ? répond La Mothe sur un ton élevé, ayant l'air offusqué d'une telle possibilité.

Nicolas ne veut pas amener toute cette prétendue famille chez lui. De toute façon, il n'y a pas de place dans la cabane pour les loger convenablement.

Boisdon propose à Nicolas d'installer la famille Vié de La Mothe dans les combles de l'auberge. La pièce est suffisamment grande et confortable pour que Sieur de La Mothe accepte de la louer pour un certain temps, même s'il juge le coût exorbitant. En traversant la grande salle, les voyageurs sont alléchés par une odeur de bœuf qui mijote et de légumes qui cuisent dans le jus.

La plus jeune des filles tire sur les jupes de sa mère.

— Ça sent bon, mère! J'ai faim, supplie-t-elle.

La famille La Mothe se détend en sentant l'appétit leur revenir. Comme la traversée a particulièrement été difficile et les repas fort peu appétissants, ils n'ont somme toute mangé que pour survivre. La femme s'approche de Nicolas.

— Merci, Monsieur Patenostre. Vous allez aviser Marguerite, n'est-ce pas? Dites-lui que sa mère et ses sœurs ont hâte de la revoir.

— Je n'y manquerai pas, Madame.

Nicolas ne sait trop quoi penser.

*Qu'est-ce qui se cache derrière cette arrivée imprévue?*

À l'annonce de la nouvelle, Margot faillit échapper Pierrot en se laissant tomber sur le banc près de la table.

— Je n'aurais jamais cru que ma famille viendrait en Nouvelle-France. Je corresponds chaque année avec ma mère, mais il n'a jamais été question qu'ils viennent s'installer ici. Que s'est-il donc passé?

Ce soir-là, Marguerite sent le besoin de se confier. Elle raconte à Nicolas que son beau-père est un incorrigible joueur et lui révèle les gestes et les paroles grivoises à son égard.

Inquiet, Nicolas veut en savoir plus.

— Dégoutée, je me refugiais dans ma chambre en rêvant de quitter la maison. Je suis partie sans révéler à ma mère les gestes déplacés de son mari lorsqu'en revenant de ses soirées de jeu bien arrosées, il me tenait des propos honteux en me tâtant les fesses familièrement. J'étais trop jeune et inexpérimentée à l'époque pour comprendre la portée de ses gestes. Mais au fond de moi, je savais que ce n'était pas bien. Je me demande ce qui se serait passé si j'avais continué à vivre dans la même maison que lui.

Silencieux, la mâchoire crispée, Nicolas prend sa femme dans ses bras et la tient ainsi pendant un long moment.

— Mon salut, je le dois à Jean-Paul Godefroy, ami d'enfance de Robert Vié de La Mothe et à sa belle-mère, soupire Marguerite.

— En le voyant, je savais qu'il était vil et menteur, tranche Nicolas en gardant un bras protecteur autour des épaules de sa femme.

\* \* \*

Le lendemain matin, Marguerite se rend à l'auberge avec Pierrot sur son dos. Mêlées de joie et de crainte, ses pensées s'accordent au rythme de ses pas. Lorsqu'elle ouvre la porte, elle aperçoit sa mère et ses sœurs assises au fond de la grande pièce. Des larmes embrouillent sa vue et elle les laisse couler librement.

Jeanne Xainte Paulin se lève avec hésitation. Elle ne reconnaît plus sa fille. Marguerite n'était qu'une enfant à son départ de Paris. Maintenant, c'est une femme, une très belle femme.

Marguerite regarde à tour de rôle ses jeunes sœurs. Marie-Marthe se jette dans ses bras et l'embrasse. Marie-Xainte,

impressionnée, recule devant cette étrangère. Elle n'était qu'un bébé lorsque sa sœur aînée a quitté la France.

Marguerite met la main sur la tête de la petite et l'embrasse tendrement sur le front. Mal à l'aise, sa mère lui raconte que la vie était devenue difficile à Notre-Dame-des-Champs et que son mari a connu des revers de fortune. Marguerite n'a pas besoin d'en savoir plus.

*Pour qu'ils choisissent de traverser le grand océan, il faut que les déboires soient très importants. À voir à quel point ma mère a vieilli et comment mes sœurs sont amaigries et attristées, la situation est grave, se dit-elle.*

Jean-Paul Godefroy entre à son tour chez Boisdon. Il aperçoit Robert Vié de La Mothe et sa famille. Il n'arrive pas à croire qu'il soit venu jusqu'en Nouvelle-France. Vié se lève et vient à la rencontre de son ami d'enfance.

— Que fais-tu ici ? demande Jean-Paul.

— C'est bien moi ! Je viens de débarquer, clame-t-il sur un ton enjoué.

À mots couverts, Robert Vié explique qu'il a eu des pertes au jeu. Il vient en Nouvelle-France recommencer une nouvelle vie.

En 1649, lors de son voyage en France, Jean-Paul avait rendu visite à son ami d'enfance de Notre-Dame-des-Champs à Paris. Vié ayant déjà de grosses dettes de jeu, Godefroy avait proposé aux parents de Marguerite, la jeune fille de treize ans qui rêvait du Nouveau Monde, de l'emmenner à Québec pour s'occuper d'Ignace, ce qu'ils avaient accepté.

Godefroy comprend tout de suite que son ami a de graves ennuis.

*Il ne s'est donc pas pris en main. J'en ai assez de Robert Vié de La Mothe. Je dois mettre une distance entre lui et moi,* songe-t-il fermement.

Lorsque Robert demande à son ami s'il peut les héberger, Jean-Paul lui répond qu'il n'a pas de place à la maison.

\* \* \*

C'est Marie Favery qui offre temporairement un gîte à la famille Vié de La Mothe, le temps que ceux-ci trouvent une demeure. Les parents habitent ainsi le logement occupé par Marguerite et Nicolas quelques années auparavant, tandis que Marie-Marthe et Mimi se partagent l'ancienne chambre de leur sœur.

Xainte a bon espoir que la vie ne soit pas aussi rude qu'elle l'appréhendait. Elle se réjouit d'habiter une maison confortable chez des gens de leur rang. Son mari, lieutenant de la garde royale, a été accepté dans la garnison du Fort Saint-Louis. Au besoin, elle offrira ses services à Marie Favery à condition de ne pas avoir à tout raconter.

Heureusement, sa fille Marguerite semble heureuse avec ses quatre fils et son vaillant et courageux pionnier.

Marie-Marthe, surnommée Marima, rend souvent visite aux Patenostre.

Le petit Charles lui saute dans les bras, et Ti-Pierre qu'elle a réussi à apprivoiser, dessine avec elle. Seul Jean ne semble pas intéressé par sa visite. Il joue dans son coin en déplaçant des morceaux de bois dans différentes directions, imaginant qu'il s'agit d'Iroquois et de Hurons qui s'affrontent.

— Tu as vécu près des Sauvages, Margot. Raconte-moi comment c'était.

Marguerite relate ses expériences heureuses à Sillery, sans toutefois trop insister sur les attaques inattendues des Iroquois.

— Je veux me marier et vivre comme toi, lui confie Marima.

— Quand je suis partie, tu disais qu'un jour tu ferais comme moi et que tu irais au Nouveau Monde, lui fait remarquer Marguerite.

Sa jeune sœur la regarde, surprise :

— J'ai de la suite dans les idées, n'est-ce pas ?

\* \* \*

Gauthier a trouvé preneur pour la terre de Guillaume. Désormais, Nicolas pourra se consacrer exclusivement à ses terres. En raison des conditions climatiques exécrables de l'été, les récoltes ont été passablement maigres dans tous les champs de Nouvelle-France. La famille Patenostre devra gérer ses réserves pour passer l'hiver. Heureusement, Nicolas a pu échanger une partie du bois qu'il a défriché contre du blé et du foin pour les animaux mais ils devront faire preuve de prudence avec les réserves de légumes racines et de viandes séchées.

Grace à la corvée<sup>12</sup>, de rigueur en Nouvelle-France, Nicolas et sa famille ont pu déménager dans leur nouvelle maison avant l'hiver. Cette grande maison, qui ressemble à celle de ses rêves, comble de bonheur Marguerite.

---

12. Corvée : travail collectif gratuit effectué à tour de rôle par les colons de la communauté.

En septembre, la truie a mis bas plusieurs porcelets et aujourd'hui, Nicolas vient d'en tuer deux pour les festivités du temps des Fêtes. Comme ils auront des invités particuliers cette année, les Patenostre se préparent avec plus de fébrilité qu'à l'accoutumée.

— Tu te rends compte, Margot ? Il y a quelques années, nous étions seuls dans ce grand pays, ne comptant que sur nos amis et nos familles d'adoption. Aujourd'hui, nous célébrerons Noël avec ta famille.

Appréhendant cette rencontre, Marguerite ne répond pas. Elle se souvient de la réaction de sa mère à la vue de la simplicité de leur demeure et se demande si la nourriture leur conviendra.

Pour l'occasion, elle fera cuire les cochonnets après avoir préparé de la tête fromagée, des cretons, de la saucisse et du boudin auxquels elle ajoutera les trois perdreaux chassés par Nicolas. La viande sera accompagnée de topinambours et de courges. En guise de dessert, des tartes aux pommes et des tartes à la citrouille feront l'affaire. Pour trinquer, Nicolas a sorti une barrique de cidre et une cruche de rhum et les enfants auront droit à de la bière d'épinette.

En ce début d'année, l'atmosphère est à la fête. Robert Vié de La Mothe mange et boit avec appétit et les filles sont heureuses d'être avec leur grande sœur. De son côté, la mère de Marguerite regarde la scène, impassible.

*Je n'aimerais pas vivre comme ma fille dans une maison où il n'y a pas de chambre pour chacun ni de grand salon pour recevoir. Je me demande comment elle fait pour paraître si heureuse.*

D'un air suffisant, le Sieur de La Mothe ne cesse de faire des commentaires désobligeants sur la façon de vivre en Nouvelle-France.

— J'ai de la difficulté à croire que les gens d'ici ne s'ennuient pas d'une vie sociale organisée avec des bals et des soirées de jeu.

— Les gens d'ici ne trouveraient pas le temps d'y assister, répond Nicolas cinglant. Le travail aux champs est exigeant et il faut se lever avant l'aube. Mais on ne donne pas notre place lors des mariages ; la fête peut durer jusqu'à trois jours.

— Dites-moi, mon brave Nicolas, quel est ce pays où les gens se promènent dans des charrettes tirées par des bœufs ? Quelle n'a pas été ma surprise lorsqu'on m'a dit qu'il n'y a pas de chevaux en Nouvelle-France ! C'est absolument incroyable !

— On vous a expliqué pourquoi, Monsieur ? répond Nicolas exaspéré.

— Quelque chose d'in vraisemblable, comme le risque que les cavaliers soient la cible de vos Sauvages.

— Il y a eu un cheval, en 1647. On l'avait offert en cadeau au gouverneur de Montmagny. Mais la pauvre bête est morte de solitude. Les autorités ont jugé qu'il était trop dangereux de voyager perché ainsi, à la merci d'une flèche ennemie. Mais je crois que la véritable raison, c'est le coût de l'entretien de ces bêtes. Une dépense trop onéreuse pour une colonie menacée régulièrement de famine hivernale.

Nicolas joue de la flûte et chante pendant que les enfants dansent. De son côté, Robert Vié déteste de plus en plus ce pays de misère et se demande dans combien de temps il pourra retourner en toute sécurité en France, tandis que Marie-Marthe regarde sa sœur avec envie.



## Départ et arrivée

Au printemps, les Vié n'ont toujours pas trouvé de maison, au grand désespoir de Marie Favery qui souhaite que cesse cette agitation et que la paix revienne dans sa maison.

Il n'est pas rare que le Sieur de La Mothe ne rentre qu'au petit matin. S'ensuit alors une forte discussion entre sa femme et lui. Ne pouvant supporter cette violence, Marie se rend à la chapelle des Ursulines. À son retour de la messe, elle retrouve Xainte les yeux rougis en proie à une grande tristesse. Elle ne sait pas exactement ce que vit cette malheureuse femme mais a toutefois l'impression qu'il s'agit de difficultés financières.

Elle lui propose de la rémunérer en secret, en échange de quelques travaux ménagers. Bien qu'elle soit touchée par la générosité de la veuve De Repentigny, Jeanne Xainte se sent humiliée par la situation. Marie lui a déjà donné des vêtements pour elle et ses filles et maintenant, elle lui permet de mettre un peu d'argent de côté sans en parler à son mari.

Un matin, de retour de la caserne où il était de garde, Charles-Pierre demande à parler à sa mère.

— Une rumeur court au Fort Saint-Louis concernant notre pensionnaire Robert Vié. Il aurait fui la France, suite à une controverse au sein de la Garde du Roi. Il y aurait un

mort dans cette histoire. Je n'en sais pas plus long, mais je me demande s'il est bon que nous continuions à l'héberger.

— Il faut que je parle à Jean-Paul, répond Marie angoissée. S'il y a quelqu'un qui peut nous aider, c'est bien lui. Nous nous rendrons chez lui, dès aujourd'hui. Après tout, il y a longtemps que je n'ai vu mes petites-filles.

Jean-Paul n'a rien entendu de l'affaire mais il sait que Vié joue toujours et qu'il flambe une partie de ses gages chez la mère Racine.

La veuve Racine trouve le moyen de subvenir à ses besoins en ouvrant son salon aux quelques mordus de jeux de hasard à Québec. Elle tient cette maison avec un de ses fils et on dit même qu'elle y vend illégalement de l'alcool. L'aubergiste, Sieur Boisdon, est au courant mais il ne s'en plaint pas. De fait, il ne tient pas à avoir cette clientèle chez lui, qui lui ferait sûrement perdre son honnête réputation.

— Je me renseignerai, mère, la rassure Jean-Paul. S'il se trouve que Robert soit recherché, il sera enfermé jusqu'au départ du prochain bateau. Toutefois, il faut agir avec vigilance. Les ragots courent très vite dans la colonie et Robert est homme à soulever la controverse.

Jean-Paul Godefroy met deux semaines à mener discrètement son enquête. On raconte que Vié aurait causé un accident, été témoin d'un meurtre et qu'il en serait même l'auteur. Quant à l'initiateur de toute cette histoire, il se contente de dire que La Mothe est impliqué dans une sale affaire mais Jean-Paul sait qu'il a tenté de faire chanter Robert.

Godefroy veut savoir ce qui s'est réellement passé. Il en va de la réputation de Marguerite et Nicolas Patenostre, de la famille Le Gardeur De Repentigny et de la sienne.

Il invite donc Robert Vié chez lui pendant que Marie-Madeleine et ses filles sont en visite chez les De Repentigny.

— Assieds-toi Robert, je te sers un rhum ?

— Merci, mon vieux, répond Vié en tentant de badiner.

— J'irai droit au but. Tu n'es pas sans savoir qu'on colporte sur toi des histoires lugubres et je veux connaître la vérité.

— Euh ! Tu parles de quelle histoire ?

— Robert, ne joue pas ce petit jeu avec moi. Tu as des oreilles toi aussi et tu sais de quoi il s'agit.

Voyant qu'il n'y échapperait pas, Vié s'assoit droit sur son siège et commence à raconter une histoire toute emberlificotée.

— Robert, tu tricotes trop à mon goût. Je veux la stricte vérité.

Vié prend une gorgée du rhum pour tenter de se donner contenance. Il sue et est visiblement mal à l'aise. Il prend son temps avant de déballer son sac :

— L'hiver dernier, dans une maison de jeu clandestine des faubourgs de Paris, j'ai fait une partie avec des gens qui ne sont pas des enfants de chœur. Je devais de l'argent à l'un d'eux. Il m'a sommé de le suivre pour que je me refasse et lui paie son dû. C'est une chose de jouer dans un salon avec des gens de ton rang, mais c'en est une autre que de se rendre dans un endroit mal famé où les clients sont des bandits notoires. Après avoir enfin gagné, je me suis empressé de remettre tout l'argent que je devais, avant de rentrer chez moi. On m'a traité de poule mouillée, on m'a dit que cela ne se faisait pas de partir après avoir gagné et que j'étais un poltron. J'ai prétexté que je commençais mon quart de travail très tôt et je suis quand même parti.

Jean-Paul remarque que son ancien ami est très embarrassé. Il l'invite à prendre son temps et remplit son verre. La Mothe le vide d'un trait avant de continuer, le regard fixé sur le sol :

— Avant même d'avoir quitté le quartier, deux joueurs m'avaient rejoint. Ils m'intimidaient, me lançaient des insultes et me provoquaient. Un des hommes a sorti son couteau de son pourpoint et m'a retenu prisonnier, mais l'autre lui a ordonné de ne pas me blesser. Ils ont commencé à se chamailler. Je n'avais pas encore eu le réflexe de me sauver que le premier avait planté la lame du couteau dans la cage thoracique de son complice. Le malheureux est tombé, tout ensanglanté, à mes pieds.

Vié de La Mothe reprend son souffle.

— Continue Robert...

— J'ai pris mes jambes à mon cou. Deux soldats qui faisaient leur patrouille m'ont rejoint. À la vue des militaires, le tueur a crié « Arrêtez-le ! Il a tué mon ami ! ». J'ai rétorqué que j'étais victime d'un traquenard et que c'était lui qui avait assassiné l'homme. Les soldats sont alors partis après lui, tandis que moi je me suis tapi sous la porte cochère d'une grande maison. Je tremblais de tous mes membres. La victime était une crapule connue des autorités. Ils ont finalement arrêté l'autre bandit et m'ont ramené chez moi, après m'avoir interrogé.

Vié s'arrête à nouveau, avant de poursuivre d'un ton plus bas :

— Mes supérieurs n'ont pas apprécié que je sois impliqué dans cette histoire. Ils m'ont relevé de mes fonctions jusqu'à ce que je témoigne et que je fasse arrêter ces malfrats. Mais ils ont voulu savoir ce que je faisais là. J'ai eu peur. J'ai loué notre maison et je me suis embarqué pour

la Nouvelle-France avec ma famille, me disant que les gens seraient plus compréhensifs et que je pourrais recommencer ma vie.

Jean-Paul ne sait que dire. Robert est descendu bien bas. Il ne peut pas le sauver de ce mauvais pas, et franchement, il n'y tient pas vraiment.

— Je veux préserver la réputation de ma femme et de mes filles, continue Robert. Les petites ignorent tout de cette histoire et Xainte sait seulement que j'ai été pris dans un traquenard. Elle ne me questionne pas. De fait, je crois qu'elle ne tient pas à savoir.

— Et cette histoire de chantage à la garnison ? demande Jean-Paul.

— Le soldat qui me fait chanter était du même régiment que les deux autres qui m'ont sauvé. Il connaît l'histoire et tente de vendre son silence. On l'a entendu me menacer.

— Tu vas venir avec moi voir le gouverneur ! Tu lui raconteras ton histoire.

— Tu n'y penses pas ! Je serai chassé du pays.

— D'après les rumeurs qui courent, tu le seras de toute façon. Mieux vaut faire cesser les ragots et trouver une solution juste et raisonnable avec le gouverneur.

— Tu crois vraiment que c'est ce que je dois faire ?

— Absolument !

\* \* \*

Le gouverneur Pierre Voyer D'Argenson écoute attentivement l'histoire de Sieur Robert Vié de La Mothe. Pour la circonstance, l'accusé a épuré certains détails, dont notamment son habitude du jeu.

Mais le gouverneur n'est pas naïf à ce point. Il a eu vent de la réputation que Vié s'est forgée depuis son arrivée à Québec. Il convient que lui et sa famille s'embarqueront sur le premier bateau en partance pour la France et il paiera même les sommes manquantes, au besoin.

— Sieur de La Mothe doit retourner en France et témoigner devant ses supérieurs pour faire arrêter les bandits à l'origine de ses malheurs. Il pourra ainsi laver sa réputation. En tant que représentant du Roi, je rédigerai une missive pour faciliter le retour en terre de France de la famille Vié de La Mothe.

Le gouverneur a posé des conditions afin que Robert Vié conserve son emploi au Fort Saint-Louis. Jusqu'à son départ, il doit se comporter en gentilhomme et ne pas être vu dans une maison de jeu.

— Je m'engage à faire taire les ragots, termine le gouverneur.

Marguerite n'est pas surprise d'apprendre que son beau-père soit dans un si mauvais pétrin.

*C'est la raison des airs fuyants de ma mère. Elle tenait à cacher les déboires de son mari, mais elle voulait surtout éviter les questions. Comment fait-elle pour protéger une pareille crapule?*

Elle éprouve néanmoins de la compassion pour sa mère.

\* \* \*

La température se réchauffe et Jeanne-Xainte rend plus souvent visite à sa fille Marguerite. Assise à la table, la grand-mère fait sauter Pierrot sur ses genoux et le bébé blondinet rit chaque fois que le mouvement cesse. Les Patenostre n'ont pas de titre de noblesse, mais ce petit a

pourtant pour parrain la noble dame De Repentigny et le gouverneur de la Nouvelle-France.

— Mère, voulez-vous demeurer au pays avec nous? demande Marguerite. Votre mari vous y rejoindra lorsque ses affaires seront réglées.

— Mon mari aura besoin de moi lors de ces jours difficiles. Je ne peux décidément pas rester ici sans statut et sans revenu.

Marguerite se tait.

*Jusqu'à quelle aliénation peut conduire l'amour. Est-ce cela que veulent dire les vœux « pour le meilleur et pour le pire »? Je ne suis pas certaine que j'appuierais un homme comme mon beau-père. Colas, lui, ne se placerait jamais dans des histoires aussi sordides..., se plaît-elle à penser.*

— Pour être très franche Marguerite, je n'aime pas la Nouvelle-France, avoue sa mère. L'effervescence et la vie mondaine de Paris me manquent.

— Vous savez que Marima souhaite rester au Nouveau Monde?

— Je l'ai compris lorsque ce jeune Simon a demandé la permission de la courtiser. Il n'a toutefois pas encore fait sa demande en mariage que je sache, rétorque la mère d'un air sceptique.

Depuis le Mardi Gras, Marie-Marthe est courtisée par Hubert Simon dit Lapointe, et elle est confiante qu'il la demandera bientôt en mariage. Elle ne veut surtout pas retourner en France et s'occupe donc des enfants chez les D'Ailleboust des Musseaux. Catherine lui enseigne les rudiments de la broderie et de la dentelle, comme elle le faisait autrefois pour Marguerite, et Marima a commencé son trousseau. Elle a déjà des draps de lin garnis de

dentelle, une nappe, des linges de maison et une chemise légère pour sa nuit de noces. Catherine De Repentigny lui a donné plusieurs robes dont la taille ne lui convient plus ainsi que deux coiffes garnies de dentelle d'Alençon.

Devant les inquiétudes de sa mère, Marguerite sent le besoin de la rassurer :

— Le jeune homme attend assurément d'avoir terminé ses trois années de contrat, affirme-t-elle.

— J'espère qu'il ne cherche pas une dot. Nous sommes dans une situation telle, que le gouverneur devra nous fournir la différence pour nous payer une place convenable sur le navire qui partira à l'automne, lui dit-elle à regret.

Marguerite tente de cacher la tristesse que lui inspire la situation. Elle a devant elle une femme amaigrie, les traits tirés et les cheveux rares et grisonnants. Sa mère n'a pas encore quarante-cinq ans et en paraît soixante. Elle voudrait tant l'aider à traverser ce malheur.

— Si nous étions plus riches, il me ferait plaisir de vous aider, mère.

— Tu es le portrait de mon bon Antoine. Tu as sa générosité mais sans être naïve.

Marguerite ne sait pas si elle doit se réjouir. Elle a toujours idéalisé son père mais en vérité, elle ne l'a pas vraiment connu.

— Ne te méprends pas quand je dis naïve, rectifie sa mère. Ton père était bon, peut-être même trop. Des gens ont abusé de sa bonté mais il ne leur en a jamais tenu rigueur. Je l'ai beaucoup aimé.

Les paroles de sa mère lui font chaud au cœur.

— Je sais que Marima va choisir de rester ici, continue la mère. Après tout, elle a plus de chances de trouver un mari ici qu'en France.

Fixant sa fille aînée dans les yeux, elle ajoute :

— Je sais qu'elle n'a rien à craindre, elle sera en sécurité ici avec toi.

Marguerite ne se souvient pas d'avoir déjà eu une conversation aussi franche avec sa mère. Pour la première fois, elle se sent plus proche d'elle.

\* \* \*

Le 16 juin, le Sacrifice d'Abraham fait son arrivée. Il amène le nouveau vicaire apostolique de la Nouvelle-France ; François Montmorency De Laval, qui vient d'être sacré évêque de Pétrée. La Nouvelle-France n'est pas encore un évêché et dépend toujours du diocèse de Rouen. Pourtant, Rome a nommé un évêque dans la colonie, à la demande de la régente du jeune roi Louis XIV. Le prélat a déjà fait preuve de zèle avant même d'arriver à Québec, en profitant d'une escale à Percé pour confirmer les pêcheurs normands et les familles vivant sur la péninsule.

Le gouverneur Pierre Voyer D'Argenson l'accueille froidement. L'évêque lui semble autoritaire et déterminé et il sait qu'il n'est pas le bienvenu auprès des autres ecclésiastiques. Mais D'Argenson a reçu des ordres formels de la cour royale et il doit tout faire pour faciliter les tâches du nouveau vicaire apostolique.

\* \* \*

Au matin du 4 août, la famille Patenostre fait ses derniers adieux à Sieur Robert Vié de La Mothe, à sa femme

et à la benjamine de la famille. Deux jours plus tôt, ils ont invité les De Repentigny, les Godefroy, Catherine et Charles D'Ailleboust à participer à une fête. Dans le jardin, Marguerite avait monté de grandes tables et fait griller un cochon, dix lièvres et six porcs-épics à la manière des Huronnes.

— La viande de porc-épic est délicieuse et on la trouve en abondance près de la rivière Saint-Charles, annonce-t-elle, particulièrement fière de son menu.

Les enfants se sont régalez de concombres tandis que les adultes leur ont préféré le melon du jardin. Pour dessert, Marguerite a servi des prunes marinées dans l'alcool de pomme, comme il est coutume de le faire en Normandie.

Jeanne-Xainte Paulin a étreint ses petits-enfants comme si c'était la dernière fois qu'elle les voyait, et Hubert Simon dit Lapointe a finalement fait la grande demande aux parents de sa dulcinée avant qu'ils ne quittent Québec. Le jeune couple se mariera à l'automne, au moment où il sera dégagé de ses obligations envers son maître.

Mimi, elle, n'a pas le choix. Elle doit suivre son père et sa mère. Elle regrette déjà la Nouvelle-France, les grands espaces, les visites chez Marguerite et le temps passé à jouer avec Ignace De Repentigny.

Un jour qu'elle était seule avec sa grande sœur, Mimi lui a confié :

— On dirait qu'Ignace est ton fils, tellement il t'aime.

— C'est parce qu'il m'a connue dans des circonstances exceptionnelles.

— Nous aussi nous vivons des circonstances exceptionnelles, n'est-ce pas Margot ?

La petite s'est jetée dans les bras de sa demi-sœur et en pleurant lui a chuchoté à l'oreille :

— Maman dit qu'elle a besoin de moi, mais je reviendrai un jour.

Ce matin sur le quai, elle s'accroche aux jupes de Marima durant les dernières minutes avant l'embarquement.

— Je n'arrive pas à croire qu'on devra vivre cette traversée encore une fois, dit Robert Vié d'une voix élevée, pour faire diversion et cacher son émotion.

— On prétend qu'il est bien plus facile de retourner en France que d'en venir, l'encourage Nicolas. Les vents plus favorables rendent le voyage moins long et moins pénible.

— J'espère que vous avez raison, mon brave. Grâce à vos soins, je serai en mesure de vivre des restrictions alimentaires. J'ai dû faire provision de nourriture pour au moins une semaine, dit-il en se frottant le ventre.

L'air badin de Sieur de La Mothe ne trompe personne. Jusqu'à son départ, il tente de garder la tête haute mais pour qui le connaît un tant soit peu, il est facile de déceler que ce voyage lui fait peur, tout comme ce qui l'attend de l'autre côté de l'océan.

Monseigneur François De Laval entonne le *Salve Regina* pour protéger le bateau, les voyageurs et l'équipage. Le gouverneur observe l'évêque. Il agit comme s'il était mandaté par le Roi pour gouverner. Après seulement deux mois en Nouvelle-France, il a réussi à s'attirer les foudres des communautés religieuses ainsi que montrer des convictions bien arrêtées sur le commerce avec les Sauvages. Il ne comprend pas les enjeux de sécurité pour les habitants de la Nouvelle-France. D'Argenson fait bonne figure. Il prend la

parole juste après lui, sans que personne ne s'aperçoive du différend qui s'est installé entre lui et le religieux idéaliste.

À onze heures, le jeudi 4 août 1659, le Sacrifice d'Abraham quitte le port de Québec toutes voiles dehors, ramenant en France Robert Vié qui va à la rencontre de son destin. Une partie de sa famille le suit, la mort dans l'âme.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, une foule envahit la grande église Notre-Dame-de-la-Paix de Québec, récemment rénovée. François, Sieur De Laval et évêque du nom de Le Petrée, s'avance lentement dans l'allée au son de la musique. Coiffé de sa mitre et vêtu de ses habits d'apparat brodés d'or, il tient sa crosse de la main gauche tandis qu'il bénit de l'autre les gens sur son passage. L'anneau épiscopal qu'il porte à l'annulaire brille sous un rayon de soleil. L'odeur des cierges ajoutée à celle des fleurs décorant l'église complète la mise en scène et rassure le bedeau qui voit au bon déroulement de la cérémonie.

Nicolas et Marguerite sont placés dans le banc vis-à-vis ceux des enfants De Repentigny: Marie-Madeleine, Catherine, Jean-Baptiste, Charles-Pierre et Ignace seront confirmés. Le vicaire apostolique, premier évêque en Nouvelle-France, a planifié cette grande cérémonie dès son arrivée. Il voulait pallier au manque de services religieux offerts à un peuple vivant dans une colonie éloignée. Plusieurs sont nés à Québec ou sont arrivés de France avant l'âge d'être confirmés. Ce matin, cent soixante-quinze personnes recevront l'onction du Saint-Esprit. Tous les participants sont recueillis et attendent avec émotion l'imposition des mains.

François De Laval s'adresse à toute l'assemblée d'une voix forte et étudiée, laissant une impression de supériorité :

— Mes chères ouailles. Vous avez répondu à l'appel du Saint-Esprit et vous êtes venues aujourd'hui pour être confirmées. Dès que vous aurez reçu l'onction du Saint-Crême, vous serez protégées à jamais des vicissitudes du démon. Son odeur subtile représente le parfum d'une personne qu'on ne peut voir. Elle invite à la foi dans un Dieu invisible aux yeux de l'homme mais toujours omniprésent, et à répandre l'odeur de l'Évangile sur votre chemin.

Le prélat continue ainsi pendant trente longues minutes.

*Considère-t-il les gens comme des païens ignares ou comme des brebis qui viennent de trouver leur pasteur ? Je n'aime pas tellement son attitude arrogante. Il est aussi hautain que les nobles de France. Je préfère l'approche plus affectueuse des Jésuites, pense Nicolas.*

Il ne fera jamais part de ses réflexions à Marguerite et surtout pas aux enfants. Le chef de l'Église de Nouvelle-France est l'autorité suprême en matière de religion et le Nouveau Monde doit se réjouir d'avoir un évêque.

Le prélat termine son homélie :

— Veuillez maintenant vous approcher, accompagnées de vos parrains et marraines, annonce-t-il.

Le cortège s'ébranle par ordre prédéterminé. Les gens de la noblesse et ceux qui jouent un rôle important dans la colonie s'avancent les premiers.

Trois heures plus tard, à la fin de la cérémonie, la cloche de l'église Notre-Dame-de-la-Paix égrène longtemps ses sons métalliques, encourageant l'allégresse des habitants.

Sur le parvis de l'église, vêtus de leurs plus beaux atours, les gens attendent sous un soleil de plomb la sortie de leur

évêque. Ils souhaiteraient néanmoins être à l'ombre par cette chaleur écrasante. Les perruques poudrées et les chaussures serrées commencent à les incommoder. Mais une fois encore, ils veulent avoir la chance de voir cet homme choisi par le Roi pour diriger l'Église de Nouvelle-France.

Après plusieurs minutes d'attente, Monseigneur De Laval vêtu de sa soutane pourpre bordée de fils dorés, sort de l'église en les bénissant à nouveau, avant de se diriger vers le tunnel qui mène à la maison des Jésuites, sous les acclamations.

*7 Septembre 1659*

En sortant de chez les D'Ailleboust, Nicolas s'arrête pour regarder le fleuve. Il aime ce paysage qu'on ne peut voir que de la Haute-Ville. La lumière de l'après-midi commence à se faire plus chaude, annonçant déjà les coloris de l'automne. Il est venu chercher sa belle-sœur Marima qui passera deux jours chez eux.

En descendant la Côte de la Montagne, Nicolas aperçoit un navire qui avance sur le fleuve.

— Il doit s'agir du dernier bateau attendu cette année, dit-il.

Quelque chose lui paraît étrange.

— Pourquoi les voiles sont-elles baissées à demi? Quelqu'un d'important serait-il mort? demande-t-il à Marima.

Au fur et à mesure que le navire s'approche, on remarque que sous le drapeau français flotte un drapeau noir.

— Torrieu de torrieu! La peste à bord, s'écrit-il. C'est impossible!

— Nicolas, sais-tu combien de fois tu prononces ce juron? intervient sa belle-sœur exaspérée.

— Ouais, je sais. Mais ce que je vois n'est pas trop rassurant.

Il attrape la main de Marima et descend à toute vitesse vers le port. Il y a beaucoup de bruit et une grande confusion sur le quai. Le gouverneur et l'évêque sont déjà là, accompagnés des autorités administratives. En retrait attendent quelques brancardiers et deux religieuses de l'hôpital, sans compter les gens à la recherche de quelques passagers ou tout simplement des curieux venus voir ce qui se passe. Nicolas cherche dans la foule quelqu'un qui pourra le renseigner.

Toussaint Giroux, dont la tête dépasse grandement celles des autres, est là.

— Giroux! crie-t-il en entraînant Marima à travers la foule. Est-ce qu'on sait quelque chose à propos du drapeau noir? Est-ce bien de la peste dont il s'agit?

— Une barque est arrivée hier avec deux Sulpiciens qui annonçaient que la peste s'était déclarée à bord.

— La peste! Nous n'avons jamais eu de maladie de ce genre à Québec.

Nicolas est persuadé que l'essor grandissant du port de Québec peut porter préjudice à la salubrité de la jeune colonie. Durant l'été, des bateaux en provenance d'Europe, de la Nouvelle-Angleterre ou des Caraïbes transitent par le grand fleuve pour rejoindre leur destination.

Soudain, il a la nostalgie de la ville qu'il a connue à son arrivée, il y a dix ans.

Le Saint-André accoste, avec à son bord les recrues pour Ville-Marie. Giroux lui raconte ce qu'il a appris :

— Il semble bien que le navire soit marqué par le mauvais sort. Après avoir attendu deux mois avant de partir, le bateau a essuyé une forte tempête en mer. Hier, les Sulpiciens ont raconté que le capitaine avait loué un navire et prévoyait lever l'ancre au mois de mai. Les habitants, trouvant louche de voir un si grand nombre de jeunes filles et de religieuses voyager sans chaperon et croyant qu'elles avaient été forcées de s'embarquer, ont bloqué la route au départ de La Flèche. Il a fallu l'intervention de gentilshommes menaçant la foule de leurs épées pour leur ouvrir le chemin. Devant la controverse, le commandant a refusé d'appareiller, tant et aussi longtemps que les passages n'étaient pas complètement payés, et il en a profité pour augmenter ses prix. Il a fallu attendre jusqu'à la fin juin avant que les familles et les colons puissent trouver l'argent nécessaire. Le bateau n'a quitté le port de La Rochelle qu'en juillet. Une fois en mer, la peste s'est rapidement déclarée à bord. Le navire avait servi pendant deux ans comme navire hôpital et n'avait jamais été désinfecté. La chaleur et la promiscuité aidant, l'épidémie s'est alors répandue très vite. Il y a eu plusieurs morts et il y a encore des gens très malades, conclut Giroux tout essoufflé.

Les curieux se tiennent près des administrateurs et des Sœurs de l'hôpital. Ils veulent en savoir plus.

Le responsable du port redescend du navire et s'adresse à la population :

— Les passagers ne quitteront pas le bateau avant demain. Seuls les cas les plus graves seront transportés chez les Augustines. Demain matin, nous allons convertir l'entrepôt du Magasin de Montréal en hôpital de fortune pour les malheureux. Des braseros conçus pour brûler de la chaux seront installés sur le port et aux coins des rues de la Basse-Ville. Pour plus de sécurité, nous demandons à la

population de rester chez elle et d'éviter d'être en contact avec les malades afin d'éviter toute propagation.

— Viens Marima, il est tard et j'en ai assez vu! s'exclame Nicolas, en entraînant sa belle-sœur.

Le soleil descend lentement sur Québec lorsque Nicolas traverse la rue Saint-Pierre pour remonter vers Sault-au-Matelot en direction de chez lui.

Il n'a pas l'intention de revenir au port avant longtemps.

*Fin septembre 1659*

Aujourd'hui chez les Patenostre, c'est la corvée de broyage du lin. Il y a Hubert Simon, le futur beau-frère, de même que Toussaint Giroux et les voisins Norman et Gendron, lesquels sont venus donner un coup de main.

En juillet, Nicolas a enfin réussi son pari. Il a semé des graines de lin au printemps et devant un champ de fine fleurs bleues violacées, il s'est exclamé :

— Je me croirais en Normandie!

Il rêvait de produire du lin depuis son arrivée en Nouvelle-France. Ici, au bord de la rivière Saint-Charles, sa terre est suffisamment grande pour obtenir une bonne récolte et favoriser la rotation des cultures.

À la fin août, Marguerite, Ti-Pierre, Jean et le petit Charles ont récolté les gerbes de lin et les ont étendues dans l'herbe. La rosée et le soleil ont fait pourrir l'enveloppe de bois qui recouvre les tiges et aujourd'hui, elles sont prêtes à être broyées.

Nicolas étend une gerbe de lin sur un tréteau et frappe avec un instrument en bois sans lame pour enlever l'écorce, en évitant de briser la fibre.

— Frappez également tout le long de la tige pour éliminer les fragments de bois, explique-t-il. Le broyage sert à étirer la fibre pour l'assouplir et l'affiner.

Deux par deux, les hommes s'installent à leur tour sur les tréteaux et le claquement des outils utilisés pour battre les pailles résonne en concert.

Fier de partager ses connaissances, Nicolas ajoute :

— Il faudra de deux à trois broyages avant d'obtenir un produit souple et fin mais c'est le premier broyage qui est le plus difficile. Seuls les hommes sont en mesure de réussir ! proclame-t-il avec bonne humeur.

Près de la maison, Marguerite et Marima installent une longue table sous le chêne. Les autres femmes viendront les rejoindre et la journée se terminera par une grande fête.

— Je crois que nous avons de quoi nourrir toute la Seigneurie Notre-Dame-des-Saints-Anges ! s'exclame Marima, en déposant un grand chaudron de ragoût dans le four à pain extérieur.

— Tu verras, les hommes sont affamés après le labeur, répond Marguerite.

— Avec cette récolte, tu seras occupée à tisser durant tout l'hiver.

— Je ne tisserai pas ce lin avant l'année prochaine ! Nicolas m'a expliqué qu'après avoir filé la fibre et blanchi les écheveaux, on doit les laisser sécher sur la neige, au soleil du printemps, pour assouplir davantage le lin. On enlève les dernières impuretés et le fil est ensuite prêt à être tissé.

— C'est long à produire du lin, constate Marima d'un air découragé.

— Deux ans avant de pouvoir se faire une chemise, répond en riant sa grande sœur.

*Mi-octobre 1659*

Marima prépare ses vêtements de mariage avec l'aide de Marguerite. Nicolas a obtenu un morceau de taffetas violet et des dentelles écrues qui enjoliveront le décolleté et le bas des manches. La jeune fille portera une coiffe de dentelle assortie à sa robe.

Catherine De Repentigny lui a donné son manteau d'hiver en laine bouclée de couleur prune garni de loup gris, sous prétexte qu'elle a conservé un surplus de poids après ses grossesses successives. Marima s'en réjouit.

— Je n'ai peut-être pas de dot à offrir, mais je veux faire honneur à mon futur mari.

— Ici, au Nouveau Monde, les choses sont bien différentes. Les jeunes hommes ne choisissent pas leur future épouse pour la dot.

Depuis le début de l'après-midi, Marguerite observe sa sœur du coin de l'œil. Elle a l'impression que quelque chose l'inquiète. Quand elle lui pose la question, Marima répond en rougissant :

— Je ne sais comment te demander à propos de ces choses...

Le visage de Marguerite s'éclaire. Elle sait de quoi il s'agit. Elle invite sa jeune sœur à s'asseoir à ses côtés puis doucement, avec affection, elle reprend les termes avec lesquels elle a elle-même été instruite.

— Il n'y a qu'une chose à faire. Suis ton cœur et ton corps obéira. Les bébés aussi viendront tous seuls, termine-t-elle en souriant.

— Tu veux dire que tu attends un autre enfant ? demande Marima en enlaçant sa sœur.

— Eh oui, répond Margot le cœur joyeux.

Comme elle aime jouer le rôle d'aînée.

Le lundi 27 novembre, Hubert Simon dit Lapointe épouse Marie-Marthe Vié de La Mothe.

Chez les Patenostre, la fête dure deux jours.

## Le spectre iroquois

*Avril 1660*

Les jours rallongent, la neige fond à vue d'œil et les grives reviennent de leur exil hivernal. C'est le printemps. Nicolas amène sa famille à la ville car Marguerite veut rendre visite aux De Repentigny.

Assise dans le grand salon aux côtés de Marie-Madeleine et de ses filles, d'Ignace et de Marie Favery, elle bavarde en écoutant les dernières nouvelles.

— Sais-tu que Catherine part pour Ville-Marie ce printemps ? annonce Marie Favery. Charles-Henri a été nommé à de nouvelles fonctions auprès du gouverneur de l'île de Montréal. Ils conserveront leur maison de la Haute-Ville, le temps de savoir s'ils aiment vivre si loin.

Marie Favery baisse la tête, quelque peu mal à l'aise.

— Vous voulez dire : s'ils sont capables de vivre si près des Iroquois, réplique Marguerite.

— C'est certain que je pense aux risques d'attaques.

Marie-Madeleine s'approche de sa mère et l'entoure de son bras pour la rassurer.

— Vous savez ce qu'a dit Catherine. Ils vivent dans une résidence protégée, près de chez Monsieur De Maisonneuve. Elle n'a pas peur des Iroquois.

— C'est ça la jeunesse! Je dois cesser de radoter et faire un peu plus confiance à la vie. Toi Margot, tu n'as pas besoin de nous annoncer la nouvelle, elle se voit.

Marguerite est enceinte pour une cinquième fois et elle en est fière.

— Ma sœur Marima attend elle aussi un enfant, annonce Marguerite. Nous serons deux à donner naissance cette année. À ce propos, j'ai une faveur à te demander, Madeleine. Voudrais-tu être la marraine de ce prochain enfant? lui demande-t-elle la main sur son ventre.

— À condition que ce soit une fille, répond Marie-Madeleine en souriant. Tu sais que je ne connais que les filles. De plus, je pourrais te donner de jolis vêtements.

— Je voudrais bien pouvoir te l'assurer, mais je n'ai aucun contrôle là-dessus, lui répond Marguerite avec un sourire.

Ignace joue par terre avec Pierrot. Il fait tourner une toupie et le petit rit aux éclats à chaque fois que le jouet retombe au sol.

\* \* \*

Pendant ce temps, Nicolas et ses fils arpentent la rue Notre-Dame. Le clan Patenostre se promène en regardant les nombreux étalages des devantures des boutiques. Il y a maintenant tellement de commerces sur la place Royale que les gens peuvent négocier le prix de leurs marchandises.

Nicolas aurait bien voulu rester fidèle au grand magasin de la *Communauté des Habitants*, mais depuis qu'Aubert de La Chesnaye est en affaires, les prix du Magasin Royal ne sont pas toujours concurrentiels.

Au bout de la rue Notre-Dame, juste au coin de la côte menant à la Haute-Ville, se trouve la maison de Jacques Maheu. Voisine des commerces, elle est située aux premières loges pour savoir tout ce qui se passe à Québec.

Planté sur le porche de sa maison, Maheu regarde les glaces dériver sur le grand fleuve. Depuis que son fils aîné a pris la relève sur les terres de la Grande-Allée, il a plus de temps libre et son activité préférée est d'observer les passants et surtout d'écouter les dernières nouvelles.

— Quel bon vent amène les Patenostre, demande-t-il en ébouriffant les cheveux de Jean. Nicolas, ta visite en ville signifie que l'hiver est terminé? Il a été dur celui-là!

— Nous sommes allés à la pêche sur la glace, répond Nicolas en se tournant vers ses fils.

Impressionnés par la ville et les gens, les trois garçons restent sagement groupés autour de leur père.

— Ils sont bons pêcheurs en plus, ajoute Nicolas fièrement.

Durant le long hiver, Nicolas en a profité pour enseigner aux garçons les rudiments de la pêche blanche. Chaque matin, lorsque la température le permettait, ils se rendaient pêcher sur la rivière Saint-Charles. Assis près d'un trou creusé dans la glace, ils attendaient patiemment que les lignes se mettent à frétiler.

Nicolas leur a enseigné comment installer l'appât sur l'hameçon, lequel tient au bout d'une corde reliée à deux bâtons qui servent de levier. Un brochet, une barbotte ou une perchaude? C'est souvent Ti-Pierre qui était le premier à sentir le poisson au bout de la brimbale, ce qui le faisait sauter de joie en appelant les autres.

— Quoi de neuf en ville, Maheu?

— Encore les Iroquois! Quoi d'autre? Des éclaireurs ont averti le gouverneur que sept cents Agniers ont quitté leur pays au début du printemps et qu'ils pourraient avoir l'intention de venir jusqu'à Québec. Ils auraient encore fait des ravages à Ville-Marie. Je crois que ces pauvres colons sont bien mal protégés là-bas. T'as pas peur, toi, de vivre si loin?

— Non, au contraire. Je ne crois pas qu'ils tenteront de s'éloigner du fleuve.

Dès que le sujet de conversation porte sur la crainte inévitable de voir arriver les Iroquois, Nicolas se félicite de vivre assez loin de la ville pour rendre une attaque peu probable.

— Mais tu demeures près d'une voie d'eau. Ils pourraient chercher à rejoindre les Hurons dans le haut de la rivière Saint-Charles. Il faut toujours se tenir prêt. Moi, je ne prends aucune chance, j'ai toujours un fusil placé sous mon lit et l'autre à côté de la porte d'entrée.

Nicolas ne veut pas que les garçons entendent ces histoires de peur. Il écourte la conversation et choisit de s'éloigner.

### *Juin 1660*

Perrot Plouenc dit Aouéchak ne sait plus où il en est. Il a trop bu de cet infect alcool de bois, ce tord-boyaux que les Français offrent aux Sauvages pour mieux négocier le prix des peaux de loups et de castors. Il a un mal de tête carabiné et a rendu son dîner à deux reprises.

Assis contre un arbre, il observe ses compagnons se battre entre eux, s'arrachant les cheveux comme s'ils voulaient un trophée de leur beuverie. L'alcool ne le rend pas violent,

comme ses frères Montagnais, mais il l'épuise et amène son corps à se vider.

Il y a maintenant dix ans qu'il vit chez les Sauvages. Il n'est pas plus un indigène de Tadoussac qu'il n'est un Breton de Vannes. Ses frères Montagnais l'ont adopté, lui ont donné un nom et une famille. Il a pris femme et est père de deux garçons, mais il demeure cependant troublé. Qui est-il réellement ?

La nuit dernière, dans les vapeurs de l'alcool, il a rêvé de sa mère. Qu'est devenue Béatrice Fercocq, dame Plouenc ? Est-elle encore en vie ? Ce rêve est-il prémonitoire ? Difficile de renier totalement son passé...

Caché dans la forêt, à l'abri des regards inquisiteurs, il pleure sans retenue, le dos appuyé contre un érable plus que centenaire. Au terme d'une longue méditation, il a pris une décision.

Il ira où il doit aller.

\* \* \*

Les nouvelles concernant les Iroquois trottent dans la tête de Nicolas et alimentent ses inquiétudes. Il n'a jamais pensé qu'il pourrait être une cible avant sa discussion avec Maheu. Pourtant, il est vrai qu'il demeure au bord de la rivière Saint-Charles et qu'on peut la remonter facilement pour rejoindre les campements hurons plus au nord. Désormais, question de se tenir au courant, il se rend régulièrement en ville sous prétexte de vendre du fil de lin, des peaux de lièvres et de castors ou des poissons qu'il a fumés.

Aujourd'hui, jour de marché, il est là et discute avec ses voisins Norman et Gendron :

— Patenostre, as-tu entendu dire que les Iroquois veulent se venger de la mort d'un des leurs par un Huron? demande Norman.

— Ouais! J'ai entendu parler de cette histoire. Crois-tu qu'on est en danger à Notre-Dame-des-Saints-Anges?

— Les Jésuites, propriétaires de la Seigneurie, sont prêts à nous fournir un lot près de l'embouchure de la rivière pour y bâtir un fort, ajoute Gendron. Es-tu au courant de ce qui est arrivé à Adam Dollard-des-Ormeaux, le jeune commandant du fort de Ville-Marie?

Nicolas secoue la tête et Gendron continue :

— Il a réuni seize hommes et une quarantaine de Sauvages pour intercepter les Iroquois près de la rivière des Outaouais avant que ceux-ci puisse atteindre Montréal. À trois reprises, les combattants ont réussi à repousser les Agniers, mais ils n'ont pu lutter contre les renforts iroquois. Ils étaient, paraît-il, jusqu'à sept ou huit cents Sauvages. Après un siège de quelques jours, les résistants ont jeté un baril de poudre sur les attaquants. Le baril a rebondi sur un arbre avant de revenir dans le fort. Il y a eu beaucoup de morts. C'est Des Groseillers et son beau-frère Radisson qui ont découvert les corps des Français attachés aux poteaux du petit fort de Long-Sault, en revenant de leur hiver de chasse. On connaît l'histoire par les Hurons rescapés qui ont relaté la bataille.

Malgré cette histoire d'horreur, Nicolas est heureux d'apprendre que Des Groseillers est toujours en vie. C'est la première fois qu'il entend parler de lui depuis son mariage aux Trois-Rivières avec la sœur de Radisson. Médard, vaillant et courageux, sera toujours un aventurier.

— Dimanche après la messe, les Jésuites tiennent une réunion à la chapelle au sujet de la construction du fort sur la rivière Saint-Charles, ajoute Gendron. Tu seras là ?

— Comptes sur moi, répond Nicolas avant de servir un client.

\* \* \*

La chaleur fait perler des gouttes de sueur sur le front de Nicolas. Il travaille aux champs depuis le matin et a besoin de repos. Il s'assoit sous un arbre pour manger son repas et boire du cidre. Aussitôt la dernière gorgée avalée, il s'assoupit. Un bruit de pas le réveille. Il sursaute.

*Les Iroquois ?* s'inquiète Nicolas.

Assis, le dos contre l'arbre, il ne bouge pas. Il écoute.

Le calme revenu, Nicolas croit avoir été la proie d'un rêve quand soudain, une branche craque. Nicolas se lève d'un bond et voit des plumes dépasser du tronc d'un gros arbre.

Il cherche son fusil. La peur le fait trembler.

— Psst ! Colas !

L'arme déjà en joue, Nicolas cherche à qui appartient cette voix qui lui semble familière.

— Tu ne reconnais plus Aouétak ? dit le Sauvage en s'approchant.

— Perrot ! Sais-tu à quel point tu m'as fait peur ?

Le Montagnais lève le bras droit et Nicolas met sa main sur la sienne et la serre.

— Je suis venu par la rivière pour te voir, Colas Patenostre. J'ai eu la nostalgie de la civilisation française.

Assis aux côtés de Nicolas, les jambes repliées comme il en a l'habitude, Perrot raconte comment son peuple adoptif va vers la dégénérescence à cause des maladies contagieuses et du trouble des humeurs apporté par l'eau de feu que des Français sans scrupule échangent contre les fourrures.

Nicolas se tait. Il ressent de la compassion pour cet ami des premiers jours.

Après un long silence, Perrot lui fait le récit de son étrange rêve à propos de sa mère. Il ajoute que selon sa femme, le rêve signifie que sa mère est décédée et qu'elle veut s'entretenir avec lui avant de retourner au monde des Esprits.

— Tu avais bu de ce mauvais alcool, lorsque tu as cru voir ta mère ?

Perrot acquiesce. Nicolas continue :

— Mère Marie de l'Incarnation appelle cela des hallucinations, Perrot.

— Tu veux m'aider à faire un rituel pour chasser à jamais ces visions et pour que ma mère repose en paix, au cas où elle serait décédée ? Je veux que tu en sois témoin en tant que Français, mais avant tout en tant qu'ami.

Ils descendent sur la rive et Aouétak allume un feu. Non loin, deux autres Indigènes attendent assis sous un saule, face au canot. Perrot s'agenouille et invite Nicolas à faire de même. Il sort de son sac une branche de sauge et l'agite au-dessus du feu pour générer de la fumée. Nicolas tousse.

— Mère, je suis votre fils Perrot et je vous salue où que vous soyez dans cet univers, dit le jeune Breton, des sanglots dans la voix. Sachez que je suis très heureux dans cette vie. Partez en paix. Nous nous reverrons dans un autre monde.

Aouétak fait quelques incantations, toujours en soulevant la fumée. Il se lève et remet la branche à Nicolas en lui faisant signe que c'est à son tour. Nicolas surpris, ne sait pas quoi faire. Perrot lui chuchote le nom de sa mère.

— Béatrice Fercocq, je peux attester que votre fils, ici présent, fait un bon Sauvage, qu'il aime son épouse et ses enfants et qu'il est dévoué à sa tribu d'adoption.

Il termine, sur un ton plus bas :

— Madame, reposez en paix.

Perrot approuve de la tête. Ils mettent de la terre sur le feu pour l'éteindre. Aouétak explique à son ami qu'il fait campagne pour que sa tribu n'accepte plus l'alcool de ses anciens frères Français.

— Cette boisson maudite les rend fous et déclenche des guerres fratricides. Il vaut mieux vivre avec franchise et jouir de la vérité plutôt que de se repaître du vent et de la fumée sous des offres de services remplies de mensonges.

Nicolas croirait entendre un Jésuite au langage fleuri. Perrot est donc intégré au monde autochtone. Il parle comme les Grands Chefs.

Nicolas fait part de ses craintes concernant la menace iroquoise et son ami lui répond que les Algonquins et les Montagnais de Tadoussac vivent aussi dans la crainte des Agniers. Aouétack se tourne vers les deux compagnons qui l'attendent et dit à Nicolas :

— Nous établirons notre camp ici pour la nuit.

— Je veux que vous veniez chez nous. Vous coucherez dans la grange et vous partagerez notre repas. Margot sera contente de te revoir.

— Merci mon frère. J'étais déchiré entre mon âme française et mon âme de Montagnais et tu m'as permis de les réconcilier.

\* \* \*

En 1660, en Nouvelle-France, quand on ne parle pas de la guerre avec les Iroquois, on fait le décompte des baptêmes. Marguerite a accouché d'une fille baptisée Marie en l'honneur de sa marraine Marie-Madeleine De Repentigny, qui se plaît à penser que ses exigences ont influencé la venue d'une première fille chez les Patenostre. Sa sœur, Marie-Marthe Vié, a donné naissance à son premier enfant. La petite s'appellera Marie-Jeanne en l'honneur de sa grand-mère maternelle.

Marima a accouché aussi facilement que si elle en avait été à son cinquième enfant, ce qui fait dire à Marguerite que sa sœur est faite pour avoir une nombreuse famille.

Il y a également eu une nouvelle naissance chez Catherine Gauthier. Un gros garçon baptisé Antoine Duquet dit Madry. Tous les garçons de la famille Duquet portent un titre de noblesse, héritage de leur aïeule maternelle.

Nicolas se réjouit de toutes ces naissances.

— À ce rythme, la colonie comportera bientôt plus de nouveaux colons que d'Iroquois pour les harceler. Dans vingt ans, nous pourrons peut-être finir par dormir en paix, s'encourage-t-il.

Il s'est résolu à parler de ses craintes à Marguerite. Sa sagesse et sa confiance sauront assurément lui apporter le réconfort qu'il recherche.

— Cher Colas, nous ne pouvons pas toujours vivre dans la peur. Ce n'est pas bon. Je me rappelle les propos de

Jukwas, la Huronne de Sillery. Elle disait que les Iroquois combattent surtout les tribus qui appuient les Français. Je t'accorde qu'ils peuvent s'en prendre aux colons eux-mêmes, mais penses-tu vraiment qu'ils ont le temps de remonter un champ de presque trente arpents pour attaquer une maison isolée? Ils préféreront guerroyer là où la concentration de résidents est plus forte et le gouverneur plus près, question de l'impressionner pendant les négociations de paix.

— En tous cas, je tiens mon fusil le plus près possible quand je vais aux champs. Je vais interdire aux enfants de se rendre à la rivière sans que je les accompagne.

— Je suis curieuse de voir comment Jean réagira à une telle consigne. Son attrait pour les Sauvages m'inquiète. Il n'a que six ans et demi, saura-t-il faire la différence entre un Iroquois et un Huron?

— Viens près de moi, ma douce. Dis-moi comment tu arrives toujours à me rassurer? On dirait qu'il n'y a jamais rien qui t'inquiète, toi.

— C'est parce que j'ai trop de choses à faire. Des choses du quotidien. En fait, c'est parce que je n'ai pas le temps, répond-elle d'un air espiègle.

— Crois-tu qu'on a le temps pour quelque chose de plus intéressant que la guerre iroquoise?

Il glisse sa main dans le col de sa robe en descendant lentement vers les seins gorgés de lait. Marguerite se tremousse, faisant semblant de vouloir se dégager de l'étreinte.

— Grand fou! Les enfants peuvent arriver d'une minute à l'autre.

Sa réponse attise son désir et il l'attire à lui en l'embrassant. Elle s'abandonne à son étreinte et répond à son

baiser avec empressement. La porte s'ouvre brusquement et Ti-Pierre entre sans crier gare en pointant ses parents du doigt :

— Oh ! Père, Oh ! Mère, crie-t-il en trépignant. Il ne sait pas au juste pourquoi il rit, mais il comprend que ce qu'il voit est une scène joyeuse.

Avant que les autres n'arrivent, les deux parents reprennent leurs tâches respectives. Nicolas entraîne Ti-Pierre vers un de ses jeux préférés. Par-dessus l'épaule de son fils, il regarde d'un air coquin sa femme replacer sa coiffe, les joues rougies par la gêne, si ce n'est par le désir. Il lui sourit, l'air entendu.

\* \* \*

Nicolas marche de long en large dans la grande pièce et mâchouille quelque chose entre ses dents. Marguerite reconnaît là les signes avant-coureurs d'une grande décision et la difficulté qu'a son mari à lui en parler.

— Colas, veux-tu du cidre chaud ?

À la fin novembre, les travaux extérieurs sont terminés ou presque.

*Mais qu'est-ce qui peut le tracasser autant ?* se demande-t-elle.

Nicolas offre la berçante à sa femme et se tire un banc près de l'âtre. Après deux gorgées du breuvage chaud, il se lance :

— La Seigneurie de Beaupré offre des lopins de terre sur l'île d'Orléans. J'en ai entendu parler par les Jésuites et je suis intéressé à en acheter un, si tu penses que c'est une bonne chose.

Marguerite jubile. Cette fois-ci, son mari a craché le morceau sans ruminer pendant un mois.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je ne serais pas d'accord ?

— L'éloignement. Tu n'as jamais vécu en insulaire. Puis, peut-être aussi la possibilité d'attaques iroquoises.

— Tout le monde s'entend pour dire que le paysage est merveilleux et que les terres sont fertiles à l'île d'Orléans. Mais pourquoi veux-tu quitter Notre-Dame-des-Saints-Anges ?

— J'ai entendu dire qu'avant longtemps, les Jésuites rachèteront les terres et même si ce n'est pas pour demain, nous devons de toute façon trouver un autre endroit et, tant qu'à faire, une terre plus grande. Il en va de l'avenir de nos enfants. Tu sais que je tiens à leur laisser un patrimoine agricole, des terres qu'ils pourront exploiter. J'ai l'opportunité d'acheter maintenant et à bon prix. La Seigneurie de Beaupré veut développer l'île. Nous pourrions acheter un terrain maintenant, sans être obligé de nous y installer tout de suite.

— Colas, je saurai si j'aime vivre à l'île d'Orléans seulement quand j'y serai rendue. Je te fais confiance. Tu as toujours amélioré notre sort.

Marguerite ferme les yeux et soupire. On n'entend que le bruit de la chaise qui grince à chaque coup de berceau.

\* \* \*

Pendant que ses vêtements sèchent devant l'âtre, Hubert Simon, assis au coin de la table, boit l'alcool de pomme que Nicolas lui a versé.

Il est venu inviter les Patenostre pour les Fêtes du Nouvel An et en profite pour faire part de son bilan de l'année.

Il aime discuter de politique, de guerre et faire l'analyse des évènements.

Devant un Nicolas silencieux, Hubert se lance dans de grandes explications :

— Cette année, les colons doivent se compter chanceux d'avoir été en mesure de faire leurs semences et leurs récoltes en paix. Ainsi, le jeune Des Ormeaux et ses compagnons de Montréal ne seront pas morts en vain. Leur défaite aura ramené temporairement une certaine paix entre les Iroquois et les Français. Un Huron, qui a réussi à s'évader des Agniers, a rapporté que les Iroquois font une trêve dans leurs conquêtes car ils sont persuadés que si un tel petit nombre de Français a pu résister aussi longtemps à leurs guerriers, un nombre plus important et mieux organisé pourrait décimer leur peuple.

*S'il vivait à Rouen, il ferait un bon pamphlétaire*, constate Nicolas en silence.

## Quand tout bascule

*Janvier 1661*

Cette année, l'hiver est rude. La froidure est plus glaciale qu'à l'accoutumée et les bordées plus nombreuses.

Depuis deux jours, la fièvre terrasse la petite Barbe Godefroy.

Partie à la poursuite de son chien, celle-ci a chuté sur la glace noire et s'est tordu la cheville. Elle a dû attendre deux heures avant qu'on la retrouve grelottant dans ses vêtements trempés.

À son retour, sa mère lui a donné une rasade de brandy français et l'a frictionnée, avant de l'emmitoufler jusqu'aux oreilles dans des couvertures chaudes. Malgré tout, l'enfant a commencé à tousser et la fièvre s'est installée.

Inquiète, Marie-Madeleine a demandé l'aide de sa mère :

— Ce n'est qu'un mauvais rhume, lui dit-elle. Tu verras que la vigueur de son âge prendra le dessus. Continue avec les compresses d'eau froide et prie.

Finalement, la fièvre finit par tomber et Marie Favery retourne chez elle en amenant Catherine-Charlotte, la cadette de la famille.

La nuit suivante, Barbe se plaint de douleurs à la cage thoracique. Sa mère la borde et veille à ses côtés.

Lorsqu'enfin la petite ferme les yeux, elle s'assoupit à son tour.

Soudain, Marie-Madeleine est réveillée par un son rauque. Elle se penche au-dessus du lit. Barbe respire difficilement et la sueur perle sur son visage.

— Oh non, la fièvre est revenue, soupire Marie-Madeleine.

Elle trempe une compresse dans l'eau, éponge le front de sa fille et ajoute des oreillers pour lui permettre de s'asseoir dans le lit.

Éprouvant soudain une grande panique, Marie-Madeleine s'écrie :

— Je dois aller chercher le chirurgien !

Elle court à la fenêtre et constate avec désarroi qu'il fait tempête à l'extérieur. Le vent siffle et il neige abondamment. Elle se sent soudain très seule.

*Avec Jean-Paul aux Trois-Rivières et Mère qui n'est pas là, je ne peux pas la laisser pour me rendre à l'Hôtel-Dieu, songe avec désolation Marie-Madeleine.*

Barbe s'agite et cherche sa respiration.

Assise près de sa fille, Marie-Madeleine tente de la rassurer :

— Respire lentement, ma chérie, conseille-t-elle en priant tout bas.

Au petit matin, Barbe se réveille en nage. Elle cherche désespérément sa mère des yeux et lui agrippe fortement la main, avant de s'effondrer sur les oreillers, dans un dernier souffle.

L'aînée des deux filles de Marie-Madeleine De Repentigny et de Jean-Paul Godefroy vient de mourir d'une pleurésie, à l'âge de douze ans.

*Avril 1661*

L'hiver 1661 finit par s'épuiser, comme s'il en avait assez de hurler dans le vent. Dès les premiers jours du printemps, la chaleur s'installe en force sur la Nouvelle-France. Les habitants de Québec n'ont jamais vu les glaces caler aussi tôt. Dans un fracas assourdissant, elles cèdent et les morceaux empilés de façon erratique descendent le fleuve pour aller se perdre dans le golfe.

Les beaux jours sont enfin de retour! Charles, le benjamin des enfants Sevestre, presse son frère aîné d'aller pêcher avec lui sur la côte de Beaupré:

— Viens donc! J'ai vu les Sauvages se faufiler en canot entre les morceaux de glaces et harponner le poisson. La pêche sera bonne.

Au matin du 5 avril, les frères Sevestre embarquent dans un canot et prennent la direction du Cap Tourmente.

Tout excités par le défi sportif, ils longent la côte et ne remarquent pas qu'on les surveille à partir d'un bosquet sur la rive près de la grande chute.

Un sifflement traverse l'air. Charles se retourne pour voir d'où cela provient. Il sait déjà que cette flèche sera pour lui. Il se couche rapidement dans le canot mais le dard de pierre l'atteint aux côtes et lui coupe le souffle. Il tente de retirer la pointe quand un autre projectile lui siffle près de l'oreille, l'évitant, cette fois de justesse. Il entend au loin le coup d'un fusil.

Pour rester en dehors de la portée des flèches, son frère Ignace pagaie de toutes ses forces en s'éloignant de la rive. Le canot frappe un morceau de glace qui dérive. La masse givrée ouvre une brèche dans le flanc droit de l'embarcation et la fait chavirer.

Ignace Sevestre s'accroche au canot, tire son frère vers lui et l'installe à plat ventre sur le dos du canot déchiré.

— Tiens bon! Nous retournons sur la rive.

L'eau est glacée et les vêtements de peaux n'arrivent pas à couper le froid. Une traînée de sang colore l'eau tandis que le visage de Charles pâlit à vue d'œil.

— Sauve-toi Ignace! Laisse-moi, je vais mourir..

— Pas question, tu m'entends? lui répond ce dernier.

Ignace Sevestre nage en tirant l'embarcation de façon à éviter les glaçons qui flottent à la dérive. Il n'entend plus de flèches siffler depuis plusieurs minutes. Les soldats ont dû rejoindre les attaquants. Il pense à quel point il est curieux qu'il y ait des Iroquois dans le coin, si tôt en saison. Ils ont dû passer l'hiver dans un camp près de Québec. Il se retourne pour vérifier le canot.

Son frère, les deux bras dans l'eau et la tête renversée, glisse lentement dans le fleuve. La rive est proche. Il tire le canot de toutes ses forces vers la terre ferme et plonge chercher son frère avant qu'il ne coule. Il réussit à l'attraper, l'appuie fermement sur lui et nage de toutes ses forces en le tirant.

Après quelques minutes, sa jambe accroche une grosse roche et il ne peut plus avancer. Il tente de la dégager mais au moment où il y parvient, un craquement se fait entendre et il sent une vive brûlure lui traverser la jambe.

Entretemps, des soldats accourent dans l'eau à la rencontre des naufragés.

La jambe d'Ignace est tordue et un de ses os a traversé la peau. Un soldat lui passe son manteau et lui frictionne le dos et les bras pour le réchauffer.

— Mon frère, où est mon frère ? demande-t-il en se levant sur un coude.

— Ne bougez pas. Vous ne pouvez pas marcher avec la jambe dans cet état.

Ignace fait fi de l'interdiction et se traîne en se glissant jusqu'à Charles, qu'on a déposé sur un lit de branches et recouvert d'une peau de castor. Il le touche et réalise que son frère ne réagit pas.

— Charles ! Regarde-moi ! Nous te soignerons ! Tiens bon !

Il lève son visage vers le soldat qui hoche la tête de gauche à droite.

Il comprend enfin que son frère ne survivra pas et il s'effondre, vaincu de douleur...

\* \* \*

Au marché, les clients s'attroupent et entreprennent de longues conversations, appuyés contre les étals des marchands ambulants qui proposent le fruit de leur labeur hivernal ; des couvertures, des draps tissés, du poisson séché, du beurre, des marinades et des confitures.

Les commerçants des magasins en résidence n'apprécient pas tellement les jours de marché trop bruyants, mais avouent tout de même en retirer quelques bénéfices non négligeables.

Lorsque Nicolas arrive ce matin-là, les gens sont attroupés et le ton des conversations est enflammé.

— Quand donc cesseront ces attaques iroquoises ? Nous en avons assez ! Que fait ce gouverneur ? Il ne mobilise donc pas la milice ?

— Des soldats surveillaient. Ce sont eux qui les ont chassés.

— De toute évidence, il était trop tard pour le jeune Charles Sevestre.

La mort dans l'âme à l'annonce de la mauvaise nouvelle, Nicolas se demande pourquoi la faucheuse s'acharne ainsi à décimer sa famille d'adoption.

— Les funérailles ont lieu aujourd'hui, dit un des colons. Les Iroquois n'ont pas attaqué Ignace, mais il s'est fracturé la jambe en tentant d'aider son frère. On l'a conduit à l'hôpital.

— Comble de malheur, sa mère souffre d'une affection des poumons depuis plus d'une semaine et elle ne pourra même pas assister aux funérailles, ajoute Jacques Maheu.

Sans plus attendre, Nicolas s'éloigne en direction de la Haute-Ville.

— Je peux voir Marie Pichon ? demande-t-il à la servante qui ouvre la porte.

Catherine a reconnu la voix de Nicolas et arrive à toute vitesse.

— Je viens d'apprendre la nouvelle, dit Nicolas en lui serrant les mains.

— L'accident est arrivé hier matin. Avec Ignace à l'hôpital et mère qui est alitée, nous n'avons pas eu le temps d'envoyer quelqu'un t'aviser, répond-elle en larmes.

N'étant plus que l'ombre d'elle-même, Marie Pichon est étendue sur le lit de sa chambre et somnole, la tête appuyée sur une pile d'oreillers. Elle ouvre les yeux en entendant la porte grincer. Reconnaisant Nicolas, elle lui tend la main.

— Quel malheur ! Toutes mes sympathies, Marie, dit Nicolas la voix tremblante.

— Merci Nicolas... Je suis si fatiguée... Je n'ai même plus de larmes.

Nicolas s'assoit près de la vieille femme.

— Comment allez-vous Marie? On m'a dit que vous aviez mal aux poumons.

— Quelque chose qui y ressemble. Ce doit être l'âge.

— Vous allez vous en sortir, le beau temps et la chaleur vous feront le plus grand bien et finiront peut-être par adoucir votre deuil.

— Si au moins leur père était encore vivant. Je me sens si seule. Heureusement que mes filles sont là.

Désespéré, Nicolas écoute en silence. Catherine soulève la tête de sa mère et replace ses oreillers. Marie Pichon continue :

— Je ne peux même pas rendre visite à Ignace, à l'hôpital. On m'a dit qu'il a une grave fracture. Puis il y a les enfants de Guillaume. L'état dans lequel est leur mère n'augure rien de bon. La naissance du petit Pierre n'a pas arrangé sa mélancolie et le malheur survenu hier n'aidera sûrement pas à son rétablissement.

Marie Pichon s'étouffe et Catherine lui donne un peu d'eau en lui disant :

— Mère, cessez de vous inquiéter pour les autres et reposez-vous si vous voulez guérir, lui conseille-t-elle gentiment. Aujourd'hui, c'est seulement à vous qu'il faut penser.

— J'ai l'impression que si je ne pense qu'à moi, ma tête va éclater, dit Marie Pichon à voix basse.

— Reposez-vous et laissez faire la Providence, renchérit Nicolas. On dit qu'elle a toujours une solution.

Nicolas n'a pas l'habitude de s'en remettre si facilement à Dieu. Il croit plutôt au proverbe qui dit : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Mais cette fois, il ne voit pas quoi dire d'autre.

Nicolas assiste aux funérailles de Charles Sevestre fils, en réfléchissant à la précarité de la vie sur terre.

*Il n'y a qu'une chose à faire, pense-t-il. Vivre intensément chaque jour, ne sachant pas de quoi demain sera fait!*

En pensant à Margot et aux enfants, il songe encore :

*Comment pourrais-je les aimer encore plus?*

Le temps, le chagrin et les soucis ont raison de la santé de Marie Pichon. Le 3 mai, moins d'un mois après la tragédie, la maladie l'emporte. Elle n'aura même pas revu son fils Ignace Sevestre, toujours hospitalisé. Suite au décès de sa mère, la condition du jeune homme s'aggrave. La souffrance physique et la tristesse affaiblissent son organisme déjà malmené et une infection fulgurante l'emporte à son tour le 22 juin 1661.

\* \* \*

Marguerite ressent la souffrance qui flotte dans l'air, comme un nuage épais et enveloppant. Assise dans le grand salon chez Marie Favery, elle voudrait pouvoir ouvrir grand les fenêtres et chasser l'ombre qui plane dans la pièce. En son fort intérieur, elle préférerait s'en aller.

Ignace De Repentigny entre et se jette dans ses bras.

— Margot, je suis si content que tu sois venue.

Elle le serre contre lui et regarde ses grands yeux tristes. Il a encore cette allure d'enfant qui a revêtu les vêtements de son grand frère.

— J'aurais aimé venir avant, dit-elle, mais la saison d'hiver ne le permettait pas.

Marie Favery dépose un plateau sur la table placée entre les fauteuils.

— Marguerite, ta visite apporte un baume sur notre douleur, dit-elle tristement. Si tu savais comme je me sens responsable de la mort de Barbe. Je n'ai pas vu la gravité de son état et j'ai conseillé à ma fille d'attendre que tout rentre dans l'ordre.

Margot s'approche de Marie en lui disant :

— Je sais que cela n'enlève pas la douleur, mais il est bon de penser que c'était probablement la volonté de Dieu. C'est ce que vous m'avez appris, mère.

Après un long silence, Marie Favery regarde Marguerite dans les yeux et lui avoue :

— Je tiens à te le dire aujourd'hui, au cas où je ne pourrais plus le faire... Dans mon cœur, tu occupes une place particulière, comme si tu étais une de mes filles.

— Je vous le rends bien Marie, avoue-t-elle en songeant à sa propre mère qui vit quelque part de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai déjà souffert de culpabilité lorsque plus jeune, je vous considérais comme ma mère plus encore que celle qui m'avait mise au monde. Comment va Madeleine ?

— Elle s'en remet difficilement. Elle a beaucoup maigri et vit presque cloîtrée lorsque son mari n'est pas là. D'ailleurs, à l'automne, ils s'embarqueront pour la France. Jean-Paul veut aller voir à ses affaires. Il croit que ce voyage fera beaucoup de bien à sa femme. Catherine-Charlotte restera avec nous. Elle étudie chez les Ursulines et caresse le désir de devenir religieuse.

Margot a soudainement la nostalgie des années de jeunesse, de plaisir et d'insouciance.

*Septembre 1661*

Le quai du port de Québec est bondé de gens qui veulent saluer une dernière fois Pierre Voyer D'Argenson, lequel a occupé la fonction de gouverneur durant trois ans. Trois années à chercher le moyen de résoudre la crise avec les Iroquois... Chaque fois qu'il croyait tenir une piste de négociation, il faisait face au pouvoir hégémonique du clergé, et plus précisément à celui de Monseigneur François De Laval.

Le premier prélat de Québec a été à la tête d'une lutte acharnée contre ses idées et son administration. Lorsqu'en tant que gouverneur il s'est objecté à la pendaison, jugeant la peine trop lourde pour le simple fait d'avoir vendu de l'alcool aux Sauvages, Monseigneur De Laval s'est servi de sa notoriété auprès de la Cour pour exiger sa destitution comme gouverneur.

C'est Pierre Dubois D'Avaugour qui le remplacera mais celui-ci n'est pas encore arrivé. D'Argenson ne l'attendra pas. Il veut quitter la Nouvelle-France avant que l'hiver ne le fasse captif de cette colonie et ne veut surtout pas passer une autre année ici.

Marie Favery et sa famille attendent eux aussi sur le quai. Ils accompagnent Jean-Paul et Marie-Madeleine qui vont passer quelque temps en France.

Catherine-Charlotte se tient entre sa mère et sa grand-mère, l'air triste mais résolu.

— Mère, vous m'écrirez n'est-ce-pas ? Je veux que vous me racontiez tout ce que vous ferez. Moi je prierai pour vous et pour père, comme je prie pour Barbe.

Les larmes aux yeux, Marie-Madeleine embrasse sa cadette et la serre une dernière fois dans ses bras.

Elle fait ses adieux à sa famille avant de monter à bord de la chaloupe pour rejoindre le bateau.



## Réputation

En cette fin d'août 1662, c'est jour de marché sur la place Royale. L'animation est à son comble et l'atmosphère à la fête. Dans la foule, les gens se bousculent et les enfants dansent autour des amuseurs publics. Les étals regorgent de l'abondance des produits saisonniers.

Debout derrière son kiosque, Nicolas offre ses échaveaux de lin, du maïs, des fèves et des courges. Il a appris des Hurons à cultiver ces légumes indigènes qui poussent facilement et permettent de ne pas être dépendant des arrivages européens pour se nourrir.

Cette année, il a trouvé le moyen d'empêcher les tourtes de ravager son potager et sa récolte est si bonne que cela lui permet d'offrir le surplus au marché.

Au kiosque voisin, la conversation va bon train entre Françoise et Éléonore. Les deux bonnes femmes, épouses des agriculteurs qui exploitent les terres de Guillaume Couillard, sont deux des plus célèbres commères de la Nouvelle-France.

— Je ne sais pas ce que j'aime le plus quand je viens au marché : vendre mes oignons ou voir du monde. Je pense que c'est avant tout d'apprendre les dernières nouvelles, chantonne de sa voix clairette la plantureuse Éléonore.

— Veux-tu savoir ? J'ai entendu dire que la succession des Sevestre serait finalement réglée, lui confie tout bas Françoise.

Les deux femmes discutent entre elles, sans remarquer la présence de Nicolas. Sans faire exprès, il ne peut s'empêcher d'entendre les propos des deux commères.

— C'est Charles Gauthier qui s'en occupait. C'est connu qu'avec lui, tu ne sais pas toujours à quoi t'attendre.

— Je sais pas si c'était le mieux placé pour s'occuper de tout ça ? En 1658, tu te rappelles, il avait renchéri au sujet de la vente de la maison de feu Charles Sevestre. Sa veuve s'était installée chez Catherine après le décès de son mari car elle jugeait la maison trop grande pour elle seule. Ben, à cause de sa magouille, il a du remettre 400 livres à la succession.

— Après le décès de sa mère, ça n'a pas dû être plus facile !

— Tu peux être sûre ! J'ai appris que comme ils n'arrivaient pas à s'entendre, les terres sur les Plaines ont dû être tirées au sort. C'est Catherine Sevestre, la petite benjamine, qui a remporté la cagnotte.

— C'est son mari qui doit être content. Quand le testament s'adresse à des filles, c'est comme rien, les époux doivent sûrement s'en mêler.

— Ce pauvre Charles est en plus tuteur des enfants de Guillaume, dit Françoise sur un ton ironique. Il doit pas savoir quoi faire ! Il paraît que sa belle-sœur s'en retourne en France. On sait qu'elle n'a jamais aimé la Nouvelle-France, celle-là. Elle nous l'a assez dit !

— À ce que j'en sais, elle n'a pas le choix de partir : histoire d'héritage paraît-il, explique Éléonore sceptique.

— Je pense plutôt que c'est Monseigneur De Laval qui est derrière ce voyage.

Françoise s'approche d'Éléonore et lui chuchote à l'oreille :

— Elle aurait été protestante et le bon évêque veut la certitude qu'elle est réformée, comme elle l'affirme.

— En parlant du loup, le voici, conclut vitelement Éléonore.

Se frayant un chemin dans la foule à coup de coudes, Charles Gauthier réussit à se rendre au kiosque de Nicolas.

— Patenostre ! s'exclame-t-il. Comment ça va ?

Nicolas a peine à le reconnaître. Amaigri, les traits tirés, Charles paraît avoir vieilli de dix ans.

Depuis les cinq dernières années, il a perdu son frère, son beau-père, sa mère et ses deux demi-frères. C'est lui qui a été mandaté pour s'occuper de la succession de ses parents en plus d'agir comme tuteur des enfants de son frère. Il y a de quoi prendre un sacré coup de vieux.

— Je suis heureux de te rencontrer dans des circonstances moins dramatiques Patenostre, dit Charles Gauthier en tendant la main à Nicolas.

— Tu peux le dire, répond Nicolas en s'essuyant les mains sur son tablier, avant de lui serrer la main. Tu as eu ta part d'épreuves. Que fais-tu de bon ?

— Tu te rappelles que je suis tuteur des enfants de Guillaume. Et bien, maintenant, ils demeureront chez nous. Esther, leur mère, prendra le prochain bateau pour la France. Elle va chercher un héritage qui lui revient de droit et retrouver des papiers prouvant qu'elle s'est convertie au catholicisme avant de venir en Nouvelle-France. Monseigneur De Laval veut la preuve qu'elle n'est pas protestante. Je te dis, celui-là ! De ton côté, quoi de neuf ?

— Je viens d'obtenir un deuxième lopin de terre à l'île d'Orléans. L'an passé, la Seigneurie de Beaupré m'a vendu quelques arpents et cette année, c'est le Seigneur De Lauzon qui m'a concédé un lot à Sainte-Famille. L'île d'Orléans est un endroit qui devient de plus en plus populaire.

— J'en sais quelque chose, j'ai hérité de ma mère un lot à Sainte-Famille et je déménage dès que les papiers seront complétés. Nous serons donc voisins, Nicolas.

— Pour l'instant, je me contente de défricher tranquillement. Ensuite, je penserai à construire.

— Cré Patenostre! Tu fais ton petit bonhomme de chemin. Le timide drapier est devenu cultivateur et maintenant homme d'affaires.

Les deux hommes sont bousculés et un mouvement de foule les sépare. Charles a à peine le temps de saluer Nicolas qu'il est entraîné vers la rue Sous-le-Fort.

Nicolas n'apprécie pas tellement le commentaire de Charles à propos de sa timidité. Il ronchonne à voix basse :

— Je ne suis pas timide Charles Gauthier, je suis réservé et peut-être que tu devrais l'être davantage, cela t'éviterait de faire des conneries.

En repensant à la conversation des deux commères, Nicolas murmure :

— L'argent sera toujours une source de convoitise chez les bourgeois. Plus t'en as, plus t'en veux.

*31 décembre 1662*

C'est au tour des Patenostre de recevoir les Simon pour ce Nouvel An 1663. La famille s'est encore agrandie. Marguerite a donné naissance à Louis et Marima a accouché de son premier garçon.

Les femmes préparent les plats pour le lendemain et les enfants ne tiennent plus en place, tellement ils sont impatients. Demain sera jour d'étrennes. Les petits accrochent chacun leur bas au manteau de la cheminée en rêvant de surprises et de merveilles tandis que les hommes déblayent l'entrée et rentrent le bois de chauffage.

— Tu as vu les météores, l'automne dernier ? demande Hubert. Tu as vu la boule de feu et sa traînée ? Ce n'était pas une comète ordinaire, ça !

— Je me rappelle seulement que le ciel était tellement illuminé, qu'on y voyait comme en plein jour.

Nicolas a remarqué le spectacle dans le ciel de novembre, mais il ne lui a prêté aucune signification particulière.

— À la ville, ils racontent que des Sauvagesses ont eu des rêves qui annoncent de grands bouleversements. Je pense qu'il faut s'attendre à quelque chose d'important.

Nicolas n'aime pas ce sensationnalisme et coupe court aux élucubrations de son beau-frère.

— Pourquoi s'effrayer ainsi de phénomènes naturels ? Il y a des choses bien plus importantes dans la vie. Allons nous coucher, il est tard, conclue-t-il en baillant.

Les plus vieux ont cédé leur paillasse aux Simon et sont allés dormir au grenier, pendant que Marie Patenostre et Marie-Jeanne Simon ont du plaisir à se tasser dans le petit lit à barreaux. Elles ricanent et trouvent toutes sortes de prétextes pour ne pas dormir.

\* \* \*

Le lendemain, debout avant tout le monde, Jean et Charles entraînent Ti-Pierre et Pierrot dans la cuisine en leur montrant les bas gonflés de surprises. Marguerite a

entendu se lever ses fistons et elle réveille Nicolas. Plantés devant les bas accrochés, les garçons babillent d'énervement.

— On les ouvre tout de suite? propose Jean.

Nicolas s'approche de l'âtre, brasse les tisons et réanime le feu.

— Vous devrez attendre la bénédiction paternelle avant de recevoir vos étrennes, dit-il avant de disparaître dans le coin de la chambre pour faire ses ablutions.

La bénédiction du premier jour de l'an est un rituel. Nicolas veut être à son meilleur. Il revêt son plus beau pourpoint, lisse ses cheveux et les attache serrés avec un lacet de cuir. Lorsqu'il se présente à la cuisine, Marguerite lui sert son petit déjeuner, en tenant dans ses bras le petit Louis qui vient de finir de téter.

— Pourrais-tu aussi bénir la famille Simon? lui demande sa belle-sœur Marima.

Nicolas est touché par sa requête et accepte avec fierté le rôle du chef de famille.

Chacun s'agenouille devant lui, puis, levant la main droite, il récite :

— J'appelle l'Esprit Saint pour qu'il veille sur vous et vous protège tout au long de l'année 1663. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

À peine son père a-t-il fini son discours que Jean s'empare des bas et les distribue. Assis par terre devant l'âtre, les enfants déballetent à la hâte leurs étrennes.

Nicolas a sculpté de petits personnages en bois et Marguerite a tricoté des mouffles et des nouvelles chaussettes en plus de leur réserver quelques friandises.

Tout l'après-midi, on chante en s'accompagnant de deux cuillères de bois placées dos à dos, que l'on fait sauter sur la cuisse en tapant du pied.

Une autre tournée de cidre et Hubert revient avec une nouvelle hypothèse à propos des phénomènes atmosphériques.

Nicolas ne l'écoute plus. Il regarde sa famille vivre de précieux moments. Marguerite vient s'asseoir près de lui et passe son bras sous le sien. Nicolas lui chuchote à l'oreille :

— Tu te demandes ce que devient le reste de cette famille, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons reçu aucune nouvelle cette année. Je ne sais pas comment vont ma mère et ma sœur.

Les yeux pleins d'eau, elle murmure :

— Comme je t'aime, Nicolas Patenostre !



## Terre-Mère en colère

*Janvier 1663*

Cette journée de janvier 1663 est trop douce pour la saison. On se croirait en mars. En revenant de la grange, Nicolas lève la tête en direction du fleuve et remarque un phénomène curieux. Du haut de la butte, il aperçoit une légère brume monter du grand fleuve. En s'élevant dans les rayons du soleil, elle devient transparente. Au travers du voile vaporeux, Nicolas voit trois soleils s'élever ensemble au-dessus de la falaise sur la rive Sud, face à la ville de Québec. Placés sur une ligne droite, ils sont couronnés d'un arc-en-ciel aux couleurs irisées.

— Torrieu de torrieu! Je vais finir par croire Hubert. Ce n'est vraiment pas ordinaire, s'exclame Nicolas qui ne peut dévier son regard du spectacle exceptionnel.

Il appelle Marguerite. Elle habille les enfants, met sa cape et sort voir ce qui se passe.

— Père, c'est de la magie, les trois soleils? demande Charles.

— Non, ce sont les esprits des Sauvages qui nous rendent visite, répond Jean, pour qui tout se rapporte aux indigènes.

— Cesse de berner ton frère, Jean. Il s'agit de phénomènes naturels. Ce n'est pas de la magie.

Ti-Pierre tourne sur lui-même et Pierrot trépigne en montrant du doigt le spectacle inédit. Deux heures plus tard, la brume se dissipe et deux des soleils s'évanouissent avec elle, laissant le vrai continuer à réchauffer la terre de la Nouvelle-France.

Tout le mois de janvier, les températures sont plus douces et il y a moins de neige qu'à l'accoutumée.

Les agriculteurs s'inquiètent du succès de leurs récoltes à venir.

### *Février 1663*

Le 5 février, veille du Mardi Gras, chacun termine ses travaux afin d'être prêt à fêter avant le Carême. Les Patenostre iront chez les Simon, où l'on se gavera avant la quarantaine de privations à venir.

Marguerite a préparé des desserts, des pains et des brioches qui refroidissent sur la longue table de pin. La tête dans l'âtre, elle brasse la soupe de pois séchés prévue pour le souper. Elle a retroussé ses jupes jusqu'aux genoux pour ne pas qu'elles s'enflamment au contact d'un tison. Nicolas lui a appris la vigilance avec le feu.

Elle est surprise par un bourdonnement sourd provenant de la terre suivi d'un long sifflement dans la cheminée. Le grand chaudron rempli de soupe est ballotté dans tous les sens. Effrayée, elle recule brusquement, de peur d'être ébouillantée. Soudain, elle a l'impression que ses pieds bougent comme sur un navire en pleine tempête. Le chaudron se renverse sur le feu qui s'éteint, laissant monter une fumée grise à l'odeur de cochon brûlé.

La surprise passée, une sourde angoisse l'envahit.

*Où sont les petits, où est Nicolas? Je les veux tout près de moi, dans ma jupe, dans mes bras,* se dit-elle avec angoisse.

À la grange, Nicolas termine de nourrir les animaux.

*Pourquoi sont-ils si agités aujourd'hui?* se questionne-t-il.

Il accroche au mur la fourche, lorsqu'il entend la vache émettre un long beuglement plaintif, comme si on la brûlait au fer rouge. Il se retourne et aperçoit les animaux essayant de fuir. Il vérifie si les enclos sont bien fermés et tente de les calmer. Au même moment, il sent la terre bouger sous ses pieds et une secousse violente ébranler toute la grange.

— Torrieu! Un tremblement de terre! s'écrie Nicolas alarmé. Où sont les garçons?

Il sort précipitamment. Devant lui, les chiens hurlent comme des loups, debout, plantés sur leurs pattes écartées pour tenir leur équilibre. Nicolas regarde tout autour et les appelle:

— Ti-Pierre, Jean, Charles? Répondez!

Il les aperçoit enfin. Près du puits, les garçons se tiennent immobiles, figés par la peur. Il accourt tout près d'eux. Ti-Pierre s'accroche à son pantalon en pleurant. Nicolas les entraîne en courant vers la maison.

Les arbres se balancent, s'entrechoquant dans un bruit sec, comme des épées qui se frôlent. Sur le toit de la maison, des pierres provenant des cheminées se détachent et glissent avec fracas sur les tuiles de bois. La grande porte de la maison s'ouvre brusquement mais personne n'en sort.

— Je dois retrouver Margot et les bébés, décide-t-il. Il y a risque d'effondrement et même de feu.

Il s'engouffre dans la maison et voit sa femme se tenant debout, pétrifiée. Elle tient dans ses bras Louis et Marie,

tandis que Pierrot s'accroche à ses jupes en pleurant. Elle a pris soin de mettre sa cape et les enfants sont habillés de vêtements chauds et de couvertures.

— Il faut sortir, il faut sortir tout de suite, dit-elle d'une voix paralysée par la peur.

— Vite les enfants, allez dehors, je vais éteindre les feux.

Dans le vacarme, il n'entend pas sa femme crier :

— Nicolas, laisse les feux et sors.

Margot veut tout son monde avec elle.

— Si nous devons mourir, que ce soit ensemble, prie-t-elle.

Nicolas avance prudemment jusqu'au fond de la maison, là où se trouvent les chambres.

— Margot allume toujours le feu dans la cheminée près des chambres avant le souper, pour qu'elles soient confortables au moment d'aller au lit, marmonne-t-il nerveusement. Il faut éteindre le feu pour éviter que tout soit ravagé.

Une autre secousse ébranle la maison et fait glisser le berceau qui vient s'arrêter sur ses jambes. Il tire la lourde couverture de laine restée sur le lit et étouffe les flammes avec ses pieds. L'odeur de mouton grillé emplit ses narines et le fait tousser. Il revient vers l'âtre de la cuisine pour constater que la soupe renversée a déjà éteint les flammes.

Il est sur le point de sortir quand une nouvelle secousse ébranle la maison et fait craquer les poutres du toit. Du côté de la cuisine, des planches du plafond s'effondrent près de la table renversée. Il attrape les peaux de fourrures empilées sur le banc dans l'entrée et court rejoindre sa famille à l'extérieur.

Debout au beau milieu de l'allée menant à la maison, chacun se tient serré les uns contre les autres. Les enfants pleurent en s'accrochant à leurs parents.

— J'ai peur! crie Pierrot.

— Est-ce que nous allons mourir, mère? demande Charles.

Marguerite les rapproche encore plus près d'elle et commence une prière qu'elle leur a apprise.

— *Ave maria, gratia plena*, récite-t-elle frénétiquement.

Les enfants répondent sagement d'une voix tremblotante.

Nicolas s'éloigne pour constater les dégâts et s'assurer que sa famille sera en sécurité. Le jour tombe et il ne voit pas suffisamment. Il doit donc attendre que cela se stabilise pour évaluer l'état des lieux. Son angoisse lui tord l'estomac.

— Colas, viens près de nous, appelle Margot. Il faut demeurer tous ensemble.

Elle prend sa main et lui chuchote à l'oreille :

— Il faut tenter de garder notre calme et faire confiance à la Providence. Dieu protège ses enfants. Il faut en faire de même. Si nous perdons tout contrôle, comment veux-tu que ces petits gardent leur sang-froid?

— Le sang froid, nous le garderons c'est certain, si nous devons passer la nuit dehors.

— Cela ne devrait pas durer encore longtemps, je me refuse à y croire.

Après ce qui leur paraît une éternité, les secousses s'espaçent tandis que la terre cesse ses expressions de colère et finit par se calmer.

— J'ai faim, affirme Jean, suivi en chœur par ses frères.

— Laissez-moi vérifier si nous serons en sécurité dans la maison, dit Nicolas en s'éloignant.

Quelques minutes plus tard, il leur permet d'entrer.

Chacun aide à rétablir un semblant d'ordre. La grande table a frappé contre la vitre en glissant et cassé un carreau. Les tartes et les pains gisent pêle-mêle par terre. On relève l'armoire et on vérifie le contenu. Les pots se sont renversés et plusieurs pièces de vaisselle sont brisées.

Margot replace le berceau et y dépose bébé Louis, tout emmitoufflé. Celui-ci doit rester bien au chaud car il n'est pas certain qu'ils pourront faire un feu cette nuit. Il reste suffisamment de soupe pour en donner une portion à chacun. Ils mangeront quelques pains et brioches et en garderont quelques-uns pour le lendemain, au cas où l'âtre ne serait pas fonctionnel.

Dans la laiterie, Marguerite trouve deux seaux couchés sur le côté mais encore bien fermés. Ce sont des denrées précieuses. Ils n'ont pas tout perdu s'il reste du lait et de l'eau. Marguerite planifie la survie comme si elle allait tenir un siège. Après le repas, la situation leur paraît moins dramatique.

Pendant que Margot allaite bébé Louis, Marie collée contre sa mère demande à boire au sein, elle aussi. À trois ans, Marie est pourtant sevrée depuis longtemps, mais Margot y reconnaît là son besoin d'être rassurée.

— C'est bon, Marie ?

— Non, ouache ! dit-elle en se dégageant.

— Tant mieux, il faut en garder pour Louis. Il ne peut pas manger autre chose.

Ils couchent les deux plus jeunes avec leurs vêtements d'extérieur. Les plus vieux s'enveloppent dans les

couvertures de laine et se tassent près de leurs parents.

Nicolas préfère attendre de voir les dégâts de la cheminée avant de faire un feu.

Il entonne une chanson à répondre dont le dernier couplet permet de recommencer sans fin. À huit heures du soir, une légère secousse ébranle à nouveau la maison et fait craindre d'avoir à passer la nuit dehors.

— Quand est-ce que ça va finir? demande Charles en pleurnichant.

— Bientôt! Ce sera bientôt fini, répond Marguerite sceptique.

Deux autres secousses suivent, plus faibles celles-ci, avant que tout redevienne calme. Les parents bordent les enfants dans leur lit.

Ils sont les seuls à ne pas dormir.

— Je ne peux pas fermer l'œil, dit Nicolas.

— Tu dois dormir. Les animaux auront besoin de toi à l'aube.

— Je veux être certain d'être prêt à sortir.

— Si la secousse est forte, elle te réveillera. De toute façon, je ne dormirai pas. Louis aura bientôt soif.

— Si jamais je disparaissais, je veux que tu saches que tu es mon plus précieux trésor, dit Nicolas en l'embrassant sur les lèvres.

— Dors donc, mon grand romantique, répond-elle les yeux humides, en lui rendant son baiser.

\* \* \*

Au petit matin, Nicolas se rend à la grange pour constater les dégâts. Des planches ont été arrachées, laissant une large brèche par laquelle entre l'air froid. Le vent s'engouffre dans l'étable en sillant et la neige s'accumule au sol. Nicolas ramasse les planches. Il reviendra les replacer après s'être occupé de la maison.

Les animaux sont allongés, comme à bout de force. Ils ont piétiné la paille et des déjections sont éparpillées partout autour d'eux. Nicolas procède au nettoyage tout en leur parlant pour les rassurer.

Il tente de traire la vache qui se montre nerveuse et ne lui donne que la moitié de sa production habituelle. Il change la paille et distribue du foin aux animaux. Au moment de vouloir leur donner de l'eau, il se rend compte que les seaux ont été renversés par les secousses. Il sort donc puiser l'eau dans la grande auge extérieure mais constate qu'elle est remplie de débris.

Nicolas se rend au puits. Le liquide qu'il remonte est jaune verdâtre et sent les œufs pourris.

— Torrieu! L'eau est imbuvable.

La panique s'empare de lui.

— Qu'est-ce que nous allons boire? Pendant combien de temps aurons-nous une eau contaminée? s'inquiète-t-il.

Il aperçoit les chiens dehors près de la porte de la grange. En les observant, il remarque qu'ils prennent la neige cristallisée et la croque. Il s'exclame :

— Torrieu! Fallait y penser. La neige fondue nous abreuvera quelques jours, s'exclame-t-il un brin soulagé.

Avec l'aide des garçons, Nicolas recueille la neige que Marguerite fera bouillir dans le grand chaudron pour la rendre potable.

\* \* \*

Le Mardi-Gras 1663 est passé à évaluer les dégâts. Nicolas vérifie les cheminées et remarque que celle près des chambres est la plus touchée. Elle a perdu un tiers des pierres du haut. Celle de l'âtre de la cuisine pourra supporter des feux mais il faudra la réparer le plus tôt possible. Une large fente s'est creusée dans le mur extérieur tandis que des bardeaux du toit ont été arrachés et des carreaux brisés.

— Combien de jours devons-nous vivre en rescapés ? Y aura-t-il de nouvelles secousses ? soupire-t-il découragé.

Il se rend chez son beau-frère Hubert.

— Je n'ai jamais été aussi content de te voir, Patenostre. Y a pas de blessé j'espère ? As-tu beaucoup de dommages ?

— Quelques pierres des cheminées sont tombées, des lézardes dans les murs et des carreaux brisés. Mais le pire, c'est que l'eau de notre puits est jaune et sent les œufs pourris, répond Nicolas. Nous faisons fondre de la neige pour notre réserve d'eau.

Les Simon ont subi d'importants dommages sur un des côtés de leur maison et ont choisi d'élire domicile de l'autre côté, pendant qu'Hubert fera les réparations urgentes.

— Je ne pourrai pas réparer seul les dégâts, ajoute Hubert. Zacharie Cloutier a des apprenti-charpentiers, je vais voir s'il peut m'en prêter un.

Il n'a pas fini sa phrase qu'une nouvelle secousse ébranle légèrement le plancher de la cuisine.

— Pas encore ! crie Marima. Je n'en peux plus.

Elle est assise avec ses deux enfants dans les bras et les vêtements d'extérieur placés tout près d'elle. Nicolas voit de la panique dans les yeux de la jeune femme.

Cinq jours depuis le tremblement de terre et les habitants de Québec ressentent encore des secousses. Ils sont stupéfaits par les manifestations étranges de la nature. Devant le Château Saint-Louis, on peut voir de la vapeur et un long jet de sable et de boue monter en sifflant, tel un geyser, comme si on avait fait une brèche dans le fond du fleuve. Les gens sont inquiets.

Nicolas s'est décidé à venir en ville. Il a besoin de matériaux pour réparer la maison. Devant le comptoir du magasin général des frères Gagnon, il y a attroupement.

— La fin du monde s'en vient ! Croyez-moi, ces horreurs prédisent la fin du monde, s'exclame un des frères Gagnon.

— Moi, j'ai pas peur. Ça va finir par se calmer, réplique un client confiant.

— On peut se considérer chanceux, personne n'est mort, intervient Nicolas.

— Il y a eu des blessés par les débris provenant des toits et des cheminées mais rien de grave, semble-t-il. Une chose est certaine, on en a pour des jours à évaluer et réparer les dégâts, rétorque le même client confiant.

— On raconte que les Sauvages pensent qu'ils sont punis pour avoir bu de l'eau-de-vie, ajoute un autre en riant.

— Vous avez entendu les cloches des églises sonner d'elles-mêmes une après l'autre le jour du Mardi Gras ? demande le frère Gagnon.

— Au bord de la rivière Saint-Charles, on n'entendait que le vent qui sifflait dans les arbres qui s'entrechoquaient, réplique Nicolas pour clore la conversation.

Il est pressé de partir. Il a laissé Margot seule avec les enfants et n'est pas rassuré.

\* \* \*

Une semaine après le séisme, l'eau du puits revient graduellement à la normale mais c'est dans les champs que Nicolas est en mesure de constater les effets terribles du séisme.

Sur la limite ouest de son terrain, à cheval entre sa terre et celle de Gendron, Nicolas découvre une large crevasse qu'il devra clôturer pour éviter les accidents. Du côté est, sur une grande bande de terre, les arbres sont déracinés et jonchent le sol. Il n'aura pas besoin de défricher cette section de sa terre mais devra bûcher pendant encore longtemps.

Avec tout ce bois, il en profitera pour construire une grange séparée de l'étable et transportera le reste sur ses terres de l'île d'Orléans.

De l'autre côté de la rivière, en direction nord, Nicolas a l'impression que la configuration des montagnes n'est plus la même.

*Impossible, se dit-il. Comment en quelques secousses peut-on changer ainsi un paysage? Comme si on avait pris des montagnes ici et qu'on les avait placées ailleurs. Je dois avoir la berlue...*

\* \* \*

Cloutier assigne Jean Poitras pour aider aux travaux de reconstruction chez les Simon et les Patenostre.

— Le grand Poitras pourra demeurer chez vous, le temps des travaux, à condition d'être nourri et logé. Et je prendrai à chacun deux minots de blé sur votre prochaine récolte, précise-t-il.

Les semaines passent et les nouvelles arrivent. De Gaspé aux Grands Lacs d'eau douce à l'Ouest, tout le Canada a été victime des secousses. Les Sauvages vivant au nord de la rivière Saint-Charles et les trappeurs revenant de ces lointaines forêts racontent que des collines ont disparu et que d'autres sont apparues, dans un chaos d'arbres déterrés qui se sont effondrés dans les crevasses nouvellement faites.

Les Algonquins près de Trois-Rivières affirment que les falaises qui bordent le Saint-Maurice ont glissé dans la rivière en faisant dévier son cours. Les terres inondées pendant plusieurs semaines ont changé les habitudes des indigènes et des hommes des bois.

En face de la Baie Saint-Paul, on raconte qu'un mur de roc s'est détaché et qu'il est littéralement tombé dans le fleuve. L'amas formé par le roc et la terre a été baptisé l'Éboulis.

À l'île-aux-Allumettes, une section de la forêt a glissé dans le fleuve et on y voit maintenant une île mystérieusement jaillie du fleuve et déjà plantée d'arbres.

Sur la rue Notre-Dame, Nicolas écoute les récits rapportés par les voyageurs et se demande s'il faut croire toutes ces histoires. Elles ne font qu'augmenter sa peur tout comme celle des habitants de Québec. Les colons constatent leur impuissance devant les éléments.

### *Septembre 1663*

En cette même année, le premier bateau en provenance de France arrive dès le mois de juin avec du matériel et des biens attendus avec encore plus d'impatience qu'à l'accoutumée. Il repartira cet automne avec plusieurs charges de

bois car les gens ont bûché les arbres, de même que dessouché et transporté les billots dans les hangars.

Les bateaux les plus attendus ne font leur apparition que le 22 septembre suivant.

Ce jour-là, le port de Québec est en effervescence. L'Aigle d'Or et Le Jardin de Hollande en provenance de La Rochelle ont été affrétés tout spécialement par le roi Louis XIV.

Les navires transportent les Filles du Roi, un contingent de jeunes filles dédiées aux épousailles avec les colons célibataires déjà installés dans la colonie. Ce sont des orphelines, des filles provenant d'une famille trop nombreuse pour subvenir à leurs besoins ou encore de jeunes veuves sans enfant qui veulent refaire leur vie dans des conditions différentes.

Le temps est exécrable. Il pleut, il vente et les bateaux sont ballottés de tous côtés. On doit attendre une accalmie avant d'autoriser la mise à l'eau des chaloupes pour le transport des passagers.

Deux heures plus tard, le ciel a toujours son humeur maussade mais les vents se sont calmés. Le gouverneur, avec l'assentiment du responsable des installations portuaires, autorise enfin le débarquement des jeunes filles et de leur accompagnatrice. Le spectacle émoustille les badauds tassés sur le quai.

Trente-six demoiselles élégamment vêtues débarquent, tenant leur coiffe d'une main et relevant leurs jupes de l'autre. Étonnées, elles regardent la terre d'accueil qui, d'une certaine manière, scelle leur destin. À voir leur visage amaigri et leurs traits tirés, on comprend que la traversée a été particulièrement difficile. Les bateaux ayant quitté

La Rochelle le 3 juin, celles-ci ont donc été en mer durant plus de trois mois.

Des brancardiers venus chercher d'autres passagers, dans un état encore plus lamentable, attendent patiemment. La maladie s'est faufilée à bord des navires. Il y a eu des décès en mer et plusieurs personnes ont dû débarquer à Terre-Neuve, trop malades pour pouvoir poursuivre le voyage.

Les brancardiers transportent enfin les plus mal en point vers l'hôpital.

Au moment où une éclaircie traverse le ciel, les musiciens de la milice roulent du tambour alors que les canons du Fort Saint-Louis et les cloches des églises de Québec sonnent en chœur. Une haie d'honneur accueille en grande pompe le cortège de jeunes filles qui défilent devant les célibataires de Québec venus choisir une épouse. Ces derniers se considèrent chanceux, puisqu'ils ont le premier choix. Il y a même des jeunes hommes ayant fait le voyage depuis Trois-Rivières pour avoir droit au même privilège.

Un autre contingent fait l'objet d'une convoitise de la part de certains résidents de la ville. L'Aigle d'Or amène pour la première fois depuis 1647 des chevaux en Nouvelle-France. Il y a un étalon et quatre cavales pleines. À croire que les bêtes ont survécu à la traversée plus facilement que les humains. Les juments sont amaigries, certes, mais elles ont résisté aux conditions difficiles malgré leur état.

Tous y voient un heureux présage pour leur survie en Nouvelle-France.

Nicolas et Hubert, curieux de voir les chevaux, sont venus jusqu'au quai avec leurs plus vieux.

— Père, c'est ça un cheval? demande Pierrot. Elles sont très hautes ces bêtes-là, ajoute-t-il.

À cinq ans, Pierrot est toujours impressionné par tout ce qui est gros et qui bouge vite. Nicolas le soulève par le dessous des bras et le campe sur ses épaules.

Les habitants de Québec applaudissent les bêtes qui défilent devant eux. Il y a longtemps qu'ils n'ont pas vu de chevaux. Les Sauvages sont fascinés par la grâce et la souplesse des « originaux français », comme ils les baptisent.

Le responsable du courrier, debout derrière son kiosque et protégé de la pluie, trie les lettres arrivées de France et les distribue en appelant les destinataires. Il y a une épaisse missive adressée à Marie-Marthe Vié de La Mothe en provenance de Saint-Nicholas-des-Champs.

Le dimanche suivant, après la messe, la famille Patenostre arrive chez les Simon. Pendant que les femmes préparent le repas, les hommes et les enfants partent à la cueillette des citrouilles, comme le font les Sauvages.

Marima est distraite. Elle plisse le front, perdue dans ses pensées. Marguerite se demande quelle peut bien être la cause de ses soucis.

— J'ai reçu une lettre de Mimi, dit Marima en sortant un feuillet de la poche de son tablier. Père est mort, dit-elle en lui tendant la missive toute fripée, à force d'être lue et relue.

Margot est plus intéressée par des nouvelles de sa mère, mais elle veut néanmoins respecter la douleur de sa demi-sœur et lit donc la lettre à voix haute :

*Mes très chères sœurs,*

*Je vous salue et vous embrasse très affectueusement. Mes premiers propos s'adressent plus particulièrement à Marima. Notre père est décédé au mois de novembre dernier.*

*Après notre retour de la Nouvelle-France, il s'est résolu à affronter la justice en se présentant à la cour pour y être jugé. Durant notre exil, les miliciens avaient réussi à retracer des témoins oculaires dont la version correspondait à celle de père et le malftrat qui avait tué son complice croupissait déjà en prison. Les représentants de la justice ont écouté la version de père et l'ont innocenté du meurtre. Blanchi de toute accusation, il a pu réintégrer ses fonctions.*

*Mère était au comble de la joie. Nous retrouvions la vie joyeuse et insouciante des belles années. Elle pouvait se joindre à ses amies sans craindre les moqueries et les représailles.*

*Pendant ce temps, père est devenu taciturne et renfermé. Il blaguait devant nous et tentait de paraître calme, mais je sentais une peur sourde et toujours présente. Il rentrait toujours de plus en plus tard et avait des excuses mal formulées. Mère savait qu'il avait recommencé à jouer, malgré l'entente faite avec son supérieur. Elle devint nerveuse et ne mangeait plus. Chaque retard lui volait son sommeil pour la nuit entière.*

*Lors d'un entretien avec père, elle apprit qu'il avait joué dans un salon qu'il croyait pourtant à l'abri des arnaqueurs, mais il est tombé dans un piège. Il a aussitôt cessé de jouer, mais on a tenté de le faire chanter. Le mercredi 8 novembre dernier, lors d'une pratique avec ses hommes en vue d'une parade pour le Roi, il a été tiré à bout portant pendant qu'il galopait à la tête du régiment.*

*À partir de ce moment, mère est demeurée prostrée, ne mangeant plus et dormant à peine quelques heures. Elle disait qu'il n'y aurait plus de vie après la mort de son mari. Les habitudes de père ne lui ont laissé que des dettes. Elle répétait qu'elle était trop vieille pour trouver à se remarier et que, de toute façon, personne ne voudrait d'une veuve qui a alimenté les conversations des salons de la noblesse. Elle avait honte et souhaitait mourir.*

*Depuis le printemps, elle va mieux et ne parle plus de la mort. Nous vivons grâce aux broderies que je réussis à vendre. Elle a fait une demande auprès du Roi pour recevoir une rente en tant que veuve d'un lieutenant, mais jusqu'à maintenant, on lui répond que père, n'ayant pas respecté les conditions de réintégration dans la milice, n'est plus considéré comme faisant partie du régiment.*

*Je suis consciente, chères sœurs, que ces nouvelles ne vous rassureront pas sur notre sort et que la distance creusera une inquiétude encore plus présente dans vos cœurs.*

*Je me sens si seule. Espérons que le beau temps ramènera mère à des attitudes plus positives et remplies d'espoir.*

*Mimi, votre sœur aimante*

Marima laisse couler ses larmes doucement sur l'épaule de Margot et celle-ci ravale péniblement la boule au fond de sa gorge. Elle éprouve des sentiments contradictoires vis-à-vis de Robert Vié de La Mothe, lui qui a réduit leur mère à la misère et laissé porter à ses sœurs des responsabilités trop lourdes pour leur âge. Mais sa mère aimait cet homme malgré ses frasques et il était tout de même le père de ses deux sœurs.

*Il ne reste plus qu'à prier pour trouver une solution à toute cette misère, se dit-elle.*



## Les retrouvailles

*30 juin 1664*

Ignace regarde son reflet dans la glace. Son nouveau pourpoint gris rosé et sa chemise garnie de dentelle d'Alençon lui donnent fière allure. Il attache ses cheveux blonds cendrés et se coiffe d'un chapeau à large bord. Satisfait, il sourit.

Marie observe son fils qui aura bientôt seize ans. Le temps passe si vite ! Il n'a ni la stature de son père ni la carrure d'épaule de Jean-Baptiste. En y regardant bien, ses traits s'apparentent étroitement à ceux de Marie-Madeleine. Ignace possède un visage juvénile presque délicat et une démarche étudiée. Entre autres, il aime tout ce qui est élégant et raffiné.

— Comme tu es beau ! s'exclame-t-elle en s'avançant vers lui. Tu en feras tourner des têtes, cet après-midi.

Le sourire d'Ignace pâlit et il s'assoit pour mettre ses bottes.

En tant qu'officier de la garde, Ignace Le Gardeur De Repentigny Du Pontseau assistera cette année à la cérémonie d'accueil du contingent des Filles du Roi en compagnie de sa mère. Une calèche fournie par le gouverneur les attend.

Après les coups de canon habituels, le cortège des jeunes filles se met en branle au son de la musique. C'est le début de la parade des pupilles du Roi. Ignace sait que sa mère espère secrètement qu'il porte son attention sur une des orphelines. En fait, elle souhaite de tout cœur qu'il s'intéresse aux jeunes filles.

Ayant pris place à la gauche de sa mère, il lève son chapeau pour saluer les premières demoiselles. Celles-ci défilent une à une devant la haie d'honneur de la noblesse installée sur l'estrade de bois, recouverte d'un dais pour les protéger du soleil.

Le comité officiel de réception est composé d'Augustin Saffray De Mézy, le nouveau gouverneur, de Monseigneur François De Laval, des commandants de la garde, du capitaine de la milice, de Marie et de son fils.

Une jolie blonde à l'air racoleur, vêtue d'une robe rose et d'une coiffe de mousseline empesée, lui jette un regard mielleux. Il rougit et baisse la tête en regardant le sol.

Ces manigances d'un goût douteux lui déplaisent. En relevant la tête, il croise furtivement le regard de sa mère. Elle a remarqué sa réaction. Il doit avoir une discussion au plus tôt avec elle, mais que lui dire? Il aimerait tout d'abord parler avec Margot, celle qu'il considère à la fois comme sa sœur et sa mère.

Le jeune officier tente de se donner un air de contenance en saluant poliment chacune des Filles du Roi, lorsqu'il reconnaît dans la foule Marima et son mari qui semblent chercher quelqu'un. Un peu plus loin, il aperçoit toute la famille Patenostre qui doit attendre un parent.

Marima la première reconnaît la jeune fille toute menue serrée dans sa robe vert tendre qui cherche un visage familier parmi tous ces gens.

— Mimi, nous sommes ici! crie Marima.

Ayant reconnu la voix de sa sœur, la jeune femme se détend. Elle termine sa procession et après s'être adressée à son accompagnatrice, elle se dirige rapidement vers ses sœurs qui l'étreignent en la soulevant presque de terre.

La liste des Filles du Roy pour l'année 1664 circulait depuis que le Noir D'Amsterdam avait mouillé dans le port de Québec le 25 mai. Elle fut affichée à côté de la porte d'entrée du Magasin Royal, avec celle des autres passagers des bateaux attendus cette année-là.

Toujours à l'affût des nouvelles, Hubert en avait pris connaissance. La surprise fut grande lorsqu'il annonça à Marima l'arrivée de sa sœur. Celle-ci sautait littéralement de joie alors que Marguerite se rappelait que la petite lui avait dit qu'un jour elle reviendrait.

— Si notre sœur vient comme Fille du Roi, c'est que notre mère s'est remariée, avait alors commenté Marguerite. Mais cela ne peut être possible. Mimi ne serait pas ainsi sous la protection du Roi. Serait-elle entrée au couvent? À moins que..., ajouta-t-elle tout bas.

Mimi est si heureuse de retrouver ses sœurs et ne plus se sentir seule au monde qu'elle en pleure de joie. À travers ses larmes, elle raconte sa dernière année en France.

— Après le décès de père, notre mère est tombée malade de chagrin et peut-être de honte. Sa santé se détériorait de mois en mois, si bien qu'à l'automne, elle était au plus mal. Sur son lit de mort, elle m'a remis une missive portant le sceau des de La Mothe en me faisant promettre de me rendre à l'orphelinat de l'hôpital La Salpêtrière.

Cette lettre expliquait qu'elle, Jeanne Xainte Paulin, remettait sa plus jeune fille entre leurs mains royales et que puisque celle-ci connaissait déjà la Nouvelle-France,

elle serait une candidate de choix pour faire partie du contingent des Filles du Roi. Elle ajouta que j'avais déjà deux sœurs là-bas et que grâce à mes origines et à mon éducation bourgeoise, je serais un premier choix pour des épousailles avec un soldat ou un descendant de la noblesse. Vous reconnaissez bien-là notre mère, n'est-ce pas? ajoute-elle un semblant de sourire aux lèvres. Ensuite, l'épouse du Roi m'a fait venir pour une entrevue. Voyant que j'étais très intéressée à vous rejoindre, elle m'a fait signer un contrat.

— Quel contrat, Mimi? demande Margot.

— Je dois habiter chez l'une de vous deux afin d'éviter de devoir demeurer avec notre accompagnatrice dans la maison prévue pour les Filles du Roy, dit-elle en regardant ses sœurs d'un air taquin. Vous serez responsables de moi jusqu'à mon mariage, lequel doit avoir lieu dans les trois mois si je veux bénéficier de la dot du Roi.

— Tu sais bien que nous prendrons soin de toi, s'empresse de dire Margot. Tu peux venir chez-nous sans problème, il y a de la place.

— Chez-nous aussi, aucun problème, renchérit Marima avec insistance.

\* \* \*

Jean, Charles et Pierrot courent dans tous les sens sur le bord du quai. Nicolas vient les avertir de se calmer. Du haut de ses deux mètres, Jean Poitras aperçoit les Patenostre et les Simon et s'approche d'eux.

— Poitras, tu es venu choisir une Fille du Roi? dit Hubert d'un air moqueur.

— J'étais curieux, mais rien ne m'empêche d'en choisir une à mon goût. J'ai terminé mon contrat de trois ans.

Son attention est attirée par une jeune femme toute menue d'à peine un mètre cinquante, avec des cheveux blonds et de grands yeux bleus.

— Nous te présentons Marie-Xainte Vié de La Mothe, la sœur de Marima et de Marguerite, communément appelée Mimi, dit Nicolas.

— Enchanté mademoiselle. Vous êtes une des Filles du Roi?

— Oui monsieur. C'est une longue histoire.

— Je me nomme Jean Poitras, compagnon charpentier chez maître Cloutier.

— Et quel charpentier! renchérit Nicolas. C'est lui qui construit notre nouvelle maison, la grange et l'étable à l'île d'Orléans.

Mimi regarde sa grande sœur.

— Vous allez déménager? s'exclame-t-elle.

— On est pourtant si bien ensemble, ajoute Marima d'un air déçu.

Marguerite se sent tout à coup mal à l'aise. Elle réalise qu'en allant vivre à l'île d'Orléans, elle s'éloignera de ses sœurs au moment même où elles se retrouvent.

\* \* \*

Un brouhaha autour du quai laisse croire qu'il s'y passe quelque chose d'insusité.

— À l'aide! crie soudain Jean. À l'aide! Pierrot est tombé à l'eau!

Jean Poitras enlève sa veste, son pourpoint et sa chemise et part torse nu en courant vers le fleuve. Pierrot s'agite dans l'eau, les bras dans les airs. Poitras ne fait ni un ni deux et saute. En seulement quelques brasses, il rejoint le jeune garçon de six ans qui se débat pour tenter de garder la tête hors de l'eau.

— Reste calme, dit Poitras. Fais seulement bouger tes bras et tes jambes, respire bien et laisse-moi faire. Je vais te sortir de là.

Il l'attrape par le collet de sa chemise et parvient à le coucher sur le dos.

— Maintenant, fais bouger seulement tes jambes, pas tes bras. Reste étendu sur le dos, comme si tu étais sur ta paillasse. Je vais te tirer.

Le tenant fermement, il ramène le jeune garçon sur le bord de la rive sous les regards des curieux attroupés.

Pour se frayer un chemin vers le rivage, Nicolas n'hésite pas à tasser les badauds agglutinés devant le quai.

— S'il vous plaît laissez-moi passer, c'est mon fils! s'écrie Nicolas.

— Ah! Les enfants! Tous des petits démons, dit une spectatrice d'un air hautain.

— Ils sont trop nombreux pour que les parents puissent les suivre à la trace et les empêcher de commettre des bêtises.

Nicolas reconnaît Éléonore et Françoise, les deux comères du marché. Il sent monter en lui une colère sourde. Il se plante devant les deux femmes, enlève son chapeau et fait la révérence en les apostrophant.

— Mesdames, ces « petits démons » sont les miens. Ils jouent comme des enfants et se comportent comme des

enfants. Je leur ai appris à ne jamais juger et critiquer les autres sans savoir de quoi il en retourne.

Il remet son chapeau et leur jette un regard noir avant d'aller rejoindre Pierrot et son sauveteur.

Remplies d'appréhension, Marguerite et ses sœurs suivaient de loin le sauvetage. Margot soupire d'aise en voyant revenir Jean Poitras avec son Pierrot.

Debout sur le pas de la porte de son magasin de la rue Saint-Pierre, Mathurin Gagnon a tout vu de la scène. Il s'approche de Nicolas avec deux grandes couvertures.

— Tiens, ils seront au chaud, le temps que leurs vêtements sèchent. Tu me les rapporteras lors de ta prochaine visite.

Margot enlève les vêtements détrempés de son fils et l'enveloppe chaudement dans une couverture. Sans dire un mot, elle serre le petit Pierrot dans ses bras en se balançant, comme si elle le berçait. Elle sait qu'elle n'a pas besoin d'en rajouter. Pierrot a suffisamment eu peur et il comprend maintenant.

Jean et Charles se tiennent à l'écart, penauds. Ils sont conscients qu'en tant qu'aînés, ils n'auraient pas dû laisser Pierrot s'approcher du bord. Margot les couve d'un regard bienveillant.

*Mes enfants doivent absolument apprendre à nager. Le risque sera quotidien à l'île, pense-t-elle.*

Nicolas n'en finit plus de remercier Jean Poitras. Il se surprend à rêver qu'il devienne son beau-frère. Il se tourne vers Mimi pour avoir son assentiment, avant de l'inviter demain pour fêter son arrivée.

\* \* \*

Plus tard, chez les Simon, les femmes remplissent d'eau chaude la grande cuvette pendant que les hommes vont à la rivière avec les enfants. Mimi se laisse glisser dans le bain avec béatitude.

— Savez-vous depuis combien de temps je n'ai pas eu droit à ce luxe? J'ai l'impression qu'en même temps que j'enlève la crasse et la poussière, je retire une vieille couche de peine, de soucis et de tracas.

Ses sœurs lui lavent les cheveux avant de la peigner, la frictionnent avec un gant rugueux et l'enveloppent dans un grand drap de lin. Mimi pleure doucement en s'appuyant sur Marguerite.

— Depuis que je vous ai quittées, c'est la première fois que je me sens aussi jeune et heureuse, avoue-t-elle à travers ses larmes. Tout ce temps à Paris, je vivais en sursis. Toujours inquiète. Toutes ces responsabilités m'ont fait vieillir. Croyez-vous que je sois prête à me marier?

\* \* \*

Le lendemain, Jean Poitras garde les yeux rivés sur Mimi tout au long du repas. Coquette dans sa robe bleue garnie de dentelle blanche froufroutant au bas des manches et autour du décolleté, la jeune fille se sent observée. L'effet ne lui est pas désagréable. Tout ce qu'elle connaît des garçons, ce sont les boutades que lui lançaient les hommes de son père lorsqu'elle allait le rejoindre à la salle des officiers de la garnison. Elle n'avait que douze ans et n'aimait pas ces regards avides posés sur elle.

Mimi se laisse choyer par Jean Poitras. Il lui propose nourriture et breuvage, comme si elle n'avait pas mangé depuis plusieurs mois. Il a vu juste. Sur le bateau, la nourriture était infecte. Elle n'avait pas d'appétit et souffrait

régulièrement du mal de mer. Elle observe son soupirant du coin de l'œil.

Soudain, elle éprouve une vive inquiétude.

*Est-ce que les hommes recherchent des jeunes filles bien en chair pour se marier et avoir une progéniture? Je me demande si je serai éligible.*

Jean Poitras ne peut détacher son regard de la frêle jeune fille vêtue de bleu et il ne veut pas attendre qu'elle soit demandée en mariage par quelqu'un d'autre. Il la trouve jolie et s'il se fie à ses deux sœurs, elle aura bon caractère.

Devant toute la famille, il se lève et demande à Nicolas la permission de courtiser Mimi.

La principale intéressée ne peut dissimuler sa joie.

*Si j'ai un prétendant, je ne serai pas obligée d'assister à la rencontre prévue dans une semaine pour les candidats célibataires, se dit-elle. Puisqu'il faut se marier vite, pourquoi pas avec un homme comme Jean. Il a belle apparence, il est vaillant, racé et gentil. Mais comme il est grand! Je me sens si petite à ses côtés.*

*Août 1664*

Zacharie Cloutier offre à Jean d'habiter sa maison du Sault-au-Matelot, le temps qu'il termine ses études pour devenir maître charpentier et qu'il puisse s'acheter une terre. La maison est meublée et avec les quelques biens de la dot de Mimi, ils y seront à l'aise.

Comme toutes les filles du Roi, cette dernière a reçu un trousseau fourni par l'épouse du Roi : une bourse de quatre cents livres, quelques vêtements, du fil et des aiguilles.

De son côté, Marguerite lui offre des draps en lin tissés et Marima une épaisse couverture à carreaux cousus.

\* \* \*

En fouillant au magasin des Gagnon, Nicolas dénêche un tissu de soie moirée couleur lavande. Nicolas tâte la pièce du bout des doigts. Il met son poing fermé sous l'étoffe et regarde la brillance et la luminosité à la lumière, puis en évalue l'épaisseur, la résistance et la fluidité. Le marchand lui fait un bon prix car selon lui, il reste si peu de tissu qu'il ne servirait qu'à un modèle de robe pour enfant.

— Je prends toute la pièce, dit-il au marchand en pensant que ce tissu sera parfait pour en faire une robe de mariée.

La jupe sera relevée en avant à deux endroits par des rubans. Nicolas agence la soie avec un tissu blanc bleuté pour faire la friponne qui dépassera plus qu'à l'accoutumée. Il choisit de la mousseline blanche vaporeuse pour garnir la chemise de toile fine, à laquelle il ajoutera des boucles d'un bleu très pâle sur les manches qui rappelleront la couleur du jupon. La coiffe sera faite de la même mousseline empesée, et de chaque côté pendront des attaches de rubans du même bleu pâle. L'ensemble mettra en valeur les yeux de Mimi, qui sera assurément la plus belle mariée des Filles du Roi.

Il n'y a rien que Nicolas aime autant que pouvoir choisir des tissus et les agencer. Il crée ainsi la beauté et cela le transporte.

\* \* \*

Le 27 août, la plus jeune des filles de Jeanne-Xainte Paulin convole en justes noces avec Jean Poitras, le beau et grand apprenti-maître charpentier.

Une fête champêtre a lieu chez les Cloutier. On a invité tous les amis et parents des Simon et des Patenostre.

Ignace a accepté avec joie d'être présent au mariage de Mimi, sa complice d'un été pas si lointain. Il se plaît à constater son raffinement empreint de délicatesse.

— Elle a grandi en beauté ta sœur, confie-t-il à Marguerite, qui s'approche du jeune homme.

— Ils sont beaux, n'est-ce pas ?

— Oui, très bien assortis, malgré que Jean finira certainement par avoir mal au cou à force de se pencher pour regarder son épouse.

Margot étouffe un fou rire.

— Rêves-tu d'un jour semblable, Ignace ?

Il regarde Margot, certain qu'elle lit dans ses pensées.

— Me vois-tu vraiment en jeune marié, Margot ?

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, il faut suivre ton cœur.

— Je suis certain que tu sais depuis longtemps que je n'aimerai jamais une femme. Je les apprécie, mais je ne me sens pas attiré par elles. Elles sont toutes mes sœurs, mes amies, mes égales.

— Et les garçons eux, ils t'attirent ?

Ignace aime la lucidité de cette femme. Avec elle, il n'y a aucun sujet tabou. Seule la vérité lui importe.

— Je l'ignore. C'est possible. Ce que je sais par contre, c'est qu'il n'y a pas de place pour de tels sentiments dans cette colonie. Avoue que cela ne ferait pas augmenter la population, répond-il en la regardant d'un air taquin.

— Comment te sens-tu face aux autres ?

— J’imagine que tant que je serai encore assez jeune pour ne pas être obligé de me marier, on me laissera tranquille. Mais les soldats de la garnison et même mes frères commencent à se douter de quelque chose. Ils ne disent rien encore, mais je crains leur jugement.

— Tu en as parlé à ta mère ?

— Pas encore. C’est avec toi que je voulais tout d’abord en discuter. Ton opinion est très importante pour moi. Comme si ton affection était inconditionnelle.

— Mais l’amour de ta mère aussi est inconditionnel. Si tu savais tout ce qu’elle a vécu avant et après ta naissance. Elle ne t’aurait laissé tomber pour rien au monde, alors pourquoi le ferait-elle maintenant ?

— Parce que je ne lui ferai jamais la joie d’avoir des petits-enfants.

— Elle en a déjà des petits-enfants, mais elle n’a qu’un seul Ignace.

Après ces mots d’encouragement, le jeune homme se sent plus léger. Il pourra peut-être vivre une vie heureuse, malgré sa différence, tout en devenant le bâton de vieillesse de sa mère.

### *Octobre 1664*

Les Poitras sont installés rue Sault-au-Matelot et Mimi a retrouvé avec joie la ville de Québec. Marima a pour sa part annoncé qu’ils songent à s’installer à Sillery alors qu’Hubert s’affaire à acheter une terre sur la falaise.

Ce soir, Marguerite tricote devant le feu pendant que Nicolas, assis à ses côtés, répare le fond d’une chaise en babiche. Elle a mis les enfants au lit et profite de la lueur vive des flammes pour préparer de nouvelles moufles et de

nouvelles tuques avant l'hiver. Le rythme des aiguilles suit ses pensées. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers.

*Quelle sera notre vie comme insulaires? Quelles seront les difficultés pour rejoindre Beauport ou Sainte-Anne-du-Petit-Cap au quotidien? Il y a bien trente minutes de marche pour se rendre à la jetée d'où partent les barques à voile, les pinasses et les cageux<sup>13</sup> qui ne traversent qu'à marée montante, songe-t-elle.*

Le cliquetis des broches s'ajoute au sifflement du vent dans la cheminée. La porte claque, comme si on voulait en forcer l'entrée. La tempête de vent fait rage. Demain, il faudra pousser toutes ces feuilles pour ne pas glisser en se rendant à la grange.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers.

*L'hiver sera encore plus long à l'île, surtout si les glaces trop minces ne permettent pas de se rendre sur la terre ferme, pense-t-elle encore.*

Elle a vu le terrain qui se partage de chaque côté de la route, qu'on nomme le Chemin du Roi. La maison sera située en haut d'un escarpement qui les protégera contre les attaques iroquoises.

*Pourquoi ce sentiment d'inquiétude? Je suis d'accord avec les ambitions de propriétaire terrien de mon Colas. Il doit augmenter le nombre d'acres cultivables pour s'assurer de bien faire vivre la famille et l'île de Bacchus est réputée être la meilleure terre agricole des environs de Québec. Que m'arrive-t-il? se demande-t-elle encore.*

Elle vient d'échapper une maille qui descend allégrement en se faufilant, creusant un sillon dans la perfection

---

13. Nom ancien pour désigner une sorte de radeau à voile.

de l'ouvrage. Elle baille avant de laisser tomber le tricot dans le panier d'un geste brusque.

*Demain, j'y verrai plus clair, s'encourage-t-elle.*

Nicolas n'a manqué aucune des grimaces que faisait sa femme en tricotant, signe qu'elle est préoccupée. Lorsqu'il la voit jeter son ouvrage d'un air dépité, il s'approche d'elle. Refusant de parler de ses états d'âme maintenant, Marguerite le regarde froidement. Il serait sûrement déçu, si elle se montrait inquiète d'aller vivre à l'île d'Orléans.

Nicolas l'embrasse doucement. Ce baiser finit par avoir raison de sa mauvaise humeur.

— Je sais que tu penses à l'île d'Orléans.

— Comment tu sais ça, toi? répond-elle, comme si elle venait de se faire prendre en flagrant délit.

— Je t'ai entendu en parler avec tes sœurs. Tu dois me trouver bien égoïste de souhaiter m'établir à l'île? Tu crains de déménager et je ne saisis pas la raison de ton inquiétude. Nous en avons pourtant discuté à plusieurs reprises et tu étais d'avis que cela pouvait améliorer notre sort.

— C'est ce que je n'arrive pas à saisir, répond Marguerite. L'endroit est magnifique et nous aurons une belle vue sur le fleuve. Je vois déjà des fleurs dans la petite clairière qui borde le Chemin du Roi en allant jusqu'à la falaise. À bien y penser, je crois que j'ai peur de m'ennuyer. Maintenant que j'ai retrouvé mes sœurs, je m'en éloigne.

— De toute façon, nous serions éloignés d'elles, renchérit Nicolas. Jean et Mimi habitent près de la place Royale et les Simon envisagent de déménager à Sillery.

Ses propos calment légèrement Marguerite.

— Ils parlent d'organiser plus de moyens de transport pour rejoindre les villages du continent, et l'hiver, il y a le pont de glace, continue Nicolas.

— À condition que l'hiver y soit propice.

— Il y aura toujours quelques mois où les glaces seront suffisamment solides pour permettre de traverser le fleuve.

— Colas Patenostre, tu as toujours réponse à tout, conclue-t-elle en se dirigeant vers la chambre.

Il sourit de satisfaction, espérant avoir réussi à lui faire oublier ses appréhensions. Il brasse les braises, les étend pour qu'elles s'éteignent rapidement et se dirige à son tour vers la chambre.



## Le miracle

*Printemps 1665*

C'est le grand jour. Parents et amis sont au rendez-vous. Déménager à l'île n'est pas une mince affaire, mais Nicolas a tout prévu. Il a réservé des cageux pour transporter les animaux, la charrette, les outils et les meubles. Les femmes et les enfants traverseront sur une barque à voile pour plus de confort.

— D'une fois à l'autre, il y a toujours de plus en plus d'effets à déménager ! s'exclame Nicolas.

— De plus en plus de monde, de plus en plus d'effets, répond Hubert Simon.

— Bon, c'est l'heure de partir si on veut profiter de la marée montante.

La traversée pour l'île d'Orléans ne se fait qu'à marée haute car les bateaux pourraient rester pris dans les battures.

Le cortège avance régulièrement jusqu'à l'autre rive. Le soleil est de la partie et le vent favorise la navigation.

De l'autre côté du fleuve, les déménageurs s'arrêtent pour boire et manger. Les femmes ont préparé des tartines de lard, du jambon, du pain et des tartes que les hommes arrosent de bière.

Cette nouvelle maison est la plus belle et la plus grande que Nicolas ait construite. Montée sur un large solage de pierres et faite de poutres de bois croisées dont les espaces sont remplis de crépi, la construction est de style normand. Jean Poitras a percé des fenêtres sur les côtés au deuxième étage et divisé le grenier en y installant une chambre pour les plus vieux. Marguerite a cousu de nouveaux rideaux pour les fenêtres et l'automne venu, elle ajoutera une nouvelle courtépointe et des courtines pour leur lit. Elle aura bien besoin de se divertir pour ne pas se sentir seule.

Trois jours plus tard, Ignace De Repentigny se présente chez les Patenostre, accompagné de deux des soldats de sa garnison. Ils viennent livrer des meubles provenant de la maison des Godefroy. Fier de lui, Ignace explique :

— Jean-Paul et Marie-Madeleine ne prévoient pas revenir de sitôt et mère pense que ces meubles vous serviront mieux qu'à des locateurs négligents.

Marguerite hérite d'une nouvelle armoire, de deux chaises de bois aux sièges rembourrés, d'une berçante et de deux lits d'enfant. Marie Favery a ajouté une petite horloge pour le manteau de cheminée. Elle servira de présence, sonnante les heures une à une. Pour un peu, Marguerite se prendrait pour une reine.

— C'est très généreux de la part de ta mère. Tu la remercieras pour moi. Veux-tu voir le bord de la falaise ?

Pendant que les soldats transportent les meubles à l'intérieur de la maison, Marguerite entraîne Ignace jusqu'à l'éclaircie faite par Nicolas et qui permet de voir de l'autre côté du fleuve les maisons qui bordent le rivage de Château-Richer. Profitant de cet instant seul avec son amie, Ignace se confie :

— Margot, j'ai eu une discussion avec mère. Je n'avais

plus le choix parce qu'à la caserne, des petits malins sans scrupule ont lancé en boutade que je ressemble à un « mignon ». Sans savoir exactement de quoi il s'agissait, je sentais que cela avait trait à ma différence et je ne voulais pas que mère entende ces commérages.

Ignace fait une courte pause avant de continuer :

— Mère m'a dit qu'elle n'en était nullement surprise. Elle prétend avoir toujours su que j'étais différent. Je sais maintenant ce que sont des « mignons ». Elle m'a raconté pour le Roi Henri III et ses favoris qu'on appelait les mignons du Roi. À la cour, il y avait des jeunes hommes qui, selon certains, étaient là pour satisfaire les élans spéciaux d'autres hommes.

Il fait une autre pause.

— Margot, je ne veux pas vivre comme ça, devoir offrir des faveurs à des hommes seulement parce qu'ils sont puissants ou de haute lignée.

Margot ressent toute la souffrance de son « petit Ignace ». Elle place sa main sur son épaule et l'attire vers elle. Que pourrait-elle faire pour diminuer ses craintes ? C'est une chose de se savoir différent et c'en est une autre de le vivre. Il poursuit :

— Mère m'a assuré qu'elle veillera sur moi, sachant que ma vie ne sera pas facile, ajoute-t-il pensif. Mais je voudrais pouvoir aimer quelqu'un et être aimé en retour, comme toi et Nicolas.

— Est-ce que ton cœur se porte vers quelqu'un en particulier ?

— Non, et crois-moi, je tenterai d'éviter cela à tout prix. Québec n'est pas la place pour ce genre d'épanchements. On ne me comprendrait pas.

Une larme perle au bord de ses cils.

— Je quitterai la Nouvelle-France plutôt.

Margot serre à nouveau le jeune homme contre elle avant de lui montrer l'endroit qu'elle a choisi pour semer des fleurs.

— Là-bas à l'ombre du chêne, je placerai un tronc sur deux souches rapprochées en guise de banc pour se reposer.

De la maison, Nicolas les appelle. Il sert à boire avant le retour à Québec.

*Juin 1665*

C'est jour de pluie. Les deux plus jeunes sont au lit pour la sieste et Marguerite sort les ardoises et les craies. C'est l'heure d'apprendre à lire et à écrire à ses moussaillons et elle en profitera pour faire réviser leur papa. Elle ouvre le précieux livre donné par les Ursulines aux mères capables d'enseigner à leurs enfants.

Pierrot assis à côté de son père est tout à la joie d'apprendre quelque chose de nouveau. Charles donne l'impression qu'il sait tout et fait le connaisseur. Pendant ce temps, Jean se trémousse sur le banc en jouant en cachette avec les soldats de bois de sa garnison.

— Sois sage Jean, et donne l'exemple à tes frères, lui dit son père.

Jean déteste cette période morne où il faut rester assis à écouter sans bouger et à dessiner des signes pour lesquels il ne voit aucune utilité. Il ne pense qu'à aller rejoindre son nouvel ami Huron. Il ne sait ni lire ni écrire lui, et pourtant, il est capable de placer un collet pour attraper un lièvre et aussi de manier des arcs et des flèches.

À onze ans, Jean se pense trop vieux pour ce qu'il appelle des enfantillages et il croit que les chiffres et les lettres ne lui seront pas utiles dans les bois lorsqu'il sera trappeur. C'est à ce moment que Marguerite change de matière. Elle parle des animaux de la forêt et des plantes qui y poussent.

Jean laisse ses soldats à leur entraînement et regarde maintenant attentivement sa mère.

### *Juillet 1665*

Nicolas marche à côté de la charrette en tirant sur Caprice, son bœuf de trait, pour le faire avancer. Il se rend à Beauport chercher de la pierre et ne veut pas manquer le bateau passeur qui quittera à la marée montante. Cet animal porte bien son nom, tellement il est têtu. Charles et Jean sautent dans la charrette pour aider leur père en fouettant Caprice.

Les deux garçons de neuf et onze ans sont tellement excités à l'idée de se rendre sur la côte pour aider leur père, qu'ils n'écoutent rien des recommandations de leur mère qui s'inquiète de les voir partir.

Nicolas et ses fils réussissent finalement à s'embarquer sur le traversier.

Toute voile gonflée, la barque flotte sur les eaux du fleuve Saint-Laurent et la brise de fin de nuit caresse le visage de Nicolas perdu dans ses pensées. Depuis son arrivée en Nouvelle-France, il n'a cessé d'agrandir ses terres et d'augmenter son patrimoine agricole.

Il se réjouit en pensant qu'il laissera à ses enfants de quoi assurer leur avenir ; de grands champs pour la culture maraîchère et celle du lin, cette dernière étant favorisée par l'humidité qui règne sur l'île. Les affaires seront bonnes.

Toutefois, c'est Marguerite qui le préoccupe. Il ne comprend toujours pas pourquoi elle s'inquiète autant.

\* \* \*

À Beauport, il échange des billots de bois contre des pierres pour la construction d'unâtre supplémentaire dans l'aile ouest de la maison. Aussitôt le dîner terminé et la cargaison solidement attachée, les Patenostre reprennent la route. Au fur et à mesure qu'ils avancent, le rythme de la charrette ralentit et Nicolas doit faire plusieurs arrêts pour permettre à Caprice de se reposer.

Lorsqu'ils arrivent enfin au quai, les deux pinasses réservées au transport vers l'île ont déjà quitté la rive. Nicolas fulmine. Devront-ils passer la nuit sur la côte? Son fils Charles interrompt ses idées noires en tirant sur la manche de sa veste pour lui montrer quelque chose sur le bord de la berge.

— Un cageu! Occupe-toi de Caprice! Jean, viens avec moi.

Le radeau n'a aucun trou, aucune brèche et même sa voile semble complète. Nicolas fait monter Caprice sur l'embarcation. Il amarre le tombereau, ajuste la voile et commence à pagayer. Assis jambes pendantes à l'arrière de la charrette, les garçons s'amusent à regarder les maisons rapetisser à mesure qu'ils s'éloignent du rivage, tandis que le bruit de l'eau diminue lorsque celle-ci arrive avec fracas au bas de la haute chute devant eux. Nicolas pagaie vigoureusement avec le bâton. Il espère ainsi rattraper le temps perdu car la marée redescendra bientôt. Il monte la voile au maximum mais le vent est faible. La traversée sera assurément plus longue que souhaitée.

Soudain, de lourds nuages poussés par le vent d'est s'amoncellent. Un orage approche. Nicolas déplace la voile pour garder le cap sur le quai du côté de l'île. Un éclair zèbre le ciel suivi d'un coup de tonnerre retentissant.

La pluie s'abat brusquement sur eux.

Caprice est nerveux. Les enfants sautent en bas de la charrette pour tenter de le calmer, sans succès. Nicolas lâche le bâton pour venir à la rescousse de la bête, alors que l'embarcation dérive sous l'effet du vent. Caprice s'agite et donne des coups de sabots, arrachant du même coup deux planches sur le côté du ponton. L'eau s'infiltré rapidement dans le bateau qui devient de plus en plus glissant.

— Je pense que notre bœuf a le mal de mer ironise Nicolas, voyant l'inquiétude paraître sur le visage de Charles.

En avançant, Caprice renverse tout à coup Nicolas qui glisse jusqu'à la brèche faite dans les planches. Celui-ci perd pied, tombe à l'eau et se raccroche tant bien que mal au cageu qui ne cesse de bouger. Son pied droit frappe soudainement une roche, lui arrachant un cri à la fois de douleur et de colère. À plat ventre, les garçons tendent les mains à leur père et réussissent à le hisser sur le radeau avant de l'installer dans la charrette.

Nicolas grimace sous la cuisante douleur qui lui darde la cheville droite. Jean prend la relève et pagaie avec le grand bâton en tentant d'éviter les écueils. Il réussit enfin à replacer l'embarcation sur sa voie. La tempête s'essouffle et la pluie diminue progressivement. L'orage est passé. Le bateau ralentit sa course et s'arrête.

— La marée est redescendue, dit Nicolas. Nous devons traverser les battures.

Jean et Charles descendent dans la vase pour tirer l'embarcation sur le rivage. Le devant du cageu se relève, prisonnier des roches. La pente de l'embarcation devient dangereuse. Il faut libérer Caprice et la charrette au plus vite. Avec difficulté, Nicolas descend à son tour sur les battures pour se rendre compte que sa jambe droite ne pourra pas le supporter.

Des larmes d'impuissance lui montent aux yeux. D'une voix saccadée, il se contente de donner ses consignes afin de faire glisser le radeau vers la droite pour faciliter la descente du bœuf et de son lourd fardeau. Après quatre essais, Caprice et la charrette atteignent finalement la terre ferme.

Nicolas se réjouit en se disant que ses fils feront de bons insulaires.

Le jour baisse rapidement et les roues de la charrette roulent difficilement sur le sol détrempé des battures. Jean et Charles font de leur mieux mais les roches et les racines d'arbres ralentissent leur course, tandis que la jambe de Nicolas enfle à vue d'œil.

\* \* \*

À la maison, Marguerite jette un coup d'œil à l'horloge sur le manteau de la cheminée qui vient de sonner huit heures. Ses hommes ne sont pas encore revenus. Elle a couché les plus jeunes et s'apprête à sortir pour vérifier si elle ne les verrait pas, lorsqu'une voix derrière elle la surprend.

— Je vais avec vous mère, dit Pierrot.

La pluie a fait place à la brume et l'humidité retombe en fine bruine.

Margot met son châle sur ses épaules et prend une lampe tempête. Pierrot a quant à lui chaussé ses gros

sabots, prétendant qu'il pourra avancer plus vite. Il suit sa mère qui marche d'un pas décidé tout en réfléchissant à haute voix.

— Ce matin, ils ont pris par la gauche, allons voir dans le tournant.

Malgré n'être âgé que de sept ans, Pierrot comprend toute l'anxiété que peut ressentir sa mère. Il sait qu'elle a peur. Marguerite ne peut s'empêcher d'exprimer tout haut son ressentiment.

— C'est ça, la vie sur une île ! Une simple traversée de l'autre côté peut devenir périlleuse. Nous dépendons du fleuve et nous n'avons aucun contrôle.

Pierrot prend la main de Margot. Il a compris que sa mère n'aime pas vivre à l'île d'Orléans. À cet instant précis, il voudrait être grand et lui faire oublier tous ses soucis et ses tracas.

Au bout de trente minutes, n'ayant rien vu ni d'un côté ni de l'autre, ils décident de rentrer. La nuit est sur le point de s'installer.

— Va au lit Pierrot. Il est tard et j'aurai besoin de toi à l'étable demain matin, s'ils ne sont pas revenus.

— Comme vous mère, je n'aime pas l'île d'Orléans parce que c'est trop loin de tout, ose-t-il dire.

Marguerite met son fils au lit en lui parlant d'une voix rassurante, réalisant à quel point ses états d'âme affectent ses enfants, en particulier Pierrot qui l'observe sans cesse et écoute tout ce qu'elle dit.

*Je dois me calmer et avoir envers cette « île de paradis », comme la nomme mon mari, une attitude plus positive. Mais comment faire quand le caractère du fleuve mène la galère et ne laisse parfois aucune chance ?* rumine-t-elle.

Dans un soupir, elle tente de se ressaisir :

*Je me dois de résister et de ne pas me laisser aller à la panique. Ils ont probablement manqué le bateau passeur et décidé de dormir à Beauport.*

\* \* \*

Jean tire doucement Caprice qui a pris son air d'aller, sentant l'urgence de la situation. Lorsqu'ils rejoignent le quai, il fait presque noir et on n'y voit plus très bien. Nicolas indique le chemin à suivre pour faire remonter le bœuf avec le chargement. Encore heureux qu'ils n'aient rien perdu de leur cargaison.

Attendez-moi ici, je vais chercher de l'aide, ordonne Jean en courant vers le haut de la côte.

Nicolas est à bout de force. Il a soif, il a faim et surtout, il se sent inutile. Assis au bord de la charrette, il attire Charles près de lui.

— As-tu peur mon fils ?

— Non, père, je crains seulement pour vous.

— Je m'en sortirai. Tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir remonter jusqu'à la route.

Vingt minutes plus tard, Jean revient accompagné de trois hommes qui éclairent le chemin de leurs lampes. Antoine Poulet et Laurent Denis sont en compagnie d'un Huron qui salue Nicolas, le regard fixé sur la jambe blessée.

— Je suis Arontiondi, ami de Laurent.

— Venez chez moi, propose ce dernier. Rose vous préparera à manger et vous pourrez faire sécher vos vêtements.

— Je vous remercie mais je souhaite rentrer à la maison au plus tôt. Marguerite doit être morte d'inquiétude.

— Soit. Mais il vaudrait mieux fixer cette jambe avant qu'il ne soit trop tard, mentionne Arontiondi.

Joignant le geste à la parole, il examine la jambe blessée. Nicolas est si fatigué qu'il se laisse faire sans résister.

Les hommes tirent le bœuf et son chargement jusqu'au Chemin du Roi. Après avoir donné à manger aux deux garçons, Rose les conduit à l'étable où Caprice y est déjà installé avec les autres animaux. Jean met une couverture sur le dos de la bête et la gratte entre les deux yeux. Le bœuf meugle doucement et se met à manger.

À l'intérieur, Denis est déjà à l'œuvre. Arontiondi lui a demandé de couper des languettes de bois, des courtes et des longues. Le Huron vérifie à nouveau la jambe de Nicolas et dit :

— Les os ne sont pas dessoudés mais seulement déplacés, constate le Sauvage.

Rose arrive avec une tasse de rhum. Arontiondi fait signe à Nicolas de boire en lui disant :

— Je dois tirer sur ton pied pour le replacer. Avale la boisson de feu, ça t'aidera.

Nicolas cale la tasse de rhum, manque de s'étouffer puis ferme les yeux. Il sent alors un craquement suivi d'une brûlure vive qui dure quelques secondes, avant que la douleur ne diminue. Le Huron installe ensuite la jambe de Nicolas dans l'étau de bois et l'entoure de bandes de tissu.

— Tu resteras ici pour la nuit, dit Laurent Denis. Notre ami Arontiondi veillera à tes côtés et te donnera régulièrement le breuvage à base de consoude pour faire diminuer ton enflure.

Rose place devant lui un bol de soupe aux haricots et un morceau de pain. Les garçons dorment dans le foin aux côtés de Caprice, tandis que Nicolas s'assoupit sur la chaise, la jambe posée sur le banc de bois.

\* \* \*

À quatre heures du matin, après une nuit d'insomnie, Marguerite se lève pour pétrir le pain. Elle réveillera Pierrot plus tard avant d'aller à l'étable. Elle a des nœuds dans les épaules, de même que les mâchoires et la gorge serrées. Elle s'assoit devant l'âtre et prie fort pour qu'on puisse l'entendre de là-haut.

— Bonne Sainte-Anne, vous avez déjà fait d'autres miracles. J'en ai entendu parler à l'église de Sainte-Anne-du-Petit-Cap. Si vous me ramenez mon mari et mes enfants, je vous ferai un cadeau et j'irai vous le porter moi-même. Mais surtout, je vous jure d'apprendre à aimer cette île et de vivre en paix avec la nature. Je sais que mes idées noires ne favorisent pas les bons vouloirs de Terre-Mère, comme dirait mon amie Huronne.

Jukwas lui répétait souvent qu'il fallait faire un avec la nature puisqu'elle faisait partie de nous.

*Je ne suis pas certaine que Sainte-Anne soit en accord avec l'existence de la Terre-Mère, mais tant pis. Je ne veux pas prendre de chance,* se dit-elle en terminant sa prière.

Quelques heures plus tard, Marie court à l'étable en criant :

— Ils arrivent, ils arrivent. J'ai vu la charrette.

Le cœur de Marguerite ne fait qu'un bond. Elle se lève brusquement et dans son empressement renverse la chaudière de lait, dont la moitié se répand sur le sol. Elle sort

en courant, les jupes relevées en s'essuyant les mains sur son tablier.

Marguerite aperçoit Jean debout qui conduit le tomberneau en agitant la main tandis que Charles court à sa rencontre. Elle ne voit pas Nicolas.

— Mon dieu! Que lui est-il arrivé? s'écrie-t-elle.

Le cœur partagé entre la joie et l'inquiétude, elle les rejoint en courant. Charles lui tombe dans les bras et d'un récit entrecoupé de reniflements tente de lui raconter tant bien que mal leur mésaventure.

Assis à l'arrière de la charrette avec le pied droit enfermé dans un carcan de bois enrubanné de bouts de tissus, Nicolas lui tend les bras en souriant.

Le premier réflexe de Marguerite en est un de colère pour toute l'inquiétude qu'elle a vécue. Puis, elle se rappelle sa promesse.

*Merci, bonne Sainte-Anne. J'étais sûre que vous m'écouteriez,* prie-t-elle en silence.

Elle grimpe dans la charrette, se jette à genoux près de Nicolas et le serre contre elle. Des larmes libératrices coulent enfin sur ses joues.

— Ce que j'ai eu peur, Nicolas Patenostre, dit-elle dans un hoquet. Ne me fais plus jamais cela.

— Viens ici que je te fasse oublier tes peurs, lui répond-il en la faisant basculer sur lui.

Sous l'œil amusé des enfants qui applaudissent aux ébats de leurs parents, Nicolas embrasse Marguerite avant de lui chuchoter à l'oreille :

— Tu sais bien que je ne peux pas me passer de toi, Margot.

*Août 1665*

En août, Marguerite se prépare à traverser le fleuve pour la première fois depuis leur arrivée. Elle se rend par affaires à Sainte-Anne-du-Petit-Cap, sans toutefois dévoiler la nature de ce voyage à Nicolas.

Elle a un compte à régler et c'est à elle seule de s'en occuper. Jean et Pierrot l'accompagnent mais eux non plus n'en sauront pas plus.

Marguerite a décidé de faire un don à la fabrique de l'église sous forme de deux livres de beurre à Sainte-Anne pour faveur obtenue.

Agenouillée sur le prie-Dieu, elle murmure :

— Bonne Sainte-Anne, je tiendrai ma promesse et je n'aurai que de bons sentiments envers cette île choisie des dieux et aimée de mon Nicolas.

Sur la barque qui la ramène à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, elle regarde le soleil descendre derrière les montagnes au loin et voit l'église de Sainte-Anne-du-Petit-Cap s'éloigner doucement. Pierrot tire sur sa manche.

— Mère, regardez ! C'est beau. On voit chez nous, là-bas.

Elle se retourne et voit enfin « son paradis ».

Des rayons d'or colorent l'île sur toute sa longueur et éclairent la falaise d'un ton de rouge cuivré lumineux. Elle serre la main de son fils en se disant que la bonne Sainte-Anne a complètement exaucé son vœu.

## Épilogue

*Janvier 1679*

La neige a cessé. Un soleil glacé tente timidement de percer les nuages déliés par le vent du fleuve. Marguerite remonte la courtepoinle aux carreaux multicolores sur les genoux de son mari.

Celui-ci repart dans une interminable quinte de toux. Elle lui fait à nouveau boire une décoction d'herbes médicinales en espérant que cela le soulagera pendant quelque temps.

— J'ai rêvé à Pierrot la nuit passée, dit Nicolas. Il était assis à mes côtés et il me tenait la main.

Marguerite sait à quel point l'absence de son fils préféré attriste son mari. Lorsqu'il est allé s'engager à Beupré en 1670, Nicolas l'a très mal pris. Pierrot n'avait que douze ans. Mais ce fut pire encore lorsqu'il est parti rejoindre ses frères Jean et Charles à Ville-Marie.

Après une autre quinte de toux, il se questionne :

— Penses-tu que les garçons seraient restés à Québec si nous avons continué d'habiter plus près de la ville ?

Margot comprend ce que son mari veut dire. C'est pour donner du travail à ses fils qu'il agrandissait son patrimoine

cultivable. Il souhaitait tant leur léguer ses terres de l'île d'Orléans, les plus productives de la région de Québec.

— Je n'ai peut-être pas su évaluer leur ennui, pas plus que le tien.

Margot prend la main de son mari dans les siennes.

— Tu te sens coupable pour rien, le reconforte-t-elle. Les garçons voulaient tout simplement être maîtres de leur destinée. C'est ce que nous avons fait, nous aussi! Rappelle-toi.

— Margot, tu sais que je quitterai bientôt cette terre, dit-il d'une voix enrouée. Je me compte chanceux. J'ai épousé la meilleure des femmes, nous avons eu douze enfants et grâce au Ciel, ils sont tous vivants.

Il tousse pour dégager sa gorge et serre plus fort la main de sa femme.

— Y aura-t-il quelqu'un pour prendre la relève sur ces terres? Et si les plus jeunes, Louis, Gervais, Nico ou Marin partaient eux aussi?

— Quelle confiance tu as en la Providence, Colas Patenostre, lui reproche-t-elle les yeux baignés de larmes.

Marguerite n'en peut plus des deuils et des départs qui déchirent. Elle en a assez des vides au cœur qui ne seront jamais comblés. Elle a perdu Ignace, son petit Ignace, presque son enfant, parti pour la France en 1672, soit la même année que ses fils partaient pour Montréal. Trois ans plus tard, c'est la mort qui a emporté Marie Favery, celle qu'elle a toujours considéré comme sa deuxième mère. Et maintenant, ce sera bientôt au tour de Nicolas de la quitter. Elle prie à voix basse en disant: « De grâce, Seigneur, laissez-le moi encore un peu de temps. »

12 Février 1679

Ce soir, c'est la fête. Pierrot et ses frères sont arrivés de Ville-Marie et Nicolas souhaite une réunion de famille. Il n'y a rien qu'il aime autant que de les voir tous réunis. Marie est là avec Claude, son mari. Ils se sont épousés en novembre dernier et demeurent tout près. Ti-Pierre trépigne en aidant ses sœurs à préparer la table.

Pierrot vient s'asseoir près de son père. Il a de la difficulté à le reconnaître tellement celui-ci est émacié. Il sent l'urgence de lui révéler ce qu'il souhaite lui dire depuis sept ans :

— Père, je sais que vous comptiez sur moi pour prendre la relève sur la terre de Sainte-Famille. Pouvez-vous me pardonner de vous avoir déçu ?

Pierrot a toujours considéré l'île d'Orléans comme le bout du monde. Il n'y est pas revenu souvent depuis son départ pour Ville-Marie à l'âge de quatorze ans. Entre deux quintes de toux, Nicolas répond :

— Lorsque je me suis installé ici, je n'avais qu'une seule intention. Offrir à mes fils un patrimoine agricole qu'ils n'auraient qu'à faire fructifier. La terre est riche sur l'île d'Orléans. Je me suis inspiré des Hurons pour la culture du maïs, des courges et des fèves et cela réussit très bien. Depuis l'arrivée de l'intendant Jean-Talon en 1665, la culture du lin a pris son essor. Je ne suis plus un des seuls à y croire.

Il se penche vers son fils et murmure :

— Pierrot, je voulais seulement vous faciliter la vie !

Devant la déception de son père, le jeune homme cherche à se justifier :

— Père, vous savez comme je me suis ennuyé ici ! Tout comme mère.

Il voit le regard de son père s'assombrir et tente de se reprendre.

— Du moins, c'est ce que je pensais dans ma tête d'enfant. Je suis parti parce que je voulais vivre ma propre vie et vous faire honneur ! avoue-t-il la gorge nouée.

— Je sais Pierrot, je sais, répond Nicolas en accélérant les mouvements de la berçante.

*13 février 1679*

Le calme est revenu. C'est la nuit et Margot veille.

Elle replace les oreillers et remonte la couverture sur les épaules de son mari. Doucement, elle lui lisse les cheveux et il appuie sa tête sur ses seins.

— Margot, demain le soleil ne se lèvera pas pour moi. Je demande à la Providence de veiller sur toi lorsque je serai parti, murmure-t-il.

Les larmes aux yeux, elle s'installe à ses côtés et finit par s'assoupir. Elle se réveille en sursaut, en proie à une inquiétante intuition. Elle lève la lampe pour mieux voir le visage de Nicolas. Son front est moite, ses yeux vitreux et il respire difficilement.

Nicolas Patenostre s'éteint paisiblement à l'aube du 13 février 1679.

*15 février 1679*

Deux jours plus tard, un cortège se dirige vers l'église Sainte-Famille. À la tête du convoi, un traîneau tiré par

les chiens transporte le cercueil. Dans la carriole qui suit, Pierrot est assis près de sa mère.

Marguerite flotte sur un nuage laiteux d'inconscience. Elle n'entend que les rafales du fleuve souffler leurs lamentations. Transie par le froid, elle ressert la cape bleue indigo doublée de loup et garnie de renard sur sa poitrine, cadeau de mariage de son mari. Elle la tient étroitement serrée sur ses seins, telle une ultime caresse de Nicolas.



# Index

## Personnages historiques

(Les personnages écrits en caractère gras sont mentionnés dans le roman.)

### FAMILLE PATENOSTRE

**Nicolas Patenostre**, drapier, défricheur et pionnier de l'île d'Orléans.

**Marguerite Le Breton**, son épouse.

**Pierre (Ti-Pierre)**, fils né en 1653.

**Jean**, fils né en 1654.

**Charles**, fils né en 1656.

**Pierre (Pierrot)**, fils né en 1658.

**Marie**, fille née en 1660.

**Louis**, fils né en 1662.

**Gervais**, fils né en 1664.

**Nicolas**, fils né en 1666.

**Michel-Marin**, fils né en 1668.

Marguerite, fille née en 1669.

Élizabeth, fille née en 1672.

Isabelle, fille née en 1674.

FAMILLE LE GARDEUR DE REPENTIGNY

**Pierre Le Gardeur De Repentigny**, seigneur de Repentigny et de Bécancour, général de la flotte de la *Communauté des Habitants*.

**Marie Favery**, son épouse.

**Marie-Madeleine Le Gardeur De Repentigny**, fille.

**Jean-Paul Godefroy**, époux interprète, associé de la *Communauté des Habitants* et amiral de la flotte. Le couple a eu deux filles, **Barbe** et **Catherine-Charlotte**.

**Catherine Le Gardeur De Repentigny**, fille.

**Sieur Charles-Henri D'Ailleboust des Musseaux**, époux, officier, bailli et juge criminel de Ville-Marie. Le couple a eu quatorze enfants, dont **Barbe D'Ailleboust** et **Louis D'Ailleboust**.

**Sieur Jean-Baptiste Le Gardeur De Repentigny**, fils, écuyer du roi, seigneur de Repentigny et de Bécancour.

**Marguerite Nicolet**, épouse.

**Sieur Charles-Pierre Le Gardeur De Villiers**, écuyer du roi.

Sieur Ignace Le Gardeur De Repentigny, mort en bas âge.

**Sieur Ignace Le Gardeur De Repentigny Du Pontseau**, écuyer du roi et célibataire.

FAMILLE SEVESTRE

**Charles Sevestre**, imprimeur-libraire en France. Premier lieutenant particulier civil et criminel de la sénéchaussée de Québec et commis général de la *Communauté des Habitants* en Nouvelle-France.

**Marie Pichon**, épouse, veuve de Sieur Philippe Gauthier de Comporté.

Enfants de **Marie Pichon** et Sieur Philippe Gauthier de Comporté:

**Guillaume Gauthier de La Chesnaye**, fils.

**Esther de Lambourg**, épouse. Le couple a eu six enfants, dont **Anne** et (**Ignou**).

**Catherine Gauthier de La Chesnaye**, fille.

**Denis Duquet**, époux, négociant de fourrures. Le couple a eu dix enfants, dont **Antoine Duquet dit Madry**.

**Charles Gauthier de Boisverdun**, fils.

Catherine Camus, épouse.

Enfants de Marie Pichon et Charles Sevestre :

Marie-Denise Sevestre, fille.

**Marie-Marguerite** Sevestre, fille.

Etienne de Lessard, époux.

**Sieur Ignace Sevestre dit Desrochers**, fils.

Marie-Madeleine Sevestre, fille.

Jeanne Sevestre, fille.

Marie-Christine Sevestre, fille.

**Charles Sevestre**, fils.

FAMILLE VIÉ DE LA MOTHE

**Sieur Robert Vié de La Mothe**, lieutenant de la garde royale en France.

**Jeanne-Xainte Paulin**, épouse, veuve d'**Antoine Le Breton** et mère de **Marguerite Le Breton**.

**Marie-Marthe Vié de La Mothe**, fille.

**Hubert Simon dit Lapointe**, époux et cultivateur. Le couple a eu quinze enfants, dont **Marie-Anne**.

**Marie-Xainte Vié de La Mothe**, fille.

**Jean Poitras**, époux, menuisier et cultivateur.

GOUVERNEURS DE LA NOUVELLE-FRANCE

**Charles Jacques Huault De Montmagny**, gouverneur de 1636 à 1648.

**Louis D'Ailleboust De Coulonge**, gouverneur de 1648 à 1651.

**Barbe De Boulogne**, épouse, aucune descendance.

**Jean De Lauzon**, gouverneur de 1651 à 1657.

**Pierre Voyer D'Argenson**, gouverneur de 1658 à 1661.

**Pierre Dubois D'Avaugour**, gouverneur de 1661 à 1663.

**Augustin Saffray De Méisy**, gouverneur de 1663 à 1665.

LES JÉSUITES

**Jean de Quen**

**Jérôme Lalemant**

**Père Jean Liégeois**

**Père Paul Ragueneau**

## PIONNIERS

**Antoine Poulet**, colon à l'île d'Orléans.

**Antoine Rouillard**, charpentier.

**Guillaume Benassis**, maçon.

**Guillaume Couillard**, pionnier.

**Jacques Maheu**, pionnier.

**Jean Guyon**, défricheur.

**Jean Lemire**, maître-charpentier et époux de **Louise Marsolet**, fille de **Nicolas Marsolet**, pionnier.

**Jean Noël**, colon et époux de **Suzanne Bardot**, sage-femme.

**Jean Norman**, colon.

**Laurent Denis** et sa femme **Rose**, colons à l'île d'Orléans.

**Médard Chouart Des Groseillers**, interprète et trappeur, et époux d'**Hélène Martin**, fille d'**Abraham Martin** et de **Marguerite Langlois**.

**Nicolas Gendron**, colon.

**Nicolas Petit dit Lapré**, laboureur.

**Radisson**, trappeur, beau-frère de **Des Groseillers**.

**Toussaint Giroux**, tisserand.

**Zacharie Cloutier**, maître-charpentier et son fils **Jean Cloutier**.

## AUTRES PERSONNAGES HISTORIQUES

**Aubert de La Chesnaye**, commerçant.

**François Montmorency De Laval**, évêque de Pétrée choisi comme évêque de Nouvelle-France.

**Jean, Pierre** et **Mathurin Gagnon**, commerçants, fondateurs du premier magasin indépendant.

**Jean Talon**, deuxième Intendant en Nouvelle-France.

**Louis Tajaeronk**, chef des Hurons de la Haute-Ville de Québec.

**Marie-Madeleine de La Peltrie**, laïque et bienfaitrice dans la fondation du couvent des Ursulines à Québec.

**Mère Marie de l'Incarnation**, supérieure des Ursulines en Nouvelle-France.

**Mère Marie de Saint-Joseph**, Ursuline.

**Paul Chomedey De Maisonneuve**, responsable de Montréal.

**Robert Giffard**, Seigneur de Beauport, associé de la *Communauté des Habitants*.

PERSONNAGES FICTIFS

**Arontiondi**, Huron de l'île d'Orléans.

**Blandine**, cuisinière chez les De Repentigny.

**Cécile**, Sœur converse, novice chez les Ursulines.

**Claire**, bonne chez les De Repentigny.

**Étienne**, ami de Nicolas en France.

**Françoise** et **Éléonore**, commères.

**Jukwas**, baptisée Cécile, Huronne de Sillery.

**Loutre des Sables**, chef micmac.

**Maître Dubord**, maître drapier à Rouen.

**Marie-Louise**, cousine d'Étienne.

**Mère Sainte Croix**, Ursuline.

**Ondakion**, chef de la mission de Sillery et père de **Kaswara**.

**Trondechoren**, père de **Geneviève**, pensionnaire chez les Ursulines.

**Père Maheux**, Jésuite.

**Perrot Plouenc** ou **Aouétack**, fils de **Béatrice Fercocq**, fugueur embarqué illégalement sur le Grand Cardinal.

**Tante Alice** et **Michel Patenostre**, oncle et tante de Nicolas.

**Thérèse**, sage-femme.

**Thomas Deschamps**, matelot.

**Veuve Racine**, tenancière d'une maison de jeu.



# Table des matières

Note de l'auteur.....	9
Préface.....	II
1 – Le grand départ.....	13
2 – Les Ramées.....	33
3 – L'arrivée à Québec.....	45
4 – Apprentissage.....	55
5 – Échanges culturels.....	69
6 – Entraide.....	85
7 – Cour assidue.....	95
8 – La fête.....	119
9 – Les épousailles.....	127
10 – Nouvelle vie.....	135
11 – La longue attente.....	139
12 – Première naissance.....	143
13 – Le voisinage.....	149
14 – Destin tragique.....	165
15 – Doutes et Joies.....	177
16 – Départ et arrivée.....	195
17 – Le spectre iroquois.....	215
18 – Quand tout bascule.....	229
19 – Réputation.....	241
20 – Terre-Mère en colère.....	249
21 – Les retrouvailles.....	267
22 – Le miracle.....	283
Épilogue.....	297
Index.....	303
Remerciements.....	311



## Remerciements

Mes plus chaleureux remerciements à mes premières lectrices : Denise Dumas, Lise Hébert, Marie-Paule Lauzière, Rosine Lessard, Rachel Martin, Josée Maynard, Micheline Trudeau et Mance Vachon Gravel.

Un merci tout particulier à Michel Gros Louis, linguiste Wendat, ainsi qu'à Réjanne Michaud-Huot, auteure et membre de l'Association des Auteurs de la Montérégie, pour leurs conseils.

Ma reconnaissance posthume à Gérard Patenaude pour m'avoir permis d'utiliser ses recherches.

Un remerciement tout spécial à ma fille Julie McNeil et à ma sœur Gisèle Patenaude.

Finalement, merci à mon époux Robert Arcand, lecteur et réviseur, dont la patience, le support et l'amour ont permis de favoriser l'espace propice à la création.

*Jacquie Patenaude*

*La vie, telle  
une chemise de lin,  
s'adoucit au passage  
du temps jusqu'à  
nous épouser  
parfaitement.*

**R**ejeté par la famille bourgeoise de sa bien-aimée et désemparé par les maigres perspectives d'avenir comme drapier en Normandie, Nicolas s'embarque pour la Nouvelle-France en 1649 avec l'espoir d'une vie meilleure. Dans la même traversée, la jeune Marguerite, fascinée par le Nouveau Monde après avoir lu les cahiers de voyages de Samuel de Champlain, fuit un milieu familial difficile. Engagée à titre de gouvernante, elle s'occupera d'Ignace, un enfant qu'elle aimera toute sa vie comme s'il était le sien.

Au fil des événements qui marquent la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle, suivez, de Sillery à la Grande Allée, ainsi que de la rivière Saint-Charles jusqu'à l'île d'Orléans, le parcours d'un pionnier au grand cœur, humble et romantique qui rêve de se tailler une place au sein de la colonie, fonder une famille et laisser un patrimoine agricole à ses enfants. L'amour permettra-t-il à Nicolas de surmonter ses peurs et son ressentiment envers la noblesse? Marguerite trouvera-t-elle la paix au regard de sa famille?

Le roman historique ***La douceur du lin*** est un éloge aux gens ordinaires, pions extraordinaires sur l'échiquier de l'Histoire.



**Jacquie Patenaude** est née à Saint-Georges d'Henryville, petit village de Montérégie près des frontières américaines, et vit à Mont-Saint-Hilaire depuis 25 ans. Écrivaine dans l'âme depuis sa jeunesse, elle participe aux ateliers d'écriture de l'Université de Sherbrooke depuis maintenant plusieurs années.

Si sa carrière d'infirmière en santé et sécurité au travail l'a momentanément éloignée de l'écriture, une découverte au sujet d'un de ses ancêtres l'a ramenée à sa passion : un projet était né. Se sont ensuivis de longues recherches ainsi que des cours de généalogie et de rédaction littéraire au Cégep de Saint-Hyacinthe.

En 2008, Jacquie a été finaliste pour le prix littéraire Pauline Gill grâce à un texte qui deviendrait partie intégrante de son roman ***La douceur du lin***.

